PROVINCIAL LIBRARY
& ARCHIVES
VICTORIA B.C.
SPLENDOR SINE OCCASU.
Northwest
Collection

DERNIER
VOYAGE
DU
CAPITAINE COOK
AUTOUR DU MONDE,

où ſe trouvent les circonſtances de ſa mort;

PUBLIÉ EN ALLEMAND

PAR **HENRI ZIMMERMANN**

TÉMOIN OCULAIRE,

& traduit avec un abrégé de la vie de ce navigateur célebre, & des notes.

BERNE,

Chez la NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1783.

NW
940P
C771
3d
Z7.F
1783

Mouffet Charles Docteur Medicin

A MONSIEUR

FISCHER DE BELLERIVE;

CONSEILLER D'ÉTAT DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE BERNE, &c.

ET

A MONSIEUR

FISCHER D'OBERRIED;

MEMBRE DU CONSEIL SOUVERAIN DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE BERNE.

38574

MESSIEURS,

EN voyant la foible offrande que j'oſe ici vous préſenter comme un témoignage de ma reconnoiſſance pour la protection dont vous m'honorez, il n'eſt perſonne qui ne ſente auſſi bien que moi que loin de m'acquitter, je ne fais qu'augmenter ma dette. Mais en rougiſſant moi-même du peu de valeur de mon travail, mon cœur m'a dit que l'hommage vous en étoit dû:

& s'il en réſulte une nouvelle preuve de votre généroſité, il n'en va que plus directement au but de mes deſirs, puiſque tout l'effet de la plus vive reconnoiſſance à votre égard ſe borne néceſſairement à publier vos bontés. Heureux ſi vous daignez me les continuer, & voir dans mes foibles efforts le deſir ardent de les mériter avec lequel j'oſe me dire,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur ROLAND.

PREFACE
DE L'AUTEUR.

J'AI héſité long-tems de publier les remarques dont j'avois tenu note dans mon voyage, dans la crainte que ce ne fût une choſe illicite, ſachant que tous les gens d'un équipage ſont obligés de livrer leurs papiers, ou penſant qu'ils devoient l'être, & que l'Angleterre payant chérement des navigateurs pour faire de nouvelles découvertes, acquéroit

ſans doute un droit ſur le fruit de leurs recherches, pour les publier, ſi elle le trouvoit bon, en un mot, que puiſque nous prenons ſon argent, nous ne devions obſerver que pour elle. Mais je crois avoir trouvé quelques réponſes à mes ſcrupules, & je vais dire ce qui m'a engagé à n'y point avoir égard.

Comment eſt-ce qu'une relation auſſi imparfaite que celle-ci, & ſortie de la plume d'un ſimple matelot, pourroit jamais entrer en concurrence avec celle qui ſe publiera en Angleterre, & lui faire quelque tort? N'eſt-ce pas plutôt à moi de craindre que l'attente de celle-

ci ne faſſe mépriſer la mienne, & que préférant d'attendre pour jouir des travaux de gens qui ont dû voir & plus & mieux que moi, on n'achete point mon livre? Ainſi c'eſt donc moi qui cours ici ſeul tous les riſques. Dira-t-on que le mérite de la nouveauté ne ſe trouvera plus dans la relation angloiſe? Mais qu'il s'en faut que j'aie tout dit! & je ne crois encore pas être bien modeſte en me perſuadant que les choſes même dont j'ai parlé y ſeront répétées d'une maniere qui leur rendra bien tout ce mérite.

D'ailleurs pourquoi priver le public d'une autre choſe toute nouvelle, & que

l'on ne peut point attendre de l'ouvrage anglois ? Cette nouveauté, c'eſt la façon de voir d'un matelot, ſa maniere de réfléchir & d'obſerver. Dans cette route, on ne doutera point qu'il ne ſuive un autre air de vent que des obſervateurs ſavans, & on ne craindra point qu'il aille croiſer dans leurs eaux. Et puis, eſt-ce que j'aurois donc auſſi vendu ma mémoire ? Et ſi je puis y retrouver des traces de ce que j'ai vu, pourquoi n'aurois-je pas la liberté d'en entretenir à ma façon mes amis, mes connoiſſances, tout le monde, & de les écrire enfin, ou de les livrer à l'impreſſion ? De plus, ce que je dis peut avoir été oublié par un

autre, & reſter par conſéquent inconnu. D'après toutes ces réflexions, appuyées du conſeil de mes amis, je n'ai plus balancé de traiter avec l'Imprimeur, & je me flatte qu'elles ſuffiront pour m'excuſer aux yeux des perſonnes ſenſées & des Anglois même, dont la bienveillance me ſera toujours trop précieuſe, pour riſquer de la perdre à ſi bon marché.

Encore un mot par rapport aux fautes qui peuvent ſe trouver ici dans l'orthographe des noms peu connus & étrangers. Je dirai ſans détour qu'elles ne viennent que du défaut de mon éducation, par laquelle je ne me ſuis pas

trouvé en état d'y mettre toute l'exactitude que j'aurois désirée, ou même de consulter les livres. Il est vrai que cela ne suffiroit pas pour m'excuser d'avoir donné mon livre au public sans y faire plus de façons, si le fond des choses n'étoit pas de nature à captiver seul toute l'attention du lecteur; mais leur importance me fera aisément obtenir de l'indulgence, & je me repose là-dessus.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

Henri Zimmermann, a raiſon de croire que ſa petite relation ne peut point nuire au débit de la grande qui doit ſe publier en Angleterre ; il y a plus, c'eſt qu'il doit avoir contribué à la faire déſirer davantage : ſon journal ſommaire & incomplet nous annonce tant de choſes intéreſſantes, qu'on eſt réellement impatient, après l'avoir lu, d'en voir une deſcription plus ample & plus détaillée. On peut conclure auſſi de-là avec raiſon, que ſon petit livre ne laiſſe pas d'être intéreſſant ; mais pour ſavoir s'il a fait mention de quelque choſe qui ſera omiſe

dans les journaux de *Cook*, il faut attendre que ceux-ci ſoient publiés ; cependant il n'eſt pas improbable que cela puiſſe être. Du reſte on ſent par-tout dans le ſtyle de ce brave matelot allemand un ton de droiture & de ſimplicité qui doit faire augurer très-favorablement de ſa véracité.

L'abrégé de la vie de *Cook*, qui ſuit la relation de *Zimmermann*, eſt tirée d'une feuille allemande dont l'auteur n'avoit puiſé que dans les récits verbaux ou dans des lettres particulieres ; de ſorte qu'il n'y a rien eu de publié encore là-deſſus. Il s'y trouvoit un ſommaire de ce troiſieme & dernier voyage du célebre capitaine Anglois, preſqu'entiérement conforme à celui de *Zimmermann*, qui effectivement l'avoit fourni en très-grande partie conjointement avec ſon camarade *Lohmann*, il étoit inutile ſans doute d'y laiſſer ces répétitions. Quant au

très-petit nombre de circonſtances qui ne ſe trouvoient pas rapportées dans le livre du premier ; on les a tout uniment jointes au texte ; & quand il s'eſt trouvé quelque différence dans les rapports, on en a fait mention dans les notes.

Ces notes, au reſte, auroient pu être beaucoup plus nombreuſes & plus étendues ; rien n'y fournit tant matiere que les nouvelles découvertes, & en général les relations des voyageurs ! mais il auroit été ridicule de leur donner un volume égal à celui du livre même. Il ne faut pas s'étonner que l'on s'y ſoit permis des réflexions générales ſur diverſes matieres ſelon l'occaſion ; ces réflexions rentrent dans le genre de celles qui ſe trouvent en grand nombre inſérées dans les précédens voyages de *Cook*, d'après les journaux des ſavans qui l'avoient accompagné. Elles n'y ont pas paru déplacées, &

on ſe flatte que celles-ci ne le ſeront pas plus, & d'autant moins que l'on a eu l'attention de les rejetter à la fin du livre. On a lieu de douter que la relation promiſe du dernier voyage en ſoit enrichie comme les précédentes, attendu que dans celui-ci *Cook* n'avoit ſur ſon bord aucun ſavant de profeſſion : on ſent que celles-ci ne ſont point faites pour y ſuppléer ; il ſuffit qu'elles ne ſoient pas tout-à-fait denuées d'intérêt pour un certain nombre de lecteurs.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE
AVEC
LE CAPITAINE COOK,
PAR
HENRI ZIMMERMANN.

DÈS l'année 1770 je m'étois mis à voyager, suivant l'usage des compagnons de métier ; mais comme je ne trouvois pas à exercer par-tout ma profession de ceinturier, tantôt par le défaut de maîtres, ou de place chez les maîtres, tantôt par le peu de connoissance que j'avois alors des langues étrangeres, il m'a fallu souvent chercher d'autres ressources pour gagner ma vie ; &

entr'autres, c'eſt ainſi qu'à Genève j'ai travaillé chez un fondeur & chez un doreur, à Lyon chez un fondeur de cloches, à Paris chez un fourbiſſeur, & à Londres dans une raffinerie.

Là, en vrai Palatin, en homme de mon pays, il me prit envie de voir auſſi ce que l'on fait ſur mer, & lorſqu'en 1776 l'Angleterre équipa deux Sloops de guerre pour aller faire des découvertes, ſavoir, la *Réſolution*, vieux bâtiment, & la Découverte (*Diſcovvery*) je m'engageai ſur la derniere, comme matelot, le 11 mars. La *Réſolution* montoit ſeize canons avec 112 hommes d'équipage, & la *Découverte* 72 hommes avec 12 canons; ſur la premiere étoit le célebre marin, capitaine *James Cook*, en qualité de commodore, & ſur la ſeconde le capitaine *Carl Clerke*.

Le 12 mai les deux bâtimens mirent à la voile de *Deptford*, & après avoir pris à *Wollwich* des munitions de guerre, & des victuailles à Plimouth, nous commençâmes tout de bon le grand voyage. La *Réſolution* cingla ſur le champ vers le cap de *Bonne-Eſpérance*; mais nous

ne pûmes la ſuivre que le 1er. août. Le principal objet de l'entrepriſe étoit de chercher un paſſage entre l'Aſie & l'Amérique, ſoit au nord-eſt, ſoit au nord-oueſt; on nous avoit promis 10000 lb. ſterling de récompenſe, & 5000 en ſus ſi nous nous approchions à cinq degrés du Pole arctique 1): chemin faiſant nous devions remettre l'Indien *O-mai* dans ſon pays 2).

Je me propoſai en partant d'obſerver tout avec la plus grande attention, ſoit par rapport aux découvertes, ſoit par rapport à toute autre circonſtance, autant que mon intelligence pourroit y ſuffire; & comme je n'ignorois pas qu'on eſt réduit ou à livrer tous les papiers qui ſe trouvent ſous la main, ou à les détruire, (comme cela eſt réellement arrivé,) je pris la précaution d'avoir un petit journal ſecret, où j'écrirois en abréviations & en allemand tout ce qui me paroîtroit le plus eſſentiel. Ce petit journal heureuſement échappé à tous les accidens, & ma mémoire, ſont donc les ſeules & uniques ſources d'où je tirerai ma relation du

quatrieme & dernier voyage du capitaine *Cook* autour du monde.

De *Plymouth* nous fimes route au cap de Bonne-Eſpérance, portant preſque de bout au ſud, ſur les îles Canaries & les côtes du royaume de *Maroc*; mais nous nous tinmes toujours ſud-oueſt ſans toucher à aucune de ces îles. Le 23 ſeptembre un caporal de marine tomba dans la mer par pure mal-adreſſe; il ſe nommoit *Herreſſen*: on mit le canot en mer avec cinq hommes; mais la nuit qui tomboit & la briſe fraîche qui s'éleva en même tems, ôterent toute poſſibilité de le ſauver; peu s'en fallut même que nos cinq hommes ne fuſſent encore enlevés par la violence du vent qui croiſſoit.

Le dix novembre nous arrivâmes heureuſement au cap de Bonne-Eſpérance, onze jours plus tard que le capitaine *Cook*. Nous y réparâmes nos voilures & nos manœuvres, & nous y prîmes quantité de proviſions, de ſorte qu'avec ce que nous en avions apporté, nous étions avitaillés pour vingt-deux mois. Outre un bon nombre de chevres & de brebis que nous avions pris en Angleterre, nous embarquâ-

mes encore deux paons, deux étalons & deux jumens, deux taureaux & deux geniſſes; puis nos deux bâtimens ſe remirent en mer le 1er. décembre. Nous portâmes au cap découvert par des François quelques années auparavant, dans un continent du ſud, & le 11 décembre nous trouvâmes par les 42 degrés de latitude méridionale deux petites îles ſituées exactement nord & ſud 3) l'une par rapport à l'autre, toutes deux d'un terrein élevé & montueux. Nous paſſâmes outre ſans nous y arrêter, & le 24 du même mois ayant atteint environ le 45e. degré de latitude méridionale & le 70e. de latitude orientale (à compter de *Greenwich*) nous nous trouvâmes ſur une côte conſidérable. Nous jettâmes l'ancre ſur un fond de roches, & dès la nuit ſuivante celle de la *Découverte* ſe rompit; mais dès que nous apperçûmes le bâtiment chaſſer, nous en jettâmes une autre, qui heureuſement mordit le fond; car le matin au point du jour nous nous vîmes à vingt piés d'une groſſe pointe de rocher, & par conſéquent dans le plus grand danger d'être briſés. Pour nous tirer de là, nous

fûmes obligés de longer la côte en allant contre le vent, & avec toutes les peines imaginables nous gagnâmes une petite baie où les deux bâtimens pouvoient mouiller commodément.

Le 26 nous vîmes un amas de pierres fait de main d'hommes, & il se trouva dedans une bouteille cachetée qui renfermoit une lettre écrite en françois. Le capitaine *Cook* n'en communiqua point le contenu, & se mit à tourner la côte du sud à l'est; d'où ayant bientôt reconnu que ce n'étoit qu'une île de médiocre grandeur, il déclara que les François s'étoient trompés en la prenant pour un continent, & en lui donnant le nom de *cap de la Circoncision*. L'île est déserte & très-stérile, couverte de rochers, & n'offrant à l'œil ni arbres, ni broussailles, ni même aucune plante: ce ne sont que des monticules, qui fournissent à la vérité plusieurs sources d'eau douce. Nous y trouvâmes une si grande multitude de pingouins, que nous étions obligés de les chasser pour avancer, & on auroit dit qu'ils vouloient défendre l'abord de cette île. Nous tuâmes aussi quantité de

chiens & de lions marins, dont nous fondîmes la graiſſe pour l'uſage des lampes.

Dans cette île, & en général dans tous ces parages, on ſentoit un froid vif, quoique la ſaiſon approchât de l'été pour le climat; le thermometre de Fahrenheit y montoit au 31e. degré, & c'eſt encore une preuve évidente qu'il fait beaucoup plus froid dans la partie méridionale de la terre que vers la partie du nord. Après quatre jours de ſtation, nous remîmes en mer le 27 par un bon vent, quoique un peu fort, & nous gouvernâmes nord-eſt.

Le 26 Janvier, nous nous trouvâmes à la partie méridionale de la Nouvelle-Hollande, autrement appellée pays de *van Diemen*, & nous mouillâmes dans un port commode par les 42 degrés ½ de latitude méridionale & les 150 de longitude orientale. Comme le pays abonde en ſources & en bois; on ſe diſpoſa ſur le champ à en faire proviſion. Bientôt arriverent ſept ſauvages, qui commencerent à s'amuſer avec les bondons des tonneaux, puis ſe mirent à faire rouler les pieces même, & à les jetter çà &

& là, ſans cependant nous troubler le moins du monde dans notre travail. Les éclats de rire & les cris même que cet amuſement leur faiſoit faire, étant venus frapper nos oreilles dans les brouſſailles où étoient nos ſources, nous eûmes peur, nous courûmes à nos canots où étoient reſtées nos armes, & le ſous-lieutenant, M. *Hume*, écoſſois, lâcha un coup de fuſil par-deſſus les têtes de ces ſauvages, qui juſque-là, & même quand ils nous avoient vu ſortir des brouſſailles en c rant, n'avoient témoigné aucune crainte, & n'avoient point diſcontinué leur jeu; mais à cette exploſion ils pouſſerent un cri lamentable, porterent les deux mains à plat ſur la tête, & s'enfuirent précipitamment dans les terres. Le capitaine *Cook* fut très-fâché de cette étourderie, & d'autant plus que dans ſon précédent voyage il n'avoit pu, malgré tous ſes ſoins, parvenir à faire aucune connoiſſance avec les naturels ſur toutes les côtes de la Nouvelle-Hollande, ni même découvrir aucun habitant ſur la côte *van Diémen*, où nous nous trouvions pour lors.

Dès le même jour il prit avec lui quelques personnes & s'avança assez loin dans le pays, d'où il eut le bonheur d'amener à son retour huit ou neuf sauvages; il leur donna des miroirs, des chemises blanches, des colliers de verroterie, & quelques médaillons représentant le roi d'Angleterre, *Georges III*; ce qui fit un si bon effet, que le lendemain il nous en vint quarante-neuf, tant hommes que femmes, dont une partie reçut les mêmes cadeaux que les premiers, mais qui, comme ceux-là aussi, ne voulurent jamais consentir à entrer dans nos vaisseaux. Ces sauvages sont d'une couleur brune très-foncée, ils ont des cheveux ou plutôt une laine courte & frisée, & notre commandant les trouva tout-à-fait semblables aux naturels des côtes de la Nouvelle-Hollande. Ils vont absolument nuds, & ne couvrent jamais les parties sexuelles. Les femmes portoient leurs petits enfans dans un sac de peau sur leurs épaules, & alloient par-tout avec ce fardeau. Leur accent paroît très-délicat 4), mais aucun de nous, ni *O-mai* lui-même ne put comprendre un mot de leur langage.

Leur taille n'eſt pas extrêmement belle, & nous vîmes au milieu d'eux une figure d'homme boſſu & rabougri, qui, outre ſa difformité, ſe diſtinguoit encore des autres par une chevelure laineuſe couleur de feu ; & néanmoins, aux égards, aux reſpects que tout le monde avoit pour lui, il parut que c'étoit lui qui avoit l'autorité. Nous ne leur vîmes aucune arme, & nous en conclûmes que c'étoit un peuple innocent & bon ; le capitaine *Cook* ne pouvoit aſſez s'étonner d'une ſi prodigieuſe différence entr'eux & les peuplades intraitables qu'il avoit vues ſur les côtes de la *Nouvelle-Hollande*. Quant à leur nourriture, autant que je pus m'en inſtruire à la hâte, elle conſiſte en moules de mer, en huitres, & en poiſſons, comme auſſi en racines de toute eſpece. On ne voyoit dans le pays aucune trace d'agriculture, aucun arbre fruitier, & pas la moindre cabane. Nous leur préſentâmes du pain, qu'ils prirent d'abord, mais qu'ils jetterent enſuite par terre. Il y a toute apparence que ces ſauvages changent d'habitation ou de ſtation, à-peu-près comme les Tartares, aux ap-

proches de la mauvaise saison, qui arrive aux mois de juin, juillet, & août, & qu'ils gagnent au nord : & cela est d'autant plus vraisemblable, que le commodore n'avoit précédemment rencontré personne sur cette côte. Je ne pus me procurer aucune connoissance relativement à leur religion & à leurs usages, parce que dès le quatrieme jour nous fîmes voile pour la *Nouvelle-Zéelande*.

Le quatre février nous perdîmes encore un soldat de marine, qui, dans une bourrasque fut jetté hors du bord & ne put être sauvé. Le 12 nous arrivâmes à la nouvelle *Zéelande*, dont le capitaine *Cook* avoit déjà levé ci-devant une carte exacte, & nous entrâmes dans le détroit découvert par lui-même, lequel divise le pays en deux grandes parties. Nous jettâmes l'ancre dans ce détroit, & dans le canal de *la reine Charlotte*.

Là le capitaine *Cook* fit des perquisitions sur la cause du meurtre de neuf hommes de l'équipage du capitaine *Fourneaux*, séparé de lui dans une tempête, lesquels avoient été massacrés par les habitans de la nouvelle *Zéelande*. Ceux-ci raconterent

ſans difficulté au commodore, qui entendoit bien leur langage, de même que *O-mai*, la maniere dont cela s'étoit paſſé, & qu'ils avoient terminé la ſcène par manger les vaincus. Or, la cauſe du maſſacre avoit été que l'un des gens de l'équipage ayant dérobé quelque choſe dans une cabane de ces ſauvages, & ceux-ci en ayant demandé la reſtitution, on en avoit au contraire encore maltraité un d'entr'eux. Nous allâmes voir l'endroit où les neuf hommes avoient été ſurpris & maſſacrés, & nous y trouvâmes encore quantité d'oſſemens. Cependant le ſauvage qui avoit tué le premier de nos gens, & qui avoit même le plus contribué à cette expédition, venoit ſouvent nous voir ſur nos vaiſſeaux. Il étoit d'une force & d'une taille extraordinaire, extrêmement alerte, & ſe nommoit *Pedro*, nom emprunté ſans doute ou des Eſpagnols, qui avoient auparavant viſité cette île, ou de quelqu'autre nation européenne. M. *Cook* uſa avec ces dangereux antropophages de la plus grande circonſpection; mais cela n'empêcha pas qu'une nuit nous ne fuſſions attaqués par une

trentaine d'hommes dans nos tentes. Cependant dès qu'ils virent que nous étions ſur nos gardes, & que nous ſaiſiſſions déjà nos armes, ils prirent la fuite, emportant pour tout butin une cuiller de fer dont nous nous étions ſervis pour préparer de l'huile de poiſſon.

L'île n'eſt pas fort peuplée, & la cauſe que M. *Cook* en avoit ſoupçonnée lui fut confirmée par deux enfans d'environ neuf & douze ans, que nous emmenâmes avec nous le 23 février, & qui nous dirent qu'une peuplade étoit continuellement en guerre avec l'autre, & que l'on mangeoit tous ceux qui étoient tués. Ces deux jeunes ſauvages avoient été continuellement auprès de nous à bord pendant notre ſéjour dans l'île, & s'étoient tellement accoutumés avec nous, qu'à notre départ ils nous ſuivirent de la meilleure volonté. Le jour précédent M. *Cook* les avoit encore menés avec lui à terre; mais ils n'y voulurent point reſter, & préférerent de revenir auprès de nous.

Il eſt inutile de faire ici la deſcription de la *nouvelle Zéelande*, puiſqu'on en trouve déjà une fort étendue dans la rélation

du précédent voyage du capitaine *Cook*. Nous fîmes route au nord-est, vers les îles *de la Société*, appellées aussi *de la compagnie*: ce sont celles de *Taïti*; mais sous le 26e. degré de latitude méridionale, ou environ, nous fûmes arrêtés par un vent alisé qui nous força de prendre à l'ouest.

Le 29 mars, environ par les 21 degrés de latitude sud, & les 200 de longitude est, nous découvrîmes une île inconnue; mais je n'ai pas su le nom que lui donna *M. Cook* 5). La côte étoit bordée d'un peuple nombreux, qui paroissoit tout formé de beaux hommes, tous armés de piques de bois & d'arcs. Deux d'entr'eux s'approcherent de nous dans une pirogue d'un air très-résolu. Alors *M. Cook* leur montra divers présens & fit tout ce qu'il put pour les attirer; mais tout fut inutile. Le capitaine *Clerke*, de son côté, chercha à leur couper la retraite & à les mettre entre les deux vaisseaux; mais ils s'en apperçurent, & se hâterent de regagner le rivage. *M. Cook* envoya à terre trois canots avec du monde & des présens, & nous cherchâmes tous les moyens imaginables de faire connoissance

avec eux ; mais ils se tinrent toujours en défiance, & ne daignerent pas jetter un regard ni sur nous ni sur nos dons. Il n'y avoit point là de place commode pour le mouillage, & comme tout le long de la côte il régnoit une chaîne de reſſifs & de roches de corail, nous ne pouvions, même avec nos canots, sans le plus grand danger, nous approcher assez pour prendre terre.

Le 31 mars, à-peu-près sous la même latitude, mais par les 198 de longitude, nous découvrîmes encore une île inconnue, dont je n'ai pas non plus appris le nom. Nous courûmes à droite & à gauche sans pouvoir mouiller, & nous trouvâmes par-tout autant de difficulté qu'à la précédente pour débarquer avec nos canots. Dès qu'on nous avoit apperçus, un grand nombre de sauvages étoient accourus à la mer ; tous les signes qu'ils nous firent paroissoient être amicaux, & trois se détacherent dans une pirogue pour venir à nous. On leur offrit des présens, qu'ils accepterent après quelques petites difficultés ; puis enfin ils monterent sur notre vaisseau, & nous donne-

rent clairement à entendre que nous devions aller à terre, & qu'ils nous feroient très-bon accueil. *O-mai* entendoit passablement leur jargon, & nos deux lieutenans, *MM. Gore* & *Burney*, ayant choisi les matelots les plus adroits, voulurent encore tenter avec les canots s'ils ne pourroient pas venir à bout d'approcher; mais nous trouvâmes, comme la premiere fois, que ce seroit trop s'exposer.

Quelques-uns des sauvages virent bientôt que nous n'osions pas nous hasarder avec nos canots à travers la houle & les ressifs; à l'instant ils sauterent dans les leurs, & vinrent nous offrir de nous prendre pour nous mettre à terre. Nous avions en effet déjà eu lieu d'observer que ces sauvages attendoient la marée, & menoient alors sans crainte leurs pirogues sur les rochers, en quoi ils ont assurément l'avantage sur nous. Nos deux officiers se déterminerent à accepter l'offre avec *O-mai*, sur-tout lorsque nous vîmes tout le peuple assemblé sur la côte, portant un rameau verd à la main, signe évident qu'il recherchoit notre amitié. Nos Messieurs arriverent à l'île effectivement

sans

ſans la moindre difficulté vers les deux ou trois heures ſous la conduite de leurs ſauvages pilotes. Ils n'eurent pas plutôt touché à terre, que de joie quelques-uns des naturels ſauterent dans l'eau, prirent le canot ſur leurs épaules avec ſa charge, & le porterent à terre, comme l'on dit, tout brandi; & comme nous étions reſtés à attendre nos lieutenans & *O-mai* derriere les reſſifs, pluſieurs autres ſe jetterent à la nage pour nous apporter des noix de coco, des *planteins*, des bananes & des *ſchedyx*, eſpeces de fruits fort reſſemblans aux oranges douces, à leur groſſeur près. Vers les ſix heures du ſoir, nous commencions preſque à prendre de l'inquiétude ſur le retard de nos officiers, lorſque nous les vîmes revenir dans une pirogue aux acclamations de tous les inſulaires. Ils nous rapporterent que c'étoit un peuple très-ſociable, & comme ils ſe louoient ſur-tout de l'agréable liberté & de la facilité des femmes, nous nous doutâmes bien qu'elles avoient principalement contribué à les retenir ſi long-tems.

Une choſe qui nous ſurprit, c'eſt que *O-mai* trouva dans cette île cinq de ſes

compatriotes qui dirent y avoir été jettés dans une tempête avec leurs miſérables pirogues, & cependant l'éloignement des îles de *Tahiti* n'étoit pas moindre que de 230 milles d'Allemagne. Il y a toute apparence que c'eſt à la préſence de ces cinq compatriotes de *O-mai*, & au bon compte qu'ils avoient rendu de nous, que nous fûmes redevables du bon accueil que nous firent ces ſeuls inſulaires de tous ceux que nous rencontrâmes. L'île eſt un peu baſſe, très-abondante en fruits, & reſſemble de loin au verger le plus agréable. Elle peut avoir de circuit environ neuf milles d'Allemagne. La couleur des habitans eſt la même que celle des *O-tahitiens*, & ils ſe couvrent le ſexe avec des eſpeces de petites nattes d'herbe très-artiſtement treſſées & entrelacées; du reſte nous ne leur vîmes aucun autre vêtement.

Le 3 avril, par les 19 degrés de latitude méridionale & les 197 de longitude orientale, nous trouvâmes une autre île inconnue, & dont j'ignore de même le nom, baſſe comme la derniere, & couverte d'arbres fruitiers, mais d'une

étendue peu considérable. Nous ne fûmes pas plus heureux pour le mouillage ; mais nous pûmes prendre terre avec nos canots. Nous n'y découvrîmes ni source d'eau, ni habitans, mais bien quelques vieux restes de pirogues & de cabanes, ce qui prouve qu'elle avoit été ci-devant habitée.

Le 7 avril, sous la même latitude & par les 196 de longitude, nous découvrîmes encore une petite île. Plusieurs habitans vinrent nous observer aussi-tôt avec des pirogues, & tous étoient armés d'arcs & de piques de bois. Ils ne voulurent point de nos présens, furent absolument intraitables, & nous firent entendre par leurs signes, que si nous approchions de terre, ils vouloient nous massacrer tous. D'ailleurs, il n'y avoit point d'endroit propre à jetter l'ancre, & d'après tout cela M. *Cook* ne fit pas de grands efforts pour lier connoissance avec eux ; ainsi nous passâmes outre sans plus de façons.

Le 14 avril nous abordâmes à l'île de *Palmerston*, découverte par M. *Cook* dans son précédent voyage, mais inha-

bitée, ſous les 18 degrés de latitude ſud, & les 195 de longitude. Nous y abattîmes beaucoup de cocotiers, dont les fruits furent pour nous un rafraîchiſſement qui ne pouvoit arriver plus à propos, puiſque dès le 6 on avoit diminué la ration d'un tiers aux deux équipages, & que l'on n'avoit par perſonne qu'un demi-pot d'eau par jour. Après trois jours de ſtation, nous remîmes à la voile le 17, & le 24 nous paſsâmes auprès de l'île *ſauvage*, que le capitaine *Cook* avoit découverte ci-devant ſous le 20e. degré de latitude ſud & le 191 de longitude, & qu'il avoit nommée ainſi par rapport au naturel intraitable des habitans. Puis le 28 nous abordâmes à l'île de *Roterdam* ou *Anamoka*, connue & décrite depuis long-tems.

Nous y fûmes reçus très-amicalement par le chef de la peuplade, nommé *Finau*, homme de moyen âge, d'une belle taille, & dont la figure annonçoit beaucoup d'eſprit naturel. Le commodore lui fit préſent d'une hache, & lui paſſa au cou un collier de verroterie ou raſſade, & ſur le champ *Finau* donna ordre que

l'on nous fournît des vivres. Bientôt on nous apporta des cochons, des poules, des *rima* ou fruits-à-pain, des planteins, des *piſangs*, des noix de cocos, des racines *d'yam* 6), & tout cela en abondance. M. *Cook* en retour leur donna des clous, des couteaux, des miroirs, des ciſeaux, des grains de raſſade, & défendit aux gens des équipages de donner quelque choſe de plus que ce qu'il avoit donné lui-même, ou de traiter d'échange pour quelques autres raretés, juſqu'à ce que les deux vaiſſeaux fuſſent ſuffiſamment pourvus de vivres 7).

M. *Cook* conduiſit auſſi *Finau* ſur ſon bord, & fit devant lui jouer les cors & les fifres & battre la caiſſe; ce chef ſauvage écouta tout avec ſatisfaction, mais d'un air ſérieux & fort différent des autres, qui d'admiration & d'étonnement frappoient des mains par-deſſus leurs têtes 8). *O-mai*, dont le jargon approchoit beaucoup du leur, nous fut là d'une grande utilité. M. *Cook* s'informa de *Finau* s'il n'y avoit point dans ces parages d'autres îles qui nous fuſſent inconnues, & celui-ci en indiqua pluſieurs

ſituées vers le midi. Le 8 mai, lorſque nous quittâmes ſon île, il ſe mit dans ſa pirogue, & commença à lamaner devant nous, en nous montrant le chemin ſans bouſſole & ſans carte, ce que le capitaine ne pouvoit aſſez admirer, & même nous indiquant la hauteur de l'eau par braſſées, c'eſt-à-dire, en étendant ſes bras un certain nombre de fois, de ſorte que nous pouvions le ſuivre en toute ſûreté avec nos gros bâtimens. Le même ſoir nous arrivâmes à la plus grande de ces îles, ſituée ſous le 22 degré de latitude ſud & le 186 de longitude. Le chef, nommé *Feteſi*, & qui nous fit auſſi très-bon accueil, étoit un homme déjà fort âgé, de haute ſtature & ſur-tout extraordinairement gros & gras. Les habitans ne nous traiterent pas moins amicalement, & M. *Cook* nomma l'île, *île de l'amitié*, les trois voiſines ayant déjà reçu auparavant les noms de *Roterdam*, *Amſterdam* & *Mittelbourg*. Du reſte, nous ne voulûmes point aller voir les autres îles que nous avoit indiquées *Finau*, d'autant que ſur ſon rapport elles doivent être fort petites.

Le 10 nous tirâmes dans cette nouvelle île un feu d'artifice. *Finau* ayant desiré de faire partir lui-même une fusée, on ne s'y opposa point, & aussi-tôt il y mit le feu & la tira aussi hardiment & aussi adroitement qu'un de nous. Le 11 M. *Cook* fit prendre les armes aux soldats de marine, au nombre de 32 hommes environ, & étant sortis, drapeau volant, tambour battant, mêche allumée, il leur fit exécuter toutes sortes de manœuvres & d'évolutions, pour montrer à ces sauvages comment on faisoit la guerre en Europe ; nous tirâmes aussi quelques coups dans des troncs d'arbres, pour leur faire voir la force de la poudre. Ce spectacle étonna beaucoup ces insulaires, & *Finau* s'instruisoit de tout avec tout le bon sens imaginable.

Le lendemain ce chef sauvage fit aussi mettre en parade tous les combattans de son île, pour nous rendre la pareille, & montrer ce qu'ils savoient faire. La troupe fut divisée en deux partis ; chaque combattant portoit une espece de vêtement fait d'écorce d'arbre artistement en-

trelacée, qui prenoit depuis les hanches juſqu'aux genoux, & s'attachoit ferme avec une ceinture d'herbe auſſi entrelacée & teinte en rouge. Ils avoient pour arme une eſpece de maſſue de bois, d'environ un pied & demi de long, arrondie par un bout pour ſervir de poignée, & par le gros bout équarrie à quatre angles tranchans, & du reſte fort joliment ciſelée. Ordinairement elle eſt faite de bois très-dur; mais pour cette fois on n'y avoit employé que du jeune bois verd & tendre, afin d'éviter les coups dangereux.

Finau ayant donné le ſignal, chaque combattant s'avança l'un après l'autre pour défier quelqu'un du parti oppoſé. Ce ne fut pas ſans la plus grande admiration que nous fûmes témoins de l'adreſſe extraordinaire, de la ſoupleſſe de corps, des mouvemens d'armes qu'ils employoient tous, ſoit pour porter des coups, ſoit pour les parer 9). Le vaincu, en ſe retirant, laiſſoit ſes armes, & n'oſoit point rentrer dans ſa troupe, tandis que le parti du vainqueur entonnoit un chant de joie très-harmonieux & très-agréable

à l'oreille, ſur les articulations ſuivantes, ou à-peu-près : *ho-a-ma-to-to* 10).

Après cet aſſaut, *Finau* ayant donné un nouveau ſignal, ſa troupe nous donna le ſpectacle d'une autre eſpece de lutte. Tous ſe lierent les quatre doigts de chaque main très-ſerrés avec des cordons de paille rouge, de façon que les pouces ſeuls reſtoient libres ; puis ils ſe provoquerent comme la premiere fois. Alors chacun plaçoit ſes pouces dans la ceinture de ſon adverſaire, & ils cherchoient à ſe renverſer l'un l'autre ; ce qui étoit fait dans l'inſtant, pour peu qu'il y eût d'un côté ou de l'autre quelque ſupériorité de vigueur & de nerfs. Quelques-uns des nôtres voulurent eſſayer de ce genre d'aſſaut, & voir s'ils pourroient renverſer quelques ſauvages ; mais ceux-ci eurent conſtamment une ſupériorité décidée.

Enfin, après avoir tiré de cette île des proviſions ſemblables à celles que nous avoit fournies celle de *Roterdam*, nous la quittâmes le 25 mai. Il me reſte à remarquer qu'elle eſt baſſe, & abondante en ſources d'eau, mais qui n'eſt pas des plus excellentes, & avec cela fort éloi-

gnée de la côte. Sa largeur fait à peine une lieue d'Allemagne ; mais elle en a huit ou neuf de long. Il y a beaucoup de fruits ; on y cultive paſſablement les pommes de terre & la racine de *yam*, & qui plus eſt, on y trouve les arbres fruitiers rangés en allées pour la plûpart.

Le 28 nous abordâmes à l'île d'*Amſterdam* ou *Tongatabou*, dans la baie de Marie, ſur la côte nord-eſt, où nous étions couverts d'un côté par des reſſifs, & de l'autre par quelques petits îlots. L'abord étoit très-périlleux, & tous les marins l'avoient même regardé comme impraticable juſqu'alors : mais comme on eſt très-mal dans la rade de *Taſman*, qui eſt au nord-oueſt, M. *Cook*, d'après la réſolution & l'intrépidité qu'on lui connoît, voulut abſolument tenter l'autre côte, en dépit de tous les dangers les plus évidens. A l'aide de la marée, qui monte en cet endroit de huit pieds, nous franchîmes la chaîne de reſſifs, ayant toujours devant nous trois canots qui jettoient la ſonde ſans diſcontinuer ; la hauteur varioit beaucoup, & nous ſuivions toujours celui des trois qui nous montroit

le plus de fond. Cependant la *Réſolution* toucha trois fois, mais heureuſement ſans accident.

Trois jours après notre arrivée à l'île d'*Amſterdam*, *Feteſi* & *Finau* nous y joignirent ſelon leur promeſſe. M. *Cook* alors fit préſent au premier d'un taureau, d'une vâche, de trois chevres & d'une paire de canards; l'autre eut un étalon & une jument, & nous lui apprîmes à les monter, ce qui nous divertit beaucoup; d'ailleurs il étoit tellement tranſporté de ce cadeau, qu'il ne pouvoit parler d'autre choſe que de ſes deux chevaux. Cependant ces deux chefs ſongerent à nous faire auſſi quelque préſent de leur côté, & voici ce qu'ils imaginerent: ils avoient fait deux pyramides quarrées de racines de *yam*, qui pouvoient avoir quatre pieds de chaque face & vingt de hauteur, & d'ailleurs fort joliment arrangées; au ſommet ils avoient mis un cochon rôti ſur chacune, & au bas un grand nombre de cochons vivans avec les piés liés, étoient couchés tout autour. Quand cela fut prêt, *Finau* vint nous chercher à bord pour le recevoir.

Nous trouvâmes en arrivant le peuple partagé en trois groupes, & chaque groupe formant un grand cercle; quelques-uns de la troupe étoient parés de guirlandes de fleurs sur la tête & autour du corps. Alors ils se mirent à danser & à sauter, & de tems en tems l'une des bandes entonnoit un chant, ce qui se faisoit tour-à-tour; quelquefois aussi les trois chœurs chantoient à la fois. Je ne puis plus me rappeller les syllabes que je crus leur entendre prononcer en chantant; mais le chant lui-même étoit, comme l'air militaire dont j'ai parlé plus haut, très-harmonieux & très-agréable.

Nous avions aussi trouvé sur cette île un autre chef sauvage, grand, maigre, & de moyen âge, mais dont j'ai oublié le nom. Il ne nous fit pas moins d'amitiés que les deux autres. Au reste, comme dans la fête dont je parle, les sauvages étoient formés en trois divisions, je présume que chaque chef avoit la sienne. *Feteſi* & *Finau* montrerent beaucoup de curiosité par rapport à notre culte, nos mœurs & notre gouvernement politique 11). M. *Cook* chercha à les satisfaire

autant que ſa connoiſſance de leur langage le lui permettoit ; & lorſqu'à ſon tour il leur demanda à voir leurs cérémonies religieuſes, *Fetefi* lui fit entendre qu'il n'avoit qu'à venir dans trois jours de l'autre côté de l'île, où il avoit ſon habitation fixe. Nous y allâmes effectivement, & nous vîmes en arrivant des préparatifs qui annonçoient une grande fête religieuſe, & de plus, que le grand-prêtre de ces idolâtres étoit *Fetefi* lui-même.

Le temple étoit un édifice quarré tout en bois, de 40 piés de long ſur 30 de large & vingt de hauteur, environ, dont les interſtices étoient remplis de feuilles d'arbres & d'herbes, au lieu de maçonnerie, & dont les ſolives étoient ornées de bandes nattées de paille de différentes couleurs, contournées de mille façons ſingulieres, mais toujours dans un certain goût architectonique : pour le toît, il étoit couvert en entier de feuilles de cocotier. J'avois obſervé toute l'ordonnance intérieure & extérieure du temple, dès avant que l'on commençât les cérémonies ; mais quant à ce qui conſtitue

proprement l'idolâtrie 12) de ce peuple ſauvage, je ne ſaurois en rendre compte, parce que nous fûmes obligés de nous éloigner, dès que l'on voulut procéder à l'exercice du culte, & que nous n'en fûmes ſpectateurs que de loin. Le peuple même de l'île ſe tint comme nous dans l'éloignement, du moins ce jour là, & il n'y eut que M. *Cook* & *O-mai* qui eurent la permiſſion de ſuivre *Fetefi* dans le temple. *Finau* & les autres ſupérieurs de l'île, après s'être aſſemblés à l'écart, marcherent auſſi vers le temple dans un bel ordre, portant de deux en deux une perche à laquelle étoient ſuſpendues leurs offrandes, qui conſiſtoient en porcs, poiſſons & fruits; arrivés à la porte, ils les poſerent à terre, ſans oſer mettre le pié dedans, ſe proſternerent pendant quelque tems en faiſant une priere à leur façon; puis laiſſant ce qu'ils avoient apporté, ils ſe retirerent dans le même ordre à la même place d'où ils étoient partis. Ces offrandes reſterent là tant que nous fûmes préſens. Au retour de M. *Cook*, avec *O-mai*, il nous dit que tout ce qu'il avoit vu dans le temple étoit digne de

remarque ; mais il ne s'expliqua pas davantage : ſeulement il nous raconta que *Feteſi* avoit voulu exiger d'eux, qu'avant d'entrer dans le temple, ils ſe miſſent nuds comme lui, en ſe couvrant ſeulement les parties naturelles ; que *O-mai*, comme idolâtre, en étoit tombé d'accord ſur le champ, mais que lui, M. *Cook*, s'en étant défendu, *Feteſi* s'étoit enfin contenté de lui faire laiſſer ſon chapeau dehors & mettre ſes cheveux flottans ſur les épaules.

Pendant notre ſéjour dans l'île, nous fimes une bonne proviſion de bois à brûler, & pour l'eau, nous en tirâmes aiſément de l'une des petites îles voiſines de l'endroit de notre débarquement. Le 12 juillet nous remîmes à la voile ; mais comme nos bâtimens, beaucoup plus chargés de proviſions, tiroient plus d'eau qu'à notre arrivée, il nous fut impoſſible de reprendre la même route. Cependant M. *Cook*, par les pilotes qu'il avoit envoyés à la découverte, avoit eu connoiſſance d'un autre paſſage ſûr entre l'île & les îlots au ſud-oueſt, qui, dès l'entrée, ou au débouquement du baſſin, avoit une quarantaine de piés de large & don-

noit ſept braſſes de fond, puis bientôt s'élargiſſoit conſidérablement, de ſorte qu'il peut être très-utile à d'autres navigateurs. L'ayant donc enfilée, nous abordâmes heureuſement à l'île de *Mittelbourg*, le 15 juillet.

Nous ne nous y arrêtâmes que trois jours, c'eſt-à-dire, juſqu'au 17. Nous trouvâmes les habitans auſſi traitables que ceux de l'île de l'*Amitié*. Le pays n'y eſt pas ſi uni, mais fertile cependant. Le dernier jour que nous y paſſâmes, le valet de M. *Cook* s'avança à une bonne diſtance dans le pays avec des femmes dont il étoit devenu amoureux; mais il fut rencontré avec elles par des hommes qui le dépouillerent de tous ſes habits, de ſorte qu'il fut obligé de revenir à bord nud comme la main 13). M. *Cook* ne fit pas grande attention à ſon eſcapade; mais il l'accabla d'injures par rapport à ſon imbécillité, & nous le reçûmes de notre côté avec des railleries ameres.

Dans toutes ces îles où nous avions trouvé des peuples ſi ſociables, nous remarquâmes que tous les habitans, hommes & femmes, manquoient du petit doigt

doigt à la main droite, & nous apprîmes qu'on le coupoit aux enfans à l'âge de ſept à huit ans; or comme je n'en ai jamais pu découvrir la raiſon, j'ai cru devoir regarder cela comme une loi religieuſe parmi eux. Une choſe diſtingue encore ceux des habitans qui vont à la guerre; c'eſt qu'ils ſe teignent en jaune les cheveux du côté gauche, laiſſant à ceux du côté droit la couleur naturelle; *Finau* lui-même & l'autre chef de l'île d'*Amſterdam* les portoient de cette façon.

Je ne doute pas qu'il n'y eût auſſi un chef particulier dans l'île de *Mittelbourg*, quoique pendant notre court ſéjour je n'aye pas pu le découvrir; il eſt vrai encore que *Fétéfi* étoit en même tems le chef ſuprême & le grand-prêtre de toutes ces îles; mais les autres chefs participent auſſi à l'autorité, & ſur-tout ont le commandement militaire; & c'eſt pourquoi le préſent qu'on avoit fait à *Finau* de deux chevaux, s'étoit trouvé tout-à-fait bien placé.

Il eſt fort extraordinaire que les idolâtres puniſſent de mort l'adultere 14). Nous en vîmes un exemple à *Tongatabou*, au-

trement *Amſterdam*, où un ſauvage coupable de ce crime fut mis à mort par les chefs ou ſupérieurs, qu'ils nomment *Ehris*, avec des maſſues comme celles dont ils ſe ſervent à la guerre. Dans tout notre voyage nous n'avons pas trouvé un homme qui pour les qualités naturelles, telles que l'intelligence, la réſolution, la grandeur d'ame, & la bonté du caractere, pût être mis en parallele avec *Finau*. Il en donna des preuves dans toutes les occaſions, & il montra ſur-tout une adreſſe ſurprenante pour tout ce qui concerne la guerre & tous les exercices du corps. Un jour que notre bâtiment voguoit à pleines voiles, il ſe précipita du bord dans la mer, & après mille tours ſinguliers, à notre grand étonnement, il s'élança ſubitement dans ſa pirogue.

En quittant l'île de *Mittelbourg*, comme la mouſſon d'oueſt, qui régnoit alors, nous favoriſoit, nous fîmes voile pour les îles *de la compagnie*. Nous eſſuyâmes en route un ouragan extraordinaire : le 29 juillet, un de nos mâts ſe briſa ſur les 7 à 8 heures du ſoir ; il fit même un bond ſur ſa baſe, & la plus

grande partie des voiles furent déchirées ; ce qui nous mit dans le plus grand danger. Nous y remédiâmes comme nous pûmes, & entr'autres en liant avec des cordes le bout du mât rompu, & en entant deſſus un autre petit mêt auquel nous ajuſtâmes une petite voile ; enfin le 12 août nous atteignîmes la partie de l'île *O-tahiti* nommée *Beehr*, & nous mouillâmes dans le baſſin d'*Aitexiha*.

Tous les habitans reconnurent *O-mai*, & le reçurent avec de grandes démonſtrations de joie ; ſur-tout ils écouterent avec la plus grande admiration ce qu'il leur raconta de l'Angleterre, de ce qu'il y avoit éprouvé, & des préſens qu'on lui avoit faits. Le Capitaine *Cook* ne fut pas reçu avec moins d'empreſſement ; jeunes & vieux, tous accoururent au devant de lui en criant, *Ehri no te Tuti maï taï*, ce qui ſignifie *le cher commandant Cook ſoit le bien venu* !

Nous trouvâmes dans l'île une maiſon conſtruite en bois de chêne par les Eſpagnols deux ans auparavant lorſqu'ils viſiterent cette île pour la premiere fois ; nous le reconnûmes à une croix de bois

ſur laquelle étoient gravés le nom du roi d'Eſpagne & celui d'un capitaine Eſpagnol qui avoit été enterré au pied de la croix, de même qu'à un écrit eſpagnol & un habit de cette nation qui s'y trouverent dans un baril. Mr. *Cook* fit arracher la croix, & pour prouver que cette île avoit été découverte par le capitaine *Wallis* avant que les Eſpagnols y abordaſſent, il fit graver de l'autre côté le nom du roi d'Angleterre, avec la date de cette découverte, ſavoir 1767; puis il la fit replanter à la même place.

Le 16 août nous abordâmes à l'autre partie de l'île *O-tahiti*; nous jettâmes l'ancre dans la baie de *Motavaï*, & nous dreſſâmes nos tentes ſur *la pointe de Vénus*, d'où MM. *Cook*, *Green* & *Solander*, avoient obſervé en 1769 le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil.

Le roi de cette moitié d'île, nommé *O-tou*, fit au capitaine *Cook* l'accueil le plus amical; il s'étonna du retour d'*O-mai*, & encore plus des richeſſes qu'il rapportoit d'Angleterre. Celui ci lui fit préſent de pluſieurs pieces de ferronnerie, & le roi lui donna en retour 16 hommes &

une double pirogue 15). Alors *O-mai* ſe voyant propriétaire d'une pirogue fort bien travaillée à leur maniere, & d'un nombre ſuffiſant de rameurs, ou pagayeurs, & par conſéquent en état d'aller d'une île à l'autre, commodément & à ſa volonté, commença à ſe croire un perſonnage important.

Entre pluſieurs préſens que Mr. *Cook* fit au roi *O-tou*, il lui donna une robe de chambre de ſoie & une paire de pantoufles, deux pieces très-aiſées à vêtir, & par conſéquent les plus convenables à un *O-tahitien*, qui n'eſt pas accoutumé à une toilette fort compliquée. Mr. *Cook* l'en revêtit lui-même, & *O-tou*, après en avoir témoigné une joie extraordinaire, s'écarta de nous à l'improviſte; puis quand il crut être aſſez loin pour n'être plus apperçu, il ſe dépouilla promptement, prit la robe ſous ſon bras, les pantoufles à ſa main, & courut à toutes jambes pour montrer cela à ſa famille. Au reſte Mr. *Cook*, pour conſerver & ſerrer tout ce qu'il avoit donné à ce roi ſauvage, lui fit faire un coffre de bois de chêne avec une ſerrure.

Le commodore fit auſſi pluſieurs préſens conſidérables à un jeune *Ehri* nommé *O-titi*, qui dans ſon précedent voyage l'avoit accompagné dans la grande mer du ſud, & à ſa ſœur, jeune perſonne d'une grande beauté; entr'autres choſes, il y eut pour elle une robe traînante de ſoie, & pour *O-titi* une robe de chambre; mais celui-ci ſavoit bien mieux s'en ſervir que le roi *O-tou*. De même, pour le peu de tems qu'il avoit été ſur le vaiſſeau de Mr. *Cook* dans le précédent voyage, il écorchoit tout auſſi bien l'anglois que *O-mai* qui avoit paſſé deux ans en Angleterre. Un voyage en Europe lui feroit faire infiniment plus de progrès qu'à celui-ci, parce qu'à la plus belle ſtature le jeune *O-titi* joint tout ce que la nature ſeule peut donner de raiſon & d'intelligence. Nous avions apporté à terre le tronc du mât qui s'étoit rompu ſur la *Diſcovvery*, pour le réparer, & tandis que nous y étions occupés, quelques habitans qui avoient été à la pêche en mer, vinrent nous donner avis qu'ils avoient apperçu deux gros bâtimens Eſpagnols. Les circonſtances de

leur récit nous parurent vraiſemblables, & nous conclûmes que c'étoit deux frégates de guerre. En conſéquence ſachant que les Eſpagnols ne veulent pas ſouffrir les Anglois dans la mer du ſud, & craignant d'être attaqués, nous nous tînmes prêts à tout haſard; le mât n'étant pas encore achevé, nous diſpoſâmes les manœuvres de la *Diſcovery* de maniere à la pouvoir tourner & virer de bord ſelon le beſoin, au défaut de voiles : mais nous ne vîmes point de vaiſſeau Eſpagnol & nous eûmes lieu de douter que l'avis que nous avions reçu fût fondé.

Le 18 août nous donnâmes au roi *O-tou* le ſpectacle d'un feu d'artifice, & le 20 les habitans nous donnerent celui d'un combat naval. *O-tou* commandoit un parti & *O-mai* l'autre; celui-ci s'étoit couvert de l'armure complete en acier poli, qu'il avoit apportée d'Angleterre, & tenoit ſon grand ſabre à la main. Le combat commença par les deux canots où ſe trouvoient les commandans, & les autres s'attaquerent enſuite réciproquement; il conſiſtoit à lancer les uns contre les autres des eſpeces de javelots de bois,

que pour cette fois-ci ils ne lançoient que dans l'eau. Dans les occasions sérieuses ils se jettent aussi des pierres. Ils accompagnoient cela de mille gestes & grimaces terribles, mais risibles pour nous, & ce fut une vraie pantomime plutôt qu'un combat. *O-mai* fit lancer tout de bon contre lui les javelots, mais comme il étoit tout couvert de fer, ils ne lui faisoient aucun mal, & les combattans en étoient fort étonnés. Mr. *Cook* s'étoit mis dans la pirogue du roi *O-tou*, & comme elle fut culbutée dans la mêlée, les insulaires eurent l'attention de prendre aussi-tôt le commodore & de le porter à terre. Après la petite guerre, *O-mai* tout armé de pied en cap se montra au peuple sur son cheval, & l'on fut encore plus saisi d'admiration.

Les Espagnols, lors de leur premiere visite dans cette île, y avoient laissé un taureau & une geniſſe; mais celle-ci étoit morte bientôt après, & Mr. *Cook* leur en donna une autre pour en avoir de la race.

Le 30 août nous abordâmes à l'une des îles *Tahitiennes*, appellée *Morea*,

qui n'avoit été reconnue ni par le capitaine *Cook* ni par M. *Wallis*, ni par qui que ce ſoit que nous fuſſions, & nous y mouillâmes dans un baſſin très-beau & très-commode. Nous y trouvâmes une telle abondance de bois à brûler, que nous n'en avions pas encore vu autant dans tout le reſte des îles *Tahitiennes*; auſſi en fîmes-nous bonne proviſion. Enſuite ayant vu des endroits couverts d'une herbe belle & grande, nous y mîmes paître tout notre bétail; mais bientôt après les habitans nous enleverent une chevre. M. *Cook* alla auſſi-tôt à terre, & demanda où étoit le roi; ils répondirent qu'ils n'en ſavoient rien. Il demanda enſuite où étoit la chevre volée: ils firent la même réponſe, ſe moquerent de lui, & s'enfuirent dans le bois. On peut juger d'après le caractere du commodore combien il fut irrité de ce procédé; il envoya les ſoldats par-tout le pays avec ordre de brûler les cabanes, & ſur la côte il employa les matelots à une pareille exécution, comme auſſi à détruire toutes les pirogues que l'on pourroit trouver; il y en avoit de très-gran-

des, & en général elles étoient toutes faites avec le plus grand ſoin, ornées & travaillées à leur maniere avec une ſorte de magnificence, & il faudra certainement plus d'un ſiecle à ces pauvres ſauvages pour réparer tout le dégât que nous leur fîmes. Dans le fond, je ne puis m'empêcher de déſapprouver en quelque maniere le procédé violent de M. *Cook*; mais une choſe qui nous étonna, c'eſt que *O-mai* lui-même, accompagné de ſes pagayeurs qu'il avoit amenés, fit la plus grande partie du mal, & y montra beaucoup plus d'ardeur que nous autres Européens. Le ſecond jour de ce dégât, étant revenus à bord, les habitans reporterent tout de ſuite la chevre au reſte du bétail que nous avions encore laiſſé ſur le pâturage.

Le 12 octobre nous abordâmes à l'île *Tahitienne* nommée *Huaheine*, qui étoit la patrie d'*O mai*. Il l'apperçut le premier, nous ayant dévancés avec ſa pirogue, & pour ſignal il arbora le pavillon Anglois que lui avoit donné M. *Cook*, & tira un coup de fuſil auquel nous répondîmes de nos vaiſſeaux. A notre débarquement,

les habitans qui avoient appris par d'autres le retour de leur compatriote *O-mai*, s'étoient assemblés sur le rivage, & le reçurent avec beaucoup de joie & d'amitié; mais il ne parut point qu'il fût beaucoup admiré ni envié, d'avoir vu des pays lointains & d'en avoir rapporté bien des choses : du moins ne s'en apperçut-on point pendant le séjour de Mr. *Cook* dans l'île. Le roi lui fit don en arrivant de toute la partie de l'île aux environs de l'endroit où nous avions mouillé, ce qui pouvoit faire une bonne lieue de terrain, où les arbres fruitiers étoient en abondance 16). *O-mai* en reconnoissance fit présent au roi de plusieurs scies, haches, & autres choses semblables. Mr. *Cook* fit bâtir à *O-mai* une maison en bois, pour laquelle nous employâmes beaucoup de celui provenu des débris des pirogues que nous avions détruites à *Morea*; on lui fit aussi un jardin auprès, où l'on sema des graines d'Europe. Pendant notre séjour, le capitaine *Cook* & MM. *King*, lieutenant, & *Bayley*, astronome, ayant voulu faire des observations astronomiques, le quadrant de Mr. *King* se trouva

dérobé de deſſus le gazon où il l'avoit mis à ſes pieds. Il y avoit alors avec eux quelques-uns des principaux de l'île, ou *Ehris*, & on ſoupçonna que le voleur étoit l'un d'entr'eux. Sur le champ *O-mai* ſe leva avec quelques-uns de ſes gens, & juſtifia notre ſoupçon en découvrant heureuſement le quadrant & le voleur. Mr. *Cook* fit garder à bord l'*Ehri* trop curieux, & le lendemain le fit fouetter ſur le dos juſqu'à lui déchirer la peau. Il ne ceſſa de murmurer par pure malice 17), ſans vouloir demander grace & ſans pouſſer un ſeul cri. Enfin le commodore le fit détacher, mais en continuant de le frapper juſqu'à ce qu'il ſautât hors du bord; c'eſt ce qu'il fit en effet, toujours en murmurant, & la même nuit il alla dévaſter le jardin que nous avions fait à *O-mai*, & arracher tous les plants de vigne que nous avions apportés du cap de *Bonne-Eſpérance*. Celui-ci ſe mit à ſa pourſuite avec ſon monde, le ramena ſur notre bord, & Mr. *Cook* voyant que le fouet ne l'avoit point corrigé, lui fit couper les deux oreilles par un matelot; puis on le chaſſa hors du

vaiſſeau. Il gagna bientôt la terre, & pour cette fois il ſe tint enfin tranquille. Du reſte on replanta la vigne & on rétablit le jardin d'*O-mai*.

Mr. *Cook* lui laiſſa en outre un étalon & une jument, quatre bêtes à laine, une paire de canards & une paire de paons, & y ajouta pour domeſtiques les deux jeunes ſauvages que nous avions amenés de la *Nouvelle-Zéelande*. Enfin dans un magaſin qu'on lui avoit pratiqué au bas de la maiſon, il lui fit mettre une bonne proviſion de poudre à tirer & de plomb, après lui avoir appris les précautions néceſſaires pour conſerver la poudre & en écarter le feu. Mais *O-mai* témoigna n'être pas content de la maiſon que nous lui avions conſtruite, diſant que ſa majeſté le roi d'Angleterre lui en avoit promis une où il pourroit monter dans les appartemens d'en-haut, tandis que celle-ci n'avoit que le rez de chauſſée & reſſembloit aux étables-à-cochons d'Angleterre. Là-deſſus Mr. *Cook* ſe mit à rire, & lui répondit qu'elle étoit bonne pour lui : ce qui n'empêcha pas que lors de notre départ, le 2 novembre, *O-mai*

ne ſe mît à pleurer amérement en nous diſant adieu, en déclarant qu'il ſe mettroit ſur le premier vaiſſeau Anglois qu'il verroit, pour repaſſer en Angleterre.

Le 3 nous mouillâmes devant l'île *Uliétéa*, dont le roi *O-rea*, ancien ami de Mr. *Cook*, vint ſur le champ à bord, en nous apportant dans ſa pirogue des fruits & des cochons pour préſent. Auſſi dans cette île, comme dans les autres îles *Tahitiennes*, nous mîmes beaucoup de cochonaille en ſalaiſon; nous y fîmes encore proviſion d'eau douce & de fruits de toute eſpece. Comme nous étions ſur le point de remettre à la voile, deux de nos gens diſparurent, ſavoir le contre-maître, Mr. *Moith*, & un aide-canonier nommé *Thomas Shavv*. Les femmes leur avoient fait tourner la tête, & ils avoient le projet de devenir rois de quelque île. Mr. *Cook* pour les ravoir invita le roi *O-rea*, avec ſon fils, ſa fille *Poya-aua*, & ſon gendre, à venir le voir à bord; ils y vinrent ſans défiance: mais dès qu'ils y furent, Mr. *Cook* fit mettre aux arrêts les trois derniers, comme ôtage, & pour le roi qui étoit

demeuré libre, il lui déclara qu'il ne pouvoit leur rendre la liberté jusqu'à ce que nos deux hommes fussent revenus. *O-rea* donna ordre sur le champ pour faire des recherches, & quoiqu'il ne fût pas aisé de découvrir leur retraite, parce qu'ils avoient tenu la chose très-secrete, ne s'étant confiés qu'à un seul des habitans, cependant les autres qui s'étoient mis en quête avec des pirogues les déterrerent tous les deux dans une île inhabitée, les surprirent de nuit dans le sommeil, & les ramenerent à bord pieds & poings liés le cinquieme jour. Cette petite île étoit éloignée de nous de plus de huit milles d'Allemagne, & si Mr. *Cook* ne s'y fût pas pris de cette façon, jamais nous n'aurions revu ces deux hommes 18).

Mais il est impossible de décrire la tristesse & le deuil général qui régna dans l'île pendant la détention de la famille royale sur nos vaisseaux: rien de plus touchant sur-tout que celle des femmes; elles venoient chaque jour en foule & à la nage, pleuroient & se lamentoient amérement, & se déchiquetoient même le

corps avec des dents de *goulu-de-mer*, tellement que la mer en étoit quelquefois toute rouge de ſang autour du vaiſſeau. Auſſi la joie du peuple, lorſqu'il revit ſes chefs en liberté, fut-elle ſans meſure 19). Les deux premiers jours de ſa détention, la famille royale fut preſque inconſolable; mais lorſqu'on leur eut bien aſſuré que l'on n'avoit point deſſein, comme ils le craignoient, de les forcer à nous ſuivre, & qu'ils ſeroient libres du moment que l'on nous remettroit nos deux hommes, lorſqu'enfin on chercha à les amuſer & à leur procurer des agrémens, dès-lors tout chagrin diſparut. Ils s'accommoderent très-bien des proviſions que le peuple leur apportoit en très-grande quantité & de ſon propre mouvement. Une nuit que j'étois chargé à mon tour de la garde du gendre du roi, il me demanda la permiſſion de remplir le devoir conjugal, & l'ayant obtenue, il s'en acquitta ſans façon devant moi. Enfin quand Mr. *Cook* leur rendit la liberté, il leur fit pluſieurs préſens conſidérables, & pour lors ils perdirent juſqu'au ſouvenir même de leur diſgrace. Quant aux deux coupables, l'un,

l'un, c'eſt-à-dire, le contre-maître, fut caſſé de ſon emploi pendant quelque tems & condamné à ſervir comme ſimple matelot; l'autre reçut vingt coups de fouet ſur les épaules nues.

Le 7 décembre nous remîmes en mer, & dès le lendemain nous étions devant l'île de *Bolebola*. Nous n'allâmes à terre qu'avec trois canots, & Mr. *Cook* acquit des naturels, par échange contre ſix haches, une ancre qui peſoit ſix quintaux, perdue jadis par les Eſpagnols, & que ces ſauvages avoient trouvé le moyen de tirer de deſſous ſept à huit braſſes d'eau, à notre grand étonnement 20). Les habitans de cette île ſe peignent ou tatouent le corps plus que les autres *Tahitiens*; ils ſont auſſi très-belliqueux & ſe font beaucoup redouter de leurs voiſins. Ce fut la derniere des îles *Tahitiennes* que nous viſitâmes; nous nous en éloignâmes le même jour, gouvernant au nord pour nous appliquer à notre but principal, qui étoit la recherche de quelque paſſage entre l'Aſie & l'Amérique.

Le 21 décembre, étant ſous la ligne environ ſous le ſecond degré de latitude

nord, & le 210e. de longitude, nous découvrîmes une île inhabitée de médiocre grandeur. Pour déterminer cette longitude, & celle des deux îles voiſines, je me ſers ici, attendu que je ne m'en ſouviens plus avec préciſion, de celle d'*O-tahiti*, qui eſt, comme l'on ſait, au 17e. d. 29 ′ de latitude ſud & au 208 de longitude, à compter du méridien de *Greenvvich*, & d'où nous fîmes route vers la côte orientale d'Amériqne ſous le 44e. degré.

Nous allâmes à terre avec trois canots pour faire de l'eau; l'île eſt baſſe, couverte d'un ſable blanc, & tout-à-fait dénuée d'arbres, ſi on en excepte quelques buiſſons; mais on y trouve une très-grande quantité d'oiſeaux de toute eſpece & de toute beauté, & qui ne ſont point du tout ſauvages, outre beaucoup de tortues & de poiſſons. Les canots ſe ſéparerent pour aller à la découverte; mais on ne trouva point d'eau douce. Celui ſur lequel je me trouvois moi huitieme matelot avec deux officiers, trouva une ouverture qui conduiſoit dans l'intérieur du pays. Nous remontâmes juſqu'à la

distance de douze milles d'Angleterre ; nous mîmes pied à terre, & à l'entrée de la nuit, lorsque les tortues sortent de l'eau, nous eûmes occasion d'en prendre une grande quantité, dont la plupart pesoient jusqu'à deux quintaux. Nous les rassemblâmes dans le même endroit, & les laissâmes renversées sur le dos pour qu'elles ne pussent pas nous échapper, & le lendemain matin nous en portâmes une cargaison à nos vaisseaux. On nous donna de l'eau & des vivres, & on nous renvoya pour en prendre encore la nuit suivante le plus que nous pourrions. D'ailleurs comme nous avions trouvé tous les canots déja partis pour la pêche ; nous reçûmes ordre de prendre avec nous ceux que nous rencontrerions, & de les charger des autres tortues que nous avions laissées déja prises, pour les apporter à bord. Nous trouvâmes en chemin deux de ces canots, qui avoient déja consumé tous leurs vivres. Nous les prîmes donc avec nous ; ils partagerent nos provisions, & nous mirent presque sans eau, ce qui étoit le principal & nous mit dans la nécessité de retourner à bord avec eux,

ſans attendre la nuit pour prendre des tortues. Ils partirent les premiers avec une cargaiſon de tortues, & comme nous n'avions pas encore toute embarquée la nôtre, nous nous diſpoſions à les ſuivre peu après. Mais il arriva que deux de nos gens, l'un nommé *Barthelemi Lohmann de Caſſel*, & un Anglois appellé *Stritcher*, qui devoient apporter à bord les dernieres tortues, attendu que nous avions été obligés de les traîner toutes juſqu'à une lieue dans les terres, manquerent le chemin au retour, & au lieu de venir de notre côté s'enfoncerent dans le pays de plus en plus. Malgré la chaleur extraordinaire du climat, où à peine peut-on reſter un quart-d'heure ſans boire, nous les attendîmes long-tems en vain, & cependant nous ne voulions point partir ſans eux. Brûlés, tourmentés d'une ſoif inſupportable, nous imaginâmes de creuſer en terre pour chercher de l'eau; nous en trouvâmes effectivement à la profondeur de cinq ou ſix pieds, mais elle étoit plus ſalée encore que celle de la mer, & il n'y avoit pas moyen d'en avaler une goutte. A la fin nous prîmes

des oiſeaux, & après leur avoir coupé le cou nous leur ſucions le ſang tout chaud ; celà ne nous ſoulagea que pour un inſtant & bientôt le mal fut pire que devant. Quelques-uns s'aviſerent de boire de l'eau de mer, mais cela réuſſit encore plus mal, puiſqu'ils ſe trouverent malades un moment après. La nuit devint noire, nous fîmes des feux en différens endroits, nous tirâmes des coups de fuſil, mais rien ne ſervit, nous n'eûmes aucune nouvelle de nos deux camarades. De ſoif & d'abattement à peine avions-nous la force de remonter dans le canot; nous nous étendîmes ſur le ſable. Comme la nuit avoit un peu tempéré la chaleur, nos deux officiers ſe leverent, & voulurent aller voir s'il n'y auroit pas quelque autre de nos canots ſur le rivage, de qui nous puſſions avoir de l'eau. Nous reſtâmes cinq couchés par terre. Au point du jour nous délibérâmes ſur le parti que nous prendrions ; nous prîmes celui de retourner à bord plutôt que de périr ſur la place, & chacun ſe traîna juſque dans le canot. Lorſ-

que nous fûmes environ à moitié chemin, nous apperçûmes de loin deux hommes qui avoient attaché leurs mouchoirs au bout d'une perche, & qui les faiſoient voltiger. Nous allâmes ſur eux, & en approchant nous vîmes que c'étoient nos deux officiers : à peine avoient-ils la force de prononcer une parole ; nous les mîmes dans le canot, & nous pourſuivîmes notre route.

Enfin nous apperçûmes un autre canot à terre ; nous approchâmes : c'étoient de nos gens qui venoient tout fraîchement des vaiſſeaux ; ils nous donnerent du pain & du brandevin mêlé avec de l'eau, ce qui nous rendit la vie. Arrivés au mouillage nous apprîmes à Mr. *Cook* la perte de nos deux camarades ; à l'inſtant il fit partir tous les canots des deux bords avec du monde & des vivres, pour viſiter l'île. Dès le ſoir du même jour on en retrouva un, mais qui ne put donner aucune nouvelle de l'autre ; le lendemain celui-ci ſe retrouva auſſi. Le premier nous dit qu'il s'étoit ſoutenu en ſuçant le ſang des tortues & de quelques oiſeaux qu'il avoit pris ; l'autre avoit bu

ſon urine; auſſi quand on le trouva étoit-il plus mort que vif.

Nous donnâmes à cette île le nom de l'*île de ſable*, & nous en partîmes le 2 janvier 1778, avec une ſi grande abondance de tortues que quatre ou cinq ſemaines durant, y compris le tems de notre ſéjour, nous ne mangeâmes rien autre choſe, & pour les tenir en vie pendant tout ce tems-là, nous les arroſions tous les jours, en leur lavant les yeux. Peu après notre départ, notre eau ſe trouva ſi diminuée que nous commençâmes à diſtiller de l'eau de mer; ſur notre bâtiment, qui étoit le plus petit, on en faiſoit tous les jours vingt-quatre pots, & malgré la chaleur du climat on n'en donnoit à chaque homme qu'un demi-pot par jour. Heureuſement le 20 janvier environ le 22e. degré de latitude nord & 225 de longitude, nous découvrîmes une île élevée, où nous eſpérâmes de trouver de l'eau. Nombre d'habitans en ſortirent dans des pirogues, & vinrent à nous; c'étoient les plus beaux hommes que nous euſſions encore vu dans les nations ſauvages. Nous cherch-

mes à les attirer à nous en les invitant par des ſignes amicaux & leur montrant divers préſens. Ils firent d'abord des difficultés, & à l'étonnement extraordinaire qu'ils témoignoient en voyant nos vaiſſeaux, nous jugeâmes qu'ils n'en avoient point encore vu. L'un d'eux ſe haſarda enfin d'approcher, & lorſque nous lui eûmes jetté une piece d'étoffe rouge, pluſieurs autres le ſuivirent, qui reçurent auſſi des cadeaux. Nous leur fîmes remarquer des cochons vivans, de ceux que nous avions apportés de *Tahiti*; auſſi-tôt ils ſe mirent à crier : *booa*! A cette exclamation & au reſte de leur langage, nous comprîmes qu'il n'étoit pas fort différent de celui que l'on parle à *Tahiti*. De leur côté ils nous firent entendre qu'ils en avoient auſſi à terre, & ils comprirent tout de ſuite que s'ils nous en apportoient, nous les recevrions avec plaiſir. Là-deſſus quelques-uns ſe détacherent pour en aller chercher, qu'ils nous donnerent ſans exiger rien en retour. Inſenſiblement ils ſe familiariſerent avec nous, ils monterent dans nos vaiſſeaux, où nous apprîmes que l'île ſe

nommoit *Nihau*, & que non loin de là nous pouvions faire de l'eau. Mr. *Cook* fit mettre en mer trois canots pour en aller chercher, & dans cet intervalle un de ces ſauvages prit ſur la *Réſolution* le couteau de la cuiſine où on les avoit laiſſés entrer, puis il s'élança dans la mer & ſe hâta de gagner la terre avec ſa pirogue. Nous le pourſuivîmes avec nos canots que l'on venoit de mettre à l'eau, mais il ſe jetta dans un fort impénétrable où nous ne pûmes le ſuivre; nous tirâmes quelques coups après lui, qui heureuſement n'attraperent rien; d'ailleurs tous les autres s'empreſſoient de mettre en ſûreté le voleur avec ſon butin, de ſorte que nous ne pûmes avoir ni l'un ni l'autre. Mr. *Williamſon*, lieutenant & Irlandois, eut ordre de conduire les trois canots à la recherche de l'eau douce; nous partîmes, & ayant trouvé un endroit commode pour débarquer, nous approchâmes; alors une cinquantaine de ſauvages, dont un grand nombre étoient accourus au rivage, ſauterent dans l'eau, enleverent le canot du lieutenant avec les gens qui étoient dedans,

& vouloient le porter à terre ſur leurs épaules. Nos gens ne ſachant d'abord s'ils devoient prendre cela bien ou mal, frapperent rudement avec leurs rames ſur les mains de ces inſulaires pour leur faire lâcher priſe, & comme cela ne les empêchoit pas de pourſuivre leur politeſſe équivoque, juſque-là même qu'un ſauvage voulut arracher un fuſil des mains de Mr. *Williamſon*, ce lieutenant tira ſur lui & le tua ſur la place. A l'inſtant les autres lâcherent le canot, & emporterent le cadavre dans le bois en pouſſant de grands cris.

Nos trois canots retournerent, & nous rendîmes compte de l'aventure à Mr. *Cook*; il en fit des reproches très-vifs au lieutenant, & le lendemain il alla lui-même avec les canots ſur le lieu de la ſcene. Il s'y trouva une aſſemblée beaucoup plus nombreuſe que la veille. Mr. *Cook* défendit abſolument que perſonne mît pied à terre, & ayant donné ſon fuſil à un matelot, il ſortit ſeul, avec un couteau de chaſſe pour toute arme. Dès qu'il parut à terre, tout ce peuple ſe proſterna devant lui ſur le vi-

ſage. Le commodore en regardant autour de lui ſe mit à rire de tout ſon cœur, & ayant relevé quelques-uns des plus âgés & des principaux, autant qu'on pouvoit le diſtinguer à leurs vêtemens, il les embraſſa & leur fit des préſens. Tous les autres demeurent proſternés, à l'exception de quatre qui allerent chercher leur roi & l'amenerent, ayant chacun à la main une poignée de cannes à ſucre qu'ils élevoient ſur ſa tête en guiſe de paraſol. Le roi s'approcha & s'inclina profondément devant Mr. *Cook* 21), qui lui mit au cou un collier de raſſade, & lui donna un miroir: enſuite s'étant éloigné pour chercher de l'eau douce, ce ne fut qu'alors que le reſte du peuple ſe releva. Bientôt ils nous apporterent tant de fruits & de porcs que nos trois canots en étoient tout pleins. Dès que Mr. *Cook* fut rentré, nous retournâmes à nos vaiſſeaux pour les amener vis-à-vis d'un endroit où il avoit découvert un petit ruiſſeau, & nous nous mîmes en devoir d'en remplir nos pieces. Une partie de l'équipage deſcendit encore à terre, & avec des clous, des miroirs, des couteaux & de la ver-

roterie, ſe procura encore quantité de comeſtible, conſiſtant principalement en cochons, racines d'*yam*, noix de coco, & plantains, choſes qui ſont dans l'île en abondance.

Les femmes y ſont belles & très-complaiſantes, au point qu'à ces deux égards elles ſurpaſſent toutes celles des autres îles de la mer du ſud; mais Mr. *Cook* pour cette fois avoit défendu ſous des peines très-ſéveres d'avoir aucun commerce avec ces belles, & néanmoins il fit viſiter tous les hommes de l'équipage pour ne laiſſer aller à terre que ceux dont la ſanté ſeroit bien aſſurée.

Mr. *Cook* ſoupçonnoit dès-lors qu'il devoit y avoir d'autres îles aux environs; mais comme la ſaiſon nous preſſoit pour gagner le nord & travailler à notre grand objet, nous ne voulûmes point nous arrêter à parcourir ces mers, & nous remîmes cela à notre retour. Cependant nous allâmes encore voir une petite île qui eſt à quelques trois lieues un peu à l'oueſt de *Nihau*, parce que les habitans de celle-ci nous donnerent à entendre que nous y trouverions une grande quantité

de racines d'*yam*; & en effet nous en acquîmes beaucoup des habitans qui s'y trouverent, & la plûpart peſoient 15 & 20 livres, tellement que nous n'en avions encore vu de pareilles nulle part. Auſſi Mr. *Cook* nomma-t-il ces îles *îles de Yam*, & il fit préſent de deux chevres au roi.

Le 2 février nous pourſuivîmes notre route vers les côtes ſud-oueſt de l'Amérique, & ſans nous arrêter nous ſongeâmes à remplir notre deſtination. Le 7 mars par les 44 degrés de latitude nord nous vîmes une côte, mais il s'éleva une violente bourraſque qui nous en écarta, & dura ſi long-tems que nous ne pûmes revoir cette terre que le 28. Le lendemain, étant à-peu-près par les 48 degrés de latitude nord, nous entrâmes dans un port très-beau & très-commode, que Mr. *Cook* nomma *Baye de St. George*. De-là juſqu'au 72e. degré nous ſuivîmes les côtes de cette partie de l'Amérique, qui ne ſont point exactes, à beaucoup près, ſur les cartes de *Focant*; elles courent tantôt à l'eſt, tantôt à l'oueſt, & tantôt en rebrouſſant, & enfin ſous le

56e. degré nous avons trouvé à l'eſt un cap conſidérable.

Dans cette courſe nous jettâmes l'ancre en différens endroits, & juſqu'au 65e. degré nous trouvâmes toujours des habitans ſur les côtes. Ils reſſembloient aux *O-tahitiens* pour la couleur du corps & du viſage, mais non par la grandeur, & d'ailleurs les traits multipliés & croiſés de noir, de rouge & de jaune, dont ils ſe couvrent le viſage, leur donnent un aſpect terrible. Leur jargon n'a rien de commun avec celui des inſulaires; leurs vêtemens, qui couvrent tout le corps, ſont faits de peaux de chiens de mer, de martres zibelines, & de caſtors; quelques-uns ſont auſſi faits de bandes ou rubans d'écorces d'arbres entrelacées, & ſur la tête ils ont de grands bonnets pointus auſſi faits d'écorce.

Ils ſont fort empreſſés d'échanger leurs marchandiſes, qui conſiſtent principalement en pelleteries des eſpeces que j'ai nommées, & ſouvent ils ſe battoient entr'eux pour avoir l'avantage de commercer avec nous; l'iſſue de ces querelles étoit que les vainqueurs s'emparoient des

marchandiſes des vaincus ; & même du prix des échanges qu'ils avoient faites auparavant. En faiſant leurs marchés ils ſe ſervoient très-fréquemment de ces termes : *makouk* , *tſchiboks* , & *tchikimli* ; *makouk* veut dire *acheter* , *tſchiboks bon* , & par *tchikimli* ils vouloient faire entendre qu'ils demandoient en échange un grand clou. On profita de l'occaſion ; chaque matelot ſe remplit une caiſſe de peaux de caſtors & d'autres belles pelleteries ; on en fit de bonnes camiſoles fort utiles pour le climat où nous allions, & il n'y eut perſonne qui n'en vendît après notre retour en Angleterre pour quelques centaines de livres ſterling.

Leurs habitations ne ſont que de miſérables huttes de bois, entiérement fermées, & couvertes d'herbes pour garantir l'intérieur de la pluie. Ils ſe nourriſſent de poiſſon & de gibier, qu'ils ont en grande abondance. Nous trouvâmes auſſi chez eux de la chair humaine boucanée ; nous les en vîmes même manger avec appétit, & ils nous en offrirent. Nous en achetâmes quelques morceaux pour apporter en Angleterre. Ils ont pour

armes des arcs qui ſont très-forts & très-bien couverts de boyaux de baleine deſſéchés en maniere de cordes-à-boyaux. Leurs fleches ſont faites de jolis os, & ils y mettent pour pointe un morceau d'agate ou d'autre pierre dure, très-aigu & très-ſolidement ſerti. Ces fleches ſont d'un très-bon uſage : ils ſont extrêmement adroits à s'en ſervir, & en général ce peuple eſt très-belliqueux ; auſſi, comme nous en pûmes juger, ſont-ils perpétuellement en guerre les uns avec les autres, & tout ce que l'on tue eſt deſtiné à être mangé.

Les peuplades voiſines des poſſeſſions Eſpagnoles, qui ne s'étendent pas au-delà du 42 degré de latitude, ont des fleches armées de fer & de cuivre, métaux qu'ils tirent probablement des Eſpagnols. Leurs pirogues ſont auſſi conſtruites à l'Européenne, aſſez joliment, & la plupart aſſez groſſes. Mais à meſure que nous avançâmes le long de la côte & quand nous eûmes atteint le 58e. ou 59e. degré, nous trouvâmes des canots d'une conſtruction toute différente. Ils ſont entiérement faits de peaux tendues ſur une

eſpece

eſpece de carcaſſe de bâtons minces, & il n'y a qu'une petite ouverture dans le haut, telle qu'il la faut pour qu'un homme y entre, & bordée d'une piece de veſſie de baleine bien couſue & aſſujettie; le ſauvage s'y fourre couvert d'une eſpece de camiſole auſſi de veſſie de baleine paſſablement taillée, & s'attache ferme autour du corps la bordure de ſon canot; alors il peut être impunément renverſé & ſubmergé, tant qu'il tient ſa rame il ne riſque rien, & peut toujours ſe remettre & ſe tirer d'affaire.

A cette latitude les habitans ſont ſinguliérement diſtingués des autres Américains, en ce qu'ils ſe fendent en travers la levre inférieure, ce qui leur fait comme une ſeconde bouche, & ils la garniſſent même de dents tirées des cadavres, qu'ils ſavent y ajuſter ſolidement. Ce fut pour nous un aſpect fort extraordinaire que ces barbares à deux bouches, & ſur-tout de leur voir tirer la langue alternativement par l'une & par l'autre; & ce qui les rendoit encore plus horribles, c'eſt une lame d'os de cinq à ſix pouces de long,

qu'ils portent ſous le nez paſſée à travers le cartilage ou la paroi.

Quant à la religion, aux mœurs & aux autres uſages de toute cette partie de l'Amérique, je ne pus m'en procurer aucune connoiſſance, attendu le peu de ſéjour que nous faiſions en chaque canton ; mais en général les ſauvages qui l'habitent, ſont les plus groſſiers & les plus inſociables de tout le nouveau monde ; leur jargon même a l'accent le plus barbare, & ils ne parlent qu'avec des cris extraordinaires. Un jour nous vîmes venir à nous une cinquantaine de pirogues diviſées en deux bandes, qui nous approcherent, environnerent le vaiſſeau, & tournerent trois fois tout autour. Craignant que ce ne fût le prélude d'une attaque, nous chargeâmes nos canons ; mais tout à coup ils entonnerent un très-beau chant, en marquant la meſure avec leurs pagayes, & avec une exactitude qui, jointe à la beauté, à l'agrément même du chant, nonobſtant la rudeſſe de leurs voix, nous jetta dans un étonnement ſingulier 22). Dans chaque diviſion on voyoit l'un d'eux vétu en eſpece d'ar-

lequin de pieces de différentes couleurs, qu'ils changeoient ſouvent, de même que certains maſques qu'ils avoient devant le viſage, & ils joignoient à cela mille ſingeries.

Tous les Américains ſont très-entendus à la pêche, juſque-là même qu'ils réuſſiſſent à celle de la baleine. Ils ont des harpons faits d'oſſemens armés comme leurs fléches de pierres tranchantes, avec une eſpece de crochet qui le retient dans le corps de l'animal, quand on l'y a fait entrer. Ils le pourſuivent ſans relâche & lui lancent toujours des harpons, juſqu'à ce qu'il perde tout ſon ſang. Le pays produit auſſi pluſieurs eſpeces d'arbres fruitiers qui ſont très-beaux & prodigieuſement gros; ils abondent le long de la côte. Nous y apperçumes encore nombre de Volcans. Il ſe préſentoit ſouvent à nous des ports & des détroits; entr'autres nous découvrîmes, environ ſous le 59e. degré, une grande embouchure qui conduiſoit dans les terres. nous y entrâmes, & il ſe préſenta auſſitôt deux routes, l'une au ſud-oueſt, & l'autre à l'eſt : nous ſuivîmes la premiere,

mais au bout de deux jours en ayant trouvé la fin, nous revinmes ſur nos pas, pour ſonder l'autre ſituée à-peu-près au 260e. degré de longitude ; nous pénétrâmes juſqu'à 200 lieues d'Allemagne dans l'intérieur du pays du côté de l'eſt, & nous comptions déjà avoir trouvé le paſſage qui ſépare l'Aſie de l'Amérique, & gagné nos 20000 livres ſterling. Nous n'étions plus qu'à une ſoixantaine de lieues de la baie de *Hudſon*, lorſque nous nous trouvâmes à l'embouchure d'un fleuve ſi conſidérable, que je n'en connois point dans toute l'Europe qui puiſſe entrer en comparaiſon, & qui ſe diviſoit en pluſieurs grands bras. M. *Cook* voyant que l'eau en étoit douce & fraîche, conclut qu'il ne pouvoit y avoir là de paſſage, & ſe détermina à rebrouſſer chemin, ce que nous fîmes. Cependant on lui fit la propoſition de laiſſer les vaiſſeaux à l'ancre, & d'envoyer les canots à la découverte. M. *Gore*, lieutenant, le preſſa de faire mettre à l'eau la chaloupe que nous avions en fagot, & de lui donner vingt hommes avec des vivres pour trois mois, ſe flattant de

trouver le passage avec cela, & d'être en Angleterre au bout de ce terme. M. *Cook* ne goûta point ces propositions, sans doute parce qu'il n'aimoit point à diminuer ses équipages, ou plutôt encore parce que son plan étoit de s'avancer avant la fin de l'année, & même, s'il pouvoit, avant celle de l'été, vers le pôle arctique, pour faire la même recherche de ce côté-là. Enfin il falloit qu'il eût encore quelque raison puissante, attendu que la saison favorable étoit passée, & qu'il ne pouvoit plus espérer de s'approcher du pôle cette même année. J'ai eu lieu de juger aussi qu'il s'étoit bien promis de faire quelque recherche l'été d'après sur le fleuve dont j'ai parlé; mais une mort imprévue anéantit ce projet.

Nous observâmes au retour que la côte, jusqu'au 56e. degré de latitude, couroit au sud-ouest en faisant des zig-zags. Ensuite nous rangeâmes encore celle qui court au nord depuis cette latitude, & quand nous eûmes atteint le 60e. degré environ, nous trouvâmes le 12 juin une autre large embouchure au sud. Nous y entrâmes aussi, & après nous être avan-

cés pendant deux jours, il se présenta de même un fleuve. M. *Cook*, sans se mettre en peine de pénétrer jusqu'au fond de la baie, vira de bord sur le champ, en disant qu'il n'y avoit point là de passage, mais que cette embouchure appartenoit au même fleuve que nous avions découvert sous le 59e. degré, d'où il falloit conclure qu'il formoit une île dont le cap susmentionné faisoit partie.

Dès que nous eûmes débouqué l'anse, M. *Cook* changea sa course, & porta le cap vers les côtes d'Asie. Le 29 juin nous nous trouvâmes près d'une île, d'où sortirent deux hommes dans une pirogue, habillés de peaux de chiens de mer, & qui forçant de rames s'approcherent de la *Discovery*. Nous leur jettâmes une corde, ils la saisirent, nous saluerent ou nous firent signe trois fois avec leurs bonnets, & comme nous n'entendions point le langage les uns des autres, ils nous firent entendre de lever l'ancre & de les suivre à terre. Mais comme nous n'en voulûmes rien faire, ils nous donnerent une petite boëte quarrée, & s'en retournerent. A l'ouverture il s'y trouva un

petit morceau de papier où étoient cinq lignes écrites en lettres grecques, que nous ne pûmes pas lire, mais au bas desquelles nous reconnûmes les chiffres 1776 & 1778, ce qui nous fit conjecturer que des Russes pouvoient bien avoir fait naufrage sur cette côte. Le commodore se trouvant un peu en avant, M. *Clerke* lui fit un signal, & se rendit à son bord; mais M. *Cook* ne voulut point que l'on s'arrêtât, ni que l'on allât voir ce que tout cela signifioit. Nous crûmes cependant qu'il n'avoit point lu non plus le billet grec, & on trouva fort mauvais qu'il ne voulût point en apprendre davantage.

Le 24 juin nous eûmes une nuit extraordinairement noire & nébuleuse, pendant laquelle nous gouvernions au hasard, & nous arrivâmes sans le savoir sur l'île *Unalaska*. Cependant les gens de la *Résolution* apperçurent tout à coup un gros rocher à quelque distance, ce qui fit soupçonner qu'il y avoit des brisans & des récifs à l'entour de nous. M. *Gore*, lieutenant, qui étoit de quart pour lors, fit jetter la sonde sur le champ,

& ne trouva que 12 braſſes de fond ; alors il fit jetter l'ancre, & cria avec le portevoix à notre officier de quart d'en faire autant. Dès qu'il fit clair, nous vîmes avec frayeur que la *Réſolution* n'étoit qu'à 20 pas au plus d'un gros roc eſcarpé qui étoit ſur la côte de l'île, & que tout autour de nous le fond étoit tellement parſemé de briſans, qu'il étoit inconcevable comment nous avions pu venir juſque-là ſans accident. Dans un danger ſi éminent, les deux équipages témoignerent ouvertement leur mécontentement de l'inhumanité de M. *Cook* à l'égard des deux hommes dont j'ai parlé, que nous jugions avec vraiſemblance être venus pour nous demander du ſecours, & on lui attribuoit en conſéquence le malheur qui nous menaçoit d'en avoir beſoin à notre tour. Cependant nous nous en tirâmes, & nous donnâmes à ce lieu dangereux le nom de *baie de la Providence*. Le lendemain nous gagnâmes l'autre côté de l'île, où nous mouillâmes dans un beau havre, que M. *Cook* nomma le havre de *Ree* (*Reeshafen*). Nous y fimes bonne proviſion d'eau douce, &

dans l'intervalle nous apperçûmes quelques habitans ; mais ſans vouloir nous arrêter plus que ne le demandoit notre opération, nous pourſuivîmes notre route vers les côtes d'Aſie.

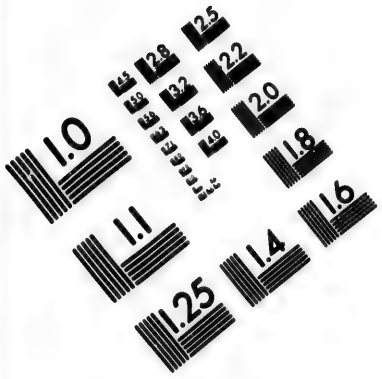
Le 9 août nous y abordâmes par les 65 degrés de latitude nord. Les habitans que nous y trouvâmes étoient tout-à-fait ſemblables aux Américains que j'ai déjà décrits, ſi ce n'eſt que la couleur du viſage eſt un peu plus foncée. Ils s'aſſemblerent ſur la côte en grand nombre à notre arrivée, armés d'arcs & de fléches, ce qui n'empêcha pas M. *Cook* d'aller ſeul à terre, où il leur porta des préſens & lia amitié avec eux. Ils ſe nourriſſent de poiſſon, & ſur-tout de veaux marins, dont ils ſavent préparer la peau auſſi bien que le feroit un tanneur. Le commodore nomma de ſon nom un cap qui s'y trouvoit, *Cooks-Tovvn* (*la ville de Cook*).

Nous remontâmes la côte au nord juſqu'au 66e. degré de latitude, & nous entrâmes dans un détroit qui ſe trouve entre l'Aſie & l'Amérique, & du milieu duquel nous pouvions, par un beau tems,

voir aiſément à la fois deux continens, qui ne ſont là qu'à une diſtance d'environ 40 lieues d'Allemagne. Nous revinmes à *Cooks-Town*, & nous portâmes delà le cap droit à la côte d'Amérique, puis nous la remontâmes depuis le 65e. degré. Le 15 août nous y atteignîmes le 71e. où nous vîmes la premiere glace en tirant au pôle ; mais dès le 72e. degré nous nous en vîmes preſque entourés & empriſonnés. Ne pouvant donc pouſſer plus loin, & nous voyant ſans eſpérance de ce côté-là, nous ſortîmes du milieu des glaces, & nous rebrouſſâmes juſqu'au 71e. degré, d'où nous rangeâmes les glaces du plus près que nous pûmes pour gagner encore la côte d'Aſie tout vis-à-vis, & y chercher fortune de nouveau. Nous n'eûmes pas plus de ſuccès d'un côté que de l'autre, & M. *Cook* conjecturant que les deux continens ſe réuniſſent au pôle, conjecture qui étoit fortifiée par le rétréciſſement du détroit dont la largeur au 71e. degré n'eſt plus que d'une trentaine de lieues, ſur un fond de 22 braſſes ſeulement, il perdit tout eſpoir de faire notre découverte de ce côté-

là, mais il voulut voir s'il n'y avoit rien à faire du côté de l'Asie en redescendant 23). Nous courûmes donc sur cette côte jusqu'au 60e. degré, mais sans aucun succès, & comme c'étoit à cette hauteur que nous avions quitté celle d'Amérique, sans l'avoir visitée depuis [illegible] jusqu'au 65 où nous l'avions rejointe, M. *Cook* y fit porter droit pour visiter aussi cette partie, où nous ne découvrîmes rien non plus. Au 61e. degré nous trouvâmes une île, que nous prîmes pour une de celles que les Russes avoient déjà découvertes & décrites, & qui doit avoir nom *Lasco*. Or, comme on avoit trouvé assez probable que non loin de cette île il pût y avoir un passage au nord-oueſt, M. *Cook* fit partir le lieutenant *King* avec deux canots & des vivres pour huit jours; il revint après avoir fait le tour, & rapporta que ce n'étoit qu'une presqu'île qui tenoit au continent par l'autre côté, de sorte qu'il ne pouvoit y avoir le passage que nous cherchions.

Le 15 septembre nous abandonnâmes les côtes d'Amérique, & il est à observer que depuis le 60 dégré en tirant



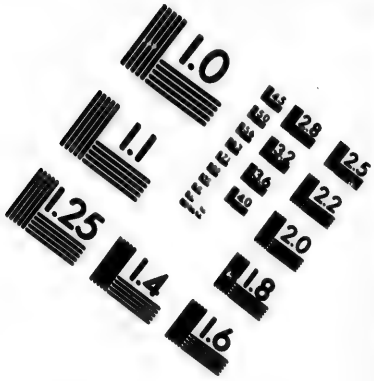
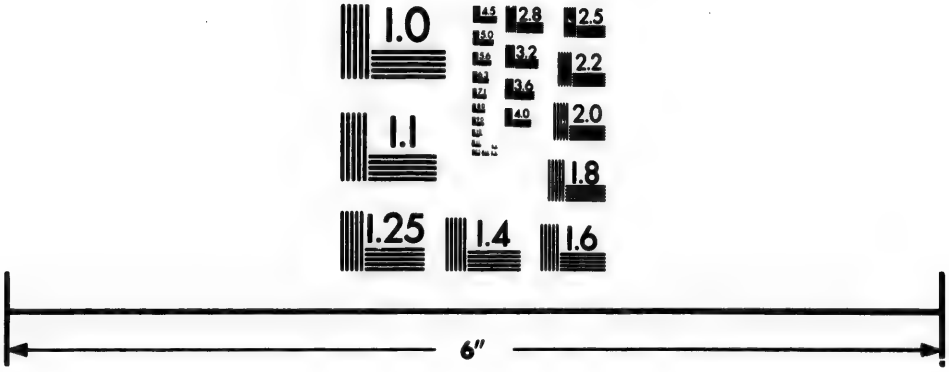
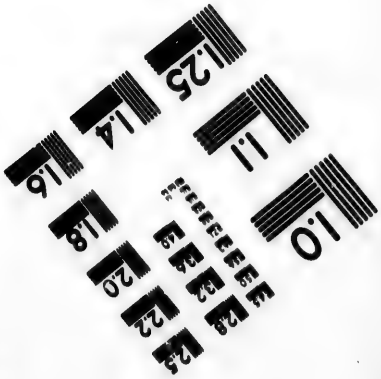


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

au nord, le pays ne montre plus la même fertilité que jusque-là, & paroît tout nud, tant du côté de l'Amérique que de celui d'Asie; ensuite l'Amérique, dès cette latitude, commence à être basse & sans montagnes, au lieu que l'Asie ne commence à l'être que cinq degrés plus avant.

Le 4 octobre nous étions de retour à l'île d'*Unalaska*, où nous mouillâmes derechef dans le havre de *Rees*. Comme rien ne nous empêchoit d'y faire quelque séjour, nous cherchâmes à nous lier avec les habitans, qui s'y prêterent de bonne grace, & vinrent plusieurs fois à bord. C'étoit en effet de très-bonnes gens & un peuple très-sociable. Un jour nous en vîmes un qui tira de son sein un petit crucifix, & qui le baisa. Quelques jours après il en vint d'autres qui nous apporterent une espece de pâtisserie. Toutes ces circonstances nous firent juger que cette île avoit déjà été visitée par des Européens, & que peut-être y en avoit-il encore quelques-uns; & en effet, nous en étant informés, les insulaires nous donnerent à entendre qu'il y avoit des

Européens dans une autre partie de l'île. Alors on laissa aller avec des naturels un caporal, qui trouva trente Russes, dont trois vinrent à bord avec lui; ils nous apprirent qu'ils étoient envoyés-là pour faire le commerce, & qu'on les relevoit tous les trois ans. Ce commerce consiste principalement en pelleteries de toute espece, & au reste l'île est déjà tributaire de la Russie. Nous fimes toutes sortes de politesses à ces Russes, & en quittant l'île le 25 octobre, M. *Cook* leur laissa une lettre.

Notre commodore s'étoit proposé d'en faire le tour, mais il s'éleva une tempête des plus terribles, qui nous fatigua pendant trois jours & trois nuits. Si M. *Cook* eût porté le cap sur *Nihau*, nous aurions eu un vent favorable, au lieu que nous fûmes obligés de louvoïer à droite & à gauche le long de la côte. Au milieu de la troisieme nuit, on fit monter tout le monde sur le pont. Le Bosseman avec quatre matelots & moi, nous nous mîmes en devoir de retenir les gardes-corps, dont les épontilles se détachoient & entraînoient une partie du

pontage, en ſoutenant celui-ci à l'ouverture par une piece de cuir fort. Dans la minute il ſurvint un coup de vent ſi violent, que les moufles furent emportées, & nous fûmes rejettés & enlevés à plus de dix piés de hauteur, de ſorte que j'allai retomber à l'autre bord de vaiſſeau, & un pié de plus j'étois précipité dans la mer; l'un des matelots fut plus malheureux encore; car il fut jetté contre le mât, & y reſta: il ſe nommoit *Meckentaſch.*

De-là nous fimes route vers les parages où nous avions découvert l'île de *Nihau*, & celle que nous avions nommée *île des Yams.* Nous nous mîmes à la recherche des autres îles que nous ſoupçonnions être dans le voiſinage, & pendant notre ſéjour à *Unalaſca*, nous nous étions prépar à y faire des liaiſons; car M. *Cook* .t travailler cette ancre mutilée, dont j'ai parlé, peſant dix-huit quintaux, & on en forgea divers outils à l'uſage de ces inſulaires, couteaux, clous, &c.

Le 26 novembre, par le 22e. degré de latitude nord, nous rencontrâmes à l'eſt

de *Nihau* & des îles ſuſmentionnées, une chaîne d'autres îles très-voiſines les unes des autres, au nombre de quinze petites & grandes, & toutes très-peuplées. Dans l'eſpace de ſix ſemaines nous les vîmes toutes, mais nous ne trouvâmes nulle part un endroit propre au débarquement, ce qui ne nous empêcha pas de commercer beaucoup avec les naturels qui venoient journellement à bord dans leurs pirogues, & nous apportoient des vivres en abondance. La derniere & la plus grande de ces îles ſe nommoit *Owwaihi*; nous y trouvâmes un mouillage, où ayant jetté l'ancre, nous fimes les réparations néceſſaires à nos bâtimens & à nos manœuvres, & nous ſéjournâmes juſqu'au 4 février, depuis le 6 janvier 1779. M. *Cook* leur donna le nom du lord *Sandwich*; (elles ſont au nombre de dix-ſept, ſelon l'auteur de la vie de *Cook*.) Le langage des habitans eſt, comme celui de *Nihau*, fort approchant de celui de *Tahiti*; c'eſt auſſi la même ſtature, la même couleur brunâtre, & les mêmes traits. Mais ils ſont plus beaux & mieux faits de beaucoup, plus ſociables, plus

adroits, & plus policés. Les femmes y portent les cheveux coupés en rond par derriere & par devant, préciſément comme les enfans en Angleterre. Les hommes ſe raſent la barbe avec deux coquilles de moules, en guiſe de ciſeaux. Les deux ſexes ſe pratiquent ſur tout le corps, comme les *Tahitiens*, des pointillages avec une couleur noirâtre, & leur habillement, pour la plûpart, ſe borne à un petit devantier qui couvre les parties, fait d'une certaine écorce, & ſur lequel on voit des deſſeins artiſtement peints, & ſi propre au reſte, qu'on le prendroit pour de la ſoie ou du coton. Outre cela les femmes s'ornent la tête & le cou de guirlandes ou de colliers faits avec des plumes d'oiſeaux de différentes couleurs, ce qui leur va fort bien.

Leurs cabanes ſont entiérement cloſes, avec une porte paſſablement bien faite, & pluſieurs trous pour la lumiere; elles ſont du haut en bas couvertes de treſſes d'herbes & de feuilles d'arbres, très-joliment entrelacées, & ſi ſerrées, que la pluie ne les pénetre jamais; mais dans l'intérieur, il n'y a aucune diviſion ou

apar-

appartement. Ils couchent sur des nattes de tresses pareilles, mais d'une force & d'une beauté dont n'approchent pas celles de *Tahiti*. En fait de meubles & ustensiles, je n'y vis que des plats & des vases de bois fort bien tournés. Tous leurs outils consistent uniquement en pierres aiguës, d'une espece très-dure & très-belle, & il est réellement étonnant que cela leur suffise pour faire tout ce qu'ils font. Leurs pirogues sont très-bien construites, très-jolies, & ordinairement peintes par dehors de deux couleurs que l'eau n'endommage d'aucune façon, d'un roux foncé dans le bas, & noires dans le haut. Au reste ces pirogues sont faites comme celles des *Tahitiens*, qui n'en ont pourtant point d'aussi fortes. Pour armes, ils se servent de lances de bois de la longueur de 5 à six pieds, & de frondes. Ces lances sont d'un bois très-dur, noirâtre, poli & luisant comme s'il étoit verni ; il y a à la plupart un crochet à la partie postérieure de la pointe, ce qui la rend très-difficile à retirer de la plaie. Les frondes ne sont qu'une corde plate & large. Outre cela ils ont encore une

eſpece de poignard ou d'épée courte qui n'a que deux piés environ, & à double tranchant, du même bois. Ils ſe ſervent de tout cela avec beaucoup d'adreſſe, & quand ils ſe battent ils prennent en guiſe de bouclier la même natte qui leur ſert à coucher.

Je cherchai autant que je pus à connoître l'objet de leur idolâtrie. C'eſt le roi de chaque île qui en eſt auſſi le grand-prêtre, & c'eſt à lui d'indiquer le jour que l'on doit chommer & conſacrer à la divinité, ce qu'ils appellent *Matau*; mais je ne ſais pas s'il y a plus d'un *Matau* dans l'année. Ils obſervent ce jour avec le plus grand ſcrupule, & quand on leur donneroit tout l'avantage poſſible, il n'y en a point qui ſe laiſſât tenter de faire quelque échange ou commerce 24). Je trouvai qu'ils avoient une grande quantité de dieux, ou d'idoles, auxquelles ils donnoient les noms de leurs rois ou *Ehris*. Ils font ces idoles d'une eſpece de bois mince & pliant, dont ils treſſent les lames en forme de buſte, où l'on diſtingue le cou, la tête, le nez, la bouche, les oreilles; ils y ajuſtent

des yeux de nacre, & de groſſes dents de cochons. Puis ils les couvrent ſi exactement avec de petites plumes rouges, qu'on ne voit pas la moindre partie du bois. Ces buſtes & toutes leurs parties ſont d'une groſſeur monſtrueuſe. A quelques-uns ils mettent des cheveux par derriere; ils en coiffent d'autres avec des bonnets de la même matiere & couverts auſſi de plumes, mais de pluſieurs couleurs bien nuancées, & cela reſſemble beaucoup au caſque à la romaine. Ils nous apporterent pluſieurs de ces buſtes à échanger, & nous en prîmes quelques-uns pour les apporter en Angleterre. Les habitans de *O-vvaihi* firent à Mr. *Cook* les honneurs de l'apothéoſe à leur façon; c'eſt-à-dire, qu'ils lui conſacrerent auſſi un buſte, auquel ils donnerent ſon nom, *O-rouna ho te Touti*; *O-rouna* veut dire *Dieu*; *Touti*, *Cook* 25). Il étoit fait tout comme les autres, à l'exception qu'ils n'y avoient employé que des plûmes blanches, ſans doute à cauſe que les Européens n'ont pas la même couleur qu'eux.

Je vis auſſi à *O-vvaihi* une fête religieuſe. Le roi ſortit de ſon habitation

avec un grand cortege de *Ehris*, dont quelques-uns portoient des idoles. Il étoit couvert d'un manteau rouge deſcendant juſqu'aux talons; les *Ehris* en avoient auſſi, mais les uns de la même longueur, d'autres d'un peu plus courts, d'autres n'en avoient que les épaules couvertes. Chacun d'eux portoit un bonnet ſemblable à celui des idoles. La proceſſion s'embarqua pour paſſer dans la partie de l'île où Mr. *Cook* avoit ſa tente, vis-à-vis de notre mouillage, & on le revêtit d'un manteau comme celui du roi, avec un bonnet. Le peuple ſe proſternoit le viſage contre terre à meſure que les dieux paſſoient; mais perſonne n'oſoit ſuivre la proceſſion. Quant aux cérémonies qui ſe pratiquerent au lieu où l'on ſe tranſporta, c'eſt ce que je ne puis pas dire, parce que mes occupations ne me permirent pas d'y aſſiſter pour cette fois-là. Mais on peut toujours conclure avec certitude que ces inſulaires, de même que tous ceux que nous avions découverts, reconnoiſſent & honorent une nature divine; ce qui me paroît admirable.

Hors ces occaſions, le roi paroiſſoit rarement avec ce manteau rouge & ce bonnet, de même que les *Ehris*, ce qui paroît prouver que l'uſage en eſt réſervé ſur-tout pour les cérémonies religieuſes. Ces manteaux ſont fort artiſtement fabriqués; l'intérieur eſt une natte d'herbes treſſées, & par dehors ce ſont de petites plumes rouges qui y ſont attachées très-ſerré, & mêlées d'autres plumes noires, vertes, jaunes, le tout formant des compartimens réguliers & ſymmétriques. C'eſt là ce qui ſe fabrique chez ces peuples ſauvages de plus beau & de plus rare, & ils les eſtiment ſur ce pied-là. On nous en apporta beaucoup à bord dont nous traitâmes pour les apporter en Europe. Les oiſeaux qui fourniſſent ces plumes ſont en ſi grande quantité dans cette île, que je n'en ai jamais tant vu ailleurs, & on les prend auſſi ſans beaucoup de peine au lacet.

Nous vîmes les endroits qui ſervent de ſépulture couverts de gros monceaux de pierres, & ils nous dirent que les cadavres étoient dépoſés deſſous; au reſte nous ne fûmes témoins d'aucun enterre-

ment. Nous y trouvâmes quantité de perches dreſſées, & au bout de quelques-unes pendoient encore des fruits deſſéchés. Autant que nous pûmes en juger, ce ſont les familles des morts qui les plantent par honneur, chacune pour les ſiens.

Ces îles en général ſont montueuſes & élevées, mais extraordinairement fertiles, & abondantes en ſources. Nous trouvâmes à *O-vvaihi* un volcan, & nous en vîmes des traces ſur d'autres montagnes. Les végétaux du pays conſiſtent ſur-tout en *piſans* de pluſieurs variétés, *racines d'yam*, fruits à pain, *patates*, noix de *cocos*, beaucoup & de belles cannes à ſucre, & pluſieurs autres productions dont je ne puis redire les noms. Ils n'ont pour quadrupedes que des cochons & des chiens 26), mais en ſi grande quantité, comme des poules & des coqs, que les îles de *Tahiti* n'en approchent pas. Nous mîmes ſur nos deux bâtimens une ſalaiſon de cochons pour trois mois. On nous apporta du ſel en très-grande abondance, & c'eſt la premiere île où nous en euſſions vu du blanc; il étoit

parfaitement beau, & ſans cette reſſource il nous eût été impoſſible de faire tant de ſalaiſons. Les habitans connoiſſent auſſi cette maniere de conſerver les viandes, & ſur-tout ils s'en ſervent pour le poiſſon. Je ſoupçonne qu'ils ont quelque mine de ſel foſſile.

A notre départ de l'île d'*O-vvaihi*, le 4 février comme je l'ai dit, Mr. *Cook* vouloit entreprendre la recherche de toutes les îles de cet archipel, & s'inſtruire de tous leurs noms propres & originaires. Mais nous fûmes pris en route d'une violente bourraſque dans laquelle la *Réſolution* perdit ſon mât de miſêne, ce qui nous obligea de revenir à *O-vvaihi*. Nous y trouvâmes bien du changement à notre égard, & même avant notre départ nous avions déja remarqué quelque mécontentement, & une diminution du premier reſpect que l'on nous avoit d'abord témoigné. Cela pouvoit s'attribuer à deux cauſes : la premiere, que Mr. *Cook* avoit fait arracher & débiter en bois à brûler toutes les perches qui étoient plantées ſur leur cimetiere, pour nous éviter la peine d'en aller couper

ſur les montagnes, qui ſont fort hautes; ce qu'il ne fit cependant qu'après en avoir obtenu la permiſſion du ſouverain ou chef, à qui l'on fit préſent de ſix haches: la ſeconde, qu'après cette opération Mr. *Cook* y fit enterrer un vieux quartier-maître, nommé *William Wattmahn*, pour donner aux habitans le ſpectacle d'un enterrement à l'Européenne. Pour le premier article, le peuple laiſſa appercevoir du mécontentement, & quoiqu'il ſe contînt à cauſe de la permiſſion que le roi nous avoit donnée, on pouvoit le lire ſur tous les viſages. Pour le ſecond, il n'en fallut pas davantage pour leur ôter l'opinion où ils étoient de notre immortalité, & en même-tems tout le reſpect que cette opinion leur inſpiroit 27).

Pendant que nous étions occupés à refaire à terre notre mât de mizaine, les inſulaires nous firent pluſieurs larcins; mais nous avions des ordres très-exprès de ne point tirer ſur eux: cependant on leur lâcha quelquefois des coups à poudre; mais s'appercevant que cela ne leur faiſoit aucun mal, ils n'en devinrent

que plus hardis. Le 13 février l'un d'eux eut l'audace d'enlever une groſſe tenaille à forger, avec laquelle il ſauta hors du bord. Nous nous mîmes cinq à ſes trouſſes dans un canot; mais les autres ſauvages le prirent dans une pirogue, & il fut à terre avant que nous euſſions pu l'atteindre. Nous le pourſuivîmes à terre; mais nous fûmes enveloppés d'une multitude d'habitans, qui nous retinrent pendant que le voleur s'échappoit. Cela donna lieu à quelques violences de part & d'autre, & ſi Mr. *Cook*, qui ſe trouvoit auſſi à terre pour le moment, ne fût pas ſurvenu, nous étions probablement tous maſſacrés. Dans la nuit même du 13 au 14, ils nous détacherent de la *Diſcovvery* un canot & nous l'emmenerent; c'étoit le meilleur que nous euſſions. Au point du jour me trouvant de quart, je m'apperçus du coup, & ſur le champ Mr. *Cook* en fut inſtruit. Il fit au même inſtant partir ſix canots remplis de monde armés de toutes pieces, & ſe mit lui-même dans l'un. Quatre de ces canots devoient barrer le port & ne laiſſer ſortir aucun inſulaire; avec les deux autres il

alla lui-même à terre, & débarqua avec M. *Philipps*, lieutenant, & une douzaine d'hommes, après avoir donné ordre à Mr. *Williamſon*, lieutenant de vaiſſeau, de garder les canots avec environ 14 hommes qui lui reſtoient. Le deſſein de Mr. *Cook* étoit de ſaiſir le roi (M. *Clerke* dans ſes lettres nomme ce roi *Terré-Obou*) & de l'emmener à bord pour le garder juſqu'à ce que l'on nous eût tout rendu, ſelon ce que nous avions déja fait à l'île d'*Ulibra*. S'il eût laiſſé à bord tous les gens armés, & uſé de douceur comme la premiere fois, ſans doute le ſtratagême eût auſſi bien réuſſi; mais il y mit trop de violence cette fois-ci, & il en réſulta les plus triſtes ſuites, puiſque nous perdîmes en lui un homme qu'on ne peut trop regretter.

Dans le tems qu'il conduiſoit le roi par le bras vers la mer, les canots qui barroient le port tirerent pluſieurs coups ſur une pirogue pleine d'inſulaires qui vouloient ſortir, & il y en eut probablement de bleſſés. Là-deſſus le peuple qui s'étoit aſſemblé en foule à notre arrivée, & qui ſe ſentoit coupable, conſeilla au roi de

ne pas suivre nos gens, & il s'en défendit effectivement. Une vieille femme s'avança, & étendant un morceau d'étoffe entre le roi & Mr. *Cook*, lui signifia de ne pas passer outre 28). Mr. *Cook* voulut arracher le roi avec violence; mais le peuple lui lança quelques petites pierres : à cette attaque le capitaine, qui jusque-là s'étoit vu vénérer comme un dieu, s'emporta tout-à-fait, & lâcha au-travers une charge de dragée de son fusil à deux coups, puis il saisit encore le roi par la main. A l'instant un insulaire qui se trouvoit derriere lui, & qui tenoit un poignard de fer, de ceux mêmes que Mr. *Cook* leur avoit fait faire à leur façon, le lui plongea par derriere dans le côté-droit, & par-devant dans le cœur. Mr. *Cook* tomba mort, & les gens qu'il avoit avec lui firent feu sur le peuple, qui se précipita en foule sur eux, en tua quatre & en blessa trois.

Mr. *Williamson* resta dans ses canots simple spectateur de cette scene; ses gens vouloient débarquer & venir au secours de leurs camarades, ou venger la mort de leur commodore sur la place;

mais il menaça de tuer de ſa main le premier qui feroit feu. Je trouve ce procédé très-étonnant, & je ne ſais ſi c'étoit poltronnerie ou mauvaiſe volonté : le premier, je ne ſaurois le croire après l'avoir vu tuer témérairement un ſauvage de l'île de *Nihau* lorſque nous y reçûmes une politeſſe équivoque. Cette faute de Mr. *Williamſon* fut réparée par Mr. *Gore*, qui de deſſus la *Réſolution* obſervoit avec ſa lunette ce qui ſe paſſoit à terre. Il fit ſur le champ tirer à boulet ſur la foule, & empêcha ainſi la pourſuite du reſte de nos gens qui s'étoient jettés à la mer pour gagner les canots, & qui ſans cela y euſſent ſans doute auſſi laiſſé la vie. Mr. *Philipps*, qui avoit reçu au côté un coup d'une lance de bois, voyant un ſoldat bleſſé à l'œil tomber de foibleſſe dans la mer, oublia lui-même ſa bleſſure & ſe précipita pour le ſauver : trait digne d'une ame ſublime & d'un cœur plein d'humanité.

Tout l'équipage outré de la mort du commodore, vouloit la venger ſur le champ, & Mr. *Gore* propoſa à M. *Clerke* de faire approcher les deux vaiſſeaux

pour canonner la ville où le roi avoit ſa demeure ; mais le capitaine *Clerke* n'y conſentit pas, & préféra d'aller prendre notre mât qui étoit à terre pour l'achever ſur le pont. Les habitans chercherent à nous en empêcher, & nous lancerent des pierres & des javelots ; mais nous nous fortifiâmes dans leur *moray* ou cimetiere, qui eſt une place très-élevée, d'où nous en tuâmes bon nombre, & vinmes à bout de notre beſogne. Dans moins de deux heures notre mât fut à bord, parce que nous étions allés à terre au nombre de 90 environ. Débarraſſé de ce ſoin eſſentiel, Mr. *Clerke*, je ne ſais pas pourquoi, ne voulut encore pas tirer vengeance des habitans ; mais il penſoit à ſe rapprocher d'eux pour ravoir le corps de M. *Cook*, & tâcher de raccommoder les choſes. Cependant nous avions vu les habitans traîner déja le corps du commodore ſur la hauteur, & nous préſumâmes que ni l'un ni l'autre ne réuſſiroit. Toute la nuit ils y firent de grands feux, & on entendoit continuellement des cris de joie.

Dès le matin du 15 Mr. *Clerke* en-

voya M. *King*, lieutenant, & M. *Wenn-kover*, contre-maître, avec cinq canots & beaucoup de monde, portant pavillon blanc en signe de paix : ils devoient par les voies de douceur tenter de ravoir le corps du capitaine & de se réconcilier avec les insulaires. Nous nous tinmes à une petite distance de terre, & les deux officiers qui entendoient assez bien le langage de l'île, firent leur proposition à ceux qui se trouverent sur le rivage. Ils nous montrerent bien aussi un morceau de drap blanc en signe de paix ; mais ils se moquerent de nous & nous répondirent : *O-rouna no te Touti heri te mai a po po here mai* ; ce qui veut dire, *le dieu Cook n'est pas mort, mais il dort dans le bois, & reviendra demain* 29). Mr. *King* envoya un canot pour rendre compte à Mr. *Clerke*, & demander s'il feroit feu ; on nous rapporta ordre de ne point tirer, & de revenir à bord. Le lendemain matin, 16, nous fîmes une pareille tentative ; on se moqua de nous encore plus fort, & les insulaires dansoient devant nos yeux avec les pieces de l'habillement de Mr. *Cook* ; mais n'ayant point ordre

de tirer ; nous retournâmes à bord. A peine étions-nous arrivés qu'un des *Eh-ris* de l'île nous ſuivit audacieuſement dans une pirogue, & s'approcha portant le chapeau de Mr. *Cook* ſur une oreille & le faiſant tourner ſur ſa tête. Pour le coup Mr. *Clerke* s'échauffa enfin, & faiſant approcher la *Réſolution* commanda de tirer ſur la ville ; les habitans en ſortirent par milliers, & grimpant la montagne à toutes jambes s'éloignerent hors de portée.

Le 17 nous voulûmes aller faire de l'eau de l'autre côté du port près d'une autre ville qui y eſt ſituée ; mais les habitans ſans faire attention à la canonnade dont nous avions regalé leurs voiſins la veille, nous lançoient de derriere les rochers & les cabanes des pierres & des javelots, de ſorte que nous fûmes obligés de revenir ſans rien faire. Alors nous preſſâmes tant Mr. *Clerke*, qui nous alléguoit la crainte de nous voir couper par la multitude des inſulaires, qu'il nous permit enfin, quoiqu'avec un peu de répugnance, de mettre le feu à la ville, & de tuer tout ce qui s'oppoſeroit

à nous. Nous retournâmes ſur le champ à terre, nous incendiâmes & nous tuâmes tout ce qui ſe préſenta, & quand il ſe trouvoit une foule d'habitans raſſemblés quelque part, on les diſperſoit avec le canon de la *Diſcovvery* qui s'étoit approchée, de ſorte que bientôt nous ne vîmes pas une ame, & nous fîmes de l'eau à notre aiſe. Il ſe trouva un vieillard & une vieille femme que l'âge & la terreur avoient empêchés de fuir; nous les prîmes & les conduiſîmes à bord: mais Mr. *Clerke* leur rendit la liberté, & par reconnoiſſance ce bon homme nous apporta toutes les nuits dans ſa pirogue des fruits & des cochons, tout le tems que nous reſtâmes dans cet endroit. Selon ce que nous avons appris depuis, il y eut dans cette occaſion deux ou trois cens habitans de tués, & entr'autres trente *Ehris*. Le 18 nous continuions de remplir nos pieces, lorſque nous vîmes deſcendre de la montagne une trentaine d'*Ehris* venant à nous ſur une file, & portant à la main chacun un rameau verd. Nous leur fîmes ſigne de ne pas avancer, & nous les couchâmes en joue; ils ſe cacherent

cherent derrière les rochers. M. *Clerke* voyant cela du vaisseau envoya à terre M. *King*, qui fit venir trois de ces insulaires. Ils proposoient de faire la paix, & M. *King* les conduisit à bord ; là M. *Clerke* leur promit que les hostilités cesseroient, pourvu qu'ils rapportassent le corps du commodore, ce qu'ils promirent aussi ; en effet le lendemain les trois mêmes rapportèrent un morceau de la tête, quelques os tout rongés, & la main droite, laquelle nous reconnûmes à la blessure qu'il avoit reçue au pouce dans une chasse, lors de la prise de possession des côtes nouvelles par lui découvertes, comme l'on sait. Ils nous firent entendre que ces pieces étoient les portions à eux échues du corps de M. *Cook* ; le capitaine *Clerke* leur fit des présens & leur en promit de plus grands, s'ils en rapportoient davantage ; un jour après ils rapporterent encore quelques membres défigurés, avec le fusil à deux coups qu'ils avoient entiérement applati, & nous apprirent qu'ils avoient rassemblé cela parmi leur parenté. Nous vîmes bien qu'il seroit impossible de ravoir le corps entier ou

même d'autres parties, le reſte ayant été probablement mangé; ainſi le 21 février on donna à ces triſtes reſtes la ſépulture dans la mer avec les cérémonies accoutumées.

Je crois devoir à la mémoire d'un des plus grands hommes de notre tems, quelques détails plus étendus ſur ſa perſonne. M. *Cook* étoit d'une grande & belle taille, robuſte quoiqu'un peu effilé, légérement voûté, d'un teint foncé & d'une phyſionomie couverte. Il avoit été d'abord ſimple matelot, mais il s'avança par ſes ſervices, & devint l'un des plus célebres marins. Il étoit très-ſévere, & très-emporté, au point que la moindre réſiſtance d'un ſubalterne ou d'un matelot le mettoit d'abord hors des gonds. Il étoit inexorable ſur les loix de la marine & ſur les punitions qu'elles infligent, tellement que lorſque nous étions parmi les ſauvages, ſi quelque choſe étoit enlevé d'un poſte, celui qui y étoit en ſentinelle étoit ſûr d'être rigoureuſement châtié. Il n'y eut peut-être jamais d'officier de marine qui jouît parmi ſes ſubalternes d'une autorité plus entiere, car

jamais aucun d'eux n'a eu le front de lui réſiſter. Il paſſoit quelquefois tout le tems des repas ſans dire un mot à ſes officiers, & en général il étoit peu communicatif. Dans des choſes raiſonnables, il prenoit plutôt le parti des inférieurs que des officiers, & par fois il étoit très-familier avec les gens de l'équipage En certaines occaſions il nous a tenu de très-beaux diſcours, & je me ſouviens entr'autres qu'à *Nihau*, il nous fit ſentir d'une maniere très-touchante combien nous aurions eu tort d'infecter ces nations innocentes des maladies impures dont nous pouvions être atteints.

Jamais il ne parloit de religion, ne vouloit ſouffrir aucun prêtre ſur ſon bord, & très-rarement obſervoit-il le dimanche; mais il étoit d'une probité & d'une droiture exacte dans tous ſes procédés, & jamais il ne juroit, même dans la plus grande colere 30). Il aimoit beaucoup la propreté, & tout l'équipage étoit obligé de ſuivre ſon exemple; chaque dimanche ſur-tout il falloit néceſſairement que tout le monde changeât de vêtemens. La tempérance étoit à ſes yeux une vertu

eſſentielle, & dans le voyage que j'ai fait avec lui, jamais on ne l'a vu pris de vin. Jamais il ne permettoit que les gens de l'équipage priſſent en une fois leurs rations de brandevin de pluſieurs jours, pour s'enivrer, & s'il arrivoit par haſard que quelqu'un, pour être pris de vin, fût hors d'état de remplir ſes fonctions, il s'enſuivoit toujours une punition ſévere. Sa table étoit ſervie plus ſimplement que jamais officier de marine ne l'a eue. Le plus ſouvent il mangeoit du *ſaour-kraout*, avec un morceau de viande ſalée & quelques légumes, de ſorte qu'il n'avoit jamais plus de deux ou trois plats. Le dimanche au ſoir il étoit plus gai qu'à l'ordinaire, & il buvoit auſſi un coup de *pounch* de plus à la ſanté du beau ſexe. Jamais on n'eut à ſon égard le plus léger ſoupçon ſur ſa conduite avec les femmes, & dans les îles d'*O-tahiti* & d'*O-vvaihi*, où tout le monde s'abandonna à l'attrait du ſexe, ſeul il reſta intact & continent à cet égard. Du reſte il aimoit l'égalité, & dans les occaſions qui pouvoient ſe rencontrer, il partageoit les choſes entre les matelots &

les officiers par égales portions & ſans diſtinctions.

C'eſt l'intrépidité qui faiſoit le fond de ſon caractere. Sur les côtes inconnues de l'Amérique, il cingloit à pleines voiles par les nuits les plus nébuleuſes, & dormoit là-deſſus le plus tranquillement du monde. Souvent, au contraire, lorſque tout le monde étoit dans une ſécurité parfaite, il montoit ſur le pont, changeoit la manœuvre, aſſuroit que nous étions près de terre, & on auroit cru volontiers qu'il avoit un génie familier qui lui annonçoit le danger. Je puis du moins aſſurer avoir été témoin pluſieurs fois de cas ſemblables, où lui ſeul, contre toute apparence, préſumoit le voiſinage des terres, & où ſes préſomptions étoient toujours juſtifiées. Je ne crois pas que l'Angleterre ait eu un plus brave officier que M. *Cook*. Jamais il n'étoit plus gai, plus ſerein, plus réſolu, que dans l'inſtant du plus grand danger, & alors ſa principale attention étoit de maintenir la paix & la préſence d'eſprit, & de prévenir toute confuſion ſur ſon bord, à quoi il réuſſiſſoit ſi bien, qu'ordinaire-

ment tout le monde avoit les yeux ſur lui. Il ſembloit né pour traiter avec les nations ſauvages ; avec elles on le voyoit plus content que par-tout ailleurs. Il les aimoit, entendoit le langage de pluſieurs inſulaires, & avoit un talent particulier pour les gagner. C'eſt ce qui lui attiroit de leur part un reſpect ſingulier, & qui alloit quelquefois juſqu'à le mettre au nombre de leurs divinités : mais auſſi, accoutumé qu'il étoit à cette vénération, quand il la voyoit décliner, ou lorſqu'il venoit à eſſuyer d'eux quelque moquerie, il bouillonnoit de colere, & ſe vengeoit ſans modération, quoique jamais il n'en ait fait mourir aucun pour cet ſujet. Il ſavoit ſur-tout ſe faire entendre à eux par ſes geſtes ; c'étoit le fruit de la grande habitude qu'il avoit de les fréquenter, & cela ſeul les lui attachoit ſinguliérement. D'ailleurs, il n'épargnoit rien pour leur faire plaiſir ; préſens, détails & repréſentations de nos mœurs, de nos divertiſſemens, de notre tactique en Europe, &c. il cherchoit tous les moyens poſſibles de les amuſer & de gagner leur amitié.

Un autre point ſur lequel on ne peut

trop le louer, c'eſt la police intérieure d'un équipage, ſur-tout en ce qui regarde la ſanté. Il regardoit la pareſſe comme la plus mortelle ennemie de celle-ci, & en conſéquence il cherchoit à occuper continuellement ſon monde, juſque là même que quand il n'y avoit rien préciſément de bien néceſſaire, il faiſoit défaire quelque choſe pour le refaire mieux, ou travailler à des manœuvres, afin qu'on ne fût jamais ſans travail. Il faiſoit toujours faire les choſes d'avance, & chacun dans ſa profeſſion étoit obligé d'avoir une certaine quantité d'ouvrage prêt. Auſſi eſt-ce à cette perpétuelle activité, jointe à la tempérance, que j'attribue particuliérement la ſanté conſtante de ſes équipages. Une fois chaque ſemaine, il falloit nettoyer entiérement le vaiſſeau & le fumer en brûlant de la poudre; tous les jours, excepté dans le mauvais tems, il falloit porter ſur le pont tous les hamaks, & on ne les rentroit qu'au coucher du ſoleil. Souvent il nous avertiſſoit de ne pas manger beaucoup de viandes, & il étoit toujours prêt à faire diſtribuer de la farine au lieu de viandes pour apprêter

les autres mets. Trois fois par ſemaine on donnoit du *ſaourkraout*, que les Anglois aiment beaucoup depuis qu'ils ont appris des Allemands la maniere de le préparer, & deux fois d'une ſoupe faite avec de la gelée de viande & des pois.

Dès que nous abordions une île, il faiſoit partir ſur le champ du monde pour ramaſſer des herbages, qui ſe mangeoient dans la ſoupe. S'il ne s'en trouvoit point, on jettoit le filet pour avoir du poiſſon frais & manger d'autant moins de viande. L'occaſion ſe préſentoit-elle d'acheter des victuailles fraîches, il n'y manquoit jamais; en un mot, il portoit ſi loin l'attention ſur toutes ces ſages précautions, & elles lui réuſſirent ſi bien, que jamais il ne ſe déclara ſur ſon bord la moindre trace de ſcorbut 31). Sur les côtes de l'Amérique & dans la *Nouvelle-Zélande* nous fîmes de la biere en coupant les ſommités de certains arbriſſeaux pour les cuire dans de l'eau, ſur un demi muid de laquelle nous jettions un pot d'une liqueur tirée du *malt* ou *drêche*, avec cinq ou ſix livres de ſucre. Cela faiſoit une boiſſon très-agréable & très-ſaine, que nous pre-

nions à la place de brandevin, & quoique pluſieurs accuſaſſent M. *Cook* d'avoir en cela quelque vue d'intérêt, je crois, pour moi, que cette biere a beaucoup contribué à entretenir la bonne ſanté ſur nos bords. Dès qu'un homme tomboit malade, il en déſignoit un autre pour avoir ſoin de lui; il s'informoit exactement de l'état de tous les malades, ne ſouffroit pas que les médecins négligeaſſent rien, & rempliſſoit en un mot tous les devoirs d'un bon pere. Si on pouvoit avoir quelque choſe de frais, il le faiſoit réſerver ſur-tout pour les malades; il leur faiſoit donner tous les jours de cette ſoupe de gelée dont j'ai parlé, auſſi bien que du vin & du thé, deux choſes qu'il n'avoit que pour ce ſeul uſage. Nos médecins & nos chirurgiens étoient de très-habiles gens, & je dois leur rendre témoignage qu'ils ont guéri & rétabli parfaitement en huit ſemaines deux hommes, *Wooldfield* & *Wacker*, l'un d'une rupture du bras & l'autre de la jambe, cure qui en mer eſt une choſe très-remarquable.

Le plus bel éloge de M. *Cook*, c'eſt le deuil général que ſa mort jetta dans

les équipages. Sur les deux bords, c'étoit un ſilence morne, un abbattement, une conſternation, qui prouvoit bien que chacun croyoit avoir perdu un pere; & du reſte la relation même que je donne ici ſera une preuve que cet événement funeſte fit perdre tout courage, toute réſolution, tout eſprit de recherche. Le jour que l'on enſevelit dans la mer les triſtes reſtes que nous avions pu obtenir de notre commodore, il n'y eut perſonne à qui de cruels ſouvenirs ne fiſſent verſer des larmes; mais j'oſerai dire encore une choſe: c'eſt que ſi le ſort eût voulu que tout autre officier eût perdu la vie dans une pareille occaſion, on auroit bien vu comment ce digne commandant eût ſu venger la mort d'un brave Européen 32).

Malgré la méſintelligence que ces événemens avoient jetté entre nous & les inſulaires, nous ne fûmes pas moins viſités toutes les nuits par les femmes, qui venoient coucher à bord, ſeulement en moindre quantité qu'auparavant, où le plus ſouvent il y en avoit beaucoup qui étoient obligées de retourner à terre

ſans trouver de coucheur. La défenſe de fréquenter ces belles, faite ci-devant dès notre premiere viſite à l'île de *Nihau*, n'avoit pas été, ſi l'on veut, levée expreſſément; mais comme des recherches faites à deſſein nous avoient appris que dès avant notre arrivée ce peuple avoit déjà été infecté du mal vénérien, on fermoit les yeux ſur ce commerce galant 33). Enfin le 22 février, après que le capitaine *Clerke* eut monté la *Réſolution* en qualité de commodore, & cédé le commandement de la *Diſcovvery* à M. *Gore*, nous prîmes congé de l'île d'*O-vvaihi*.

M. *Clerke* vouloit bien ſuivre le plan de M. *Cook*, & continuer la recherche de tout cet archipel; il prit même terre dans une île, mais le peuple s'y étant aſſemblé auſſi-tôt en foule, & le commodore s'en méfiant, nous remîmes à la voile, prenant notre route par *Nihau* & l'*île des Yams*, où nous étions déjà connus. Nous y ſéjournâmes depuis le 28 février juſqu'au 14 mars, pendant lequel tems nous fîmes diverſes proviſions. Les habitans nous apprirent que les deux chevres dont M. *Cook* avoit fait préſent

au roi de l'*île des Yams*, avoient été le ſujet d'une guerre entre les deux îles, où le roi de *Nihau* avoit perdu la vie & les deux pauvres bêtes avoient été miſes en pieces 34). De-là, comme M. *Clerke* avoit deſſein de chercher plus exactement s'il n'y avoit point de paſſage de ces côtés-là, & d'ailleurs penſoit que la ſaiſon ſeroit plus favorable cette année pour s'approcher du pôle arctique, nous cinglâmes vers les côtes d'Aſie. Le 27 avril nous les découvrîmes par le 50e. degré de latitude; tout étoit encore couvert de neige, & le froid y étoit très-vif. Le premier mai nous abordâmes au *Kamtſchatka*, & nous mouillâmes dans le port de *St. Pierre & de St. Paul*, encore à moitié rempli de glace. M. *King*, lieutenant, avec dix hommes, s'avança ſur la glace à travers un épais brouillard, juſqu'à une demi-lieue, & il eut le bonheur de rencontrer une eſpece de redoute où ſe trouvoit une garde Ruſſe, qui ſe montra fort ſurpriſe de cette apparition. Notre officier n'entendant point le ruſſe leur fit des ſignes de paix, & obtint que l'on fît partir un traîneau attelé de chiens

pour donner avis au gouverneur, M. *Bohm*, de l'arrivée de deux bâtimens étrangers. Ce digne homme à l'inſtant nous envoya deux de ſes gens, dont l'un étoit Pruſſien & l'autre Ruſſe, mais né de parens Allemands, avec un marchand Ruſſe, & une lettre en allemand, par laquelle il nous témoignoit le plaiſir que lui faiſoit notre arrivée, & nous offroit tous les ſervices qui pouvoient dépendre de lui. Je ne ſaurois exprimer le plaiſir que nous reſſentîmes auſſi bien que les deux hommes du gouverneur, en nous trouvant compatriotes; & comme à la ſeule phyſionomie de l'un d'eux, je l'avois ſur le champ jugé Allemand, & que depuis dix-ſept ans il n'avoit vu perſonne de ce pays-là, ſa joie & la mienne en particulier fut au-deſſus de toute deſcription.

Le capitaine *Gore* avec M. *Webber*, deſſinateur de notre bord, qui entendoit bien l'allemand, partirent ſur le champ en traîneau pour ſe rendre auprès du gouverneur, à *Balgaja-recka*, & au bout de neuf jours ils vinrent apprendre à M. *Clerke* qu'il pouvoit ſe préparer à le re-

cevoir. Il vint effectivement à bord, & fut ſalué de 21 coups de canon ; le premier jour il fut traité ſur la *Réſolution*, le ſecond ſur la *Diſcovvery*, & à ſon départ on tira encore 21 coups de canon, accompagnés de trois acclamations de *Hourra*. Il nous rendit en effet tous les ſervices poſſibles, & entr'autres nous fit préſent de 22 bœufs gras de ſes propres ...iaux, qui nous firent un très-grand plaiſir. En un mot, il nous traita avec une amitié particuliere, & nous fut du plus grand ſecours dans les fâcheuſes circonſtances où nous nous trouvions pour lors ; nous lui devons la plus grande reconnoiſſance. Il avoit envoyé des marchands, avec leſquels nous traitâmes pour des peaux de caſtors & de zibelines, qu'ils échangent à bon marché ſur les côtes ſeptentrionales de l'Amérique. Enfin pendant notre ſéjour M. *Bohm* fut rappellé, & nous lui donnâmes par écrit les circonſtances de la mort du capitaine *Cook*, qu'il emporta à *Pétersbourg*, avec quelques raretés naturelles pour Sa Majeſté l'impératrice de Ruſſie, & il eut la bonté de nous promettre qu'il feroit paſſer

notre rapport en Angleterre. A la fin de mai, quelque tems après ſon départ, nous pourſuivîmes notre route vers le nord, le long des côtes de l'Aſie.

Vers la mi-juin, nous atteignîmes le 71e. degré de latitude, & nous y rencontrâmes encore plus de glaces que la premiere fois. Nous y tuâmes, comme l'année précédente, ſur les deux côtes oppoſées, nombre de chevaux marins, de vaches marines, & quelques ours marins, dont nous tirâmes beaucoup d'huile. Nous croiſâmes à droite & à gauche, & quand nous trouvions quelque ouverture, nous l'embouquions courageuſement. Mais il nous fut impoſſible de paſſer le 71e. degré, la *Diſcovvery* s'étant trouvée le 1er. août tout-à-fait renfermée dans les glaces. Nous reſtâmes douze heures ſans mouvement, après quoi la *Réſolution* trouva moyen de s'en tirer heureuſement; puis il s'éleva un vent de ſud-oueſt qui diviſa la glace, & nous ouvrit un chemin pour la ſuivre : mais ce ne fut pas ſans avoir reçu beaucoup de dommage, tellement que nous fûmes obligés de pomper jour & nuit, juſqu'à la mi-ſeptembre, que nous

nous retrouvâmes au port du *Kamtſchatka*.

Trois jours avant notre arrivée, une maladie de conſomption nous avoit enlevé M. *Clerke*, que nous enterrâmes dans le lieu même fixé par le *Pope* pour bâtir une égliſe 35). Ainſi M. *Gore* fut reconnu en qualité de commodore ſur la *Réſolution*, & M. *King* pour capitaine ſur la *Diſcovvery*. Nous prîmes au *Kamtſchatka* les cables & les voileries que M. *Bohm* avoit commandés pour nous avant ſon départ, & dont nous avions grand beſoin; & ſon ſucceſſeur nous donna encore dix-ſept bœufs gras. En travaillant au radoubement de la *Diſcovvery*, nous trouvâmes ſous le bouge une planche de 5 pieds de long ſur deux de large, tellement détachée, que le charpentier l'enfonça d'un coup de poing; ainſi ce fut viſiblement la providence divine qui nous conſerva tout le long de ce voyage.

Lorſque nous voulûmes remettre à la voile, les vents contraires nous forcerent de ſéjourner dans une baie, d'où nous vîmes tout à coup trois volcans, à la diſtance

distance d'environ vingt-deux milles anglois, commencer à jetter des flammes, & avec plus de violence qu'à l'ordinaire, selon le rapport des habitans. Une pluye de petits cailloux, de la forme & de la grosseur d'une feve, vint tomber sur le pont avec une telle abondance que personne n'y put rester. Le ciel en étoit obscurci, & du sein de cette obscurité on voyoit sortir des éclairs terribles; l'explosion dura dix heures; après quoi le vent ayant changé nous quittâmes la place.

A la mi-octobre nous reprîmes tout de bon la route d'*Angleterre*, en gouvernant vers les Indes orientales pour gagner de-là le cap de *Bonne-Espérance*, selon les observations que Mr. *Clerke* avoit laissées par écrit. Nous longeâmes la côte méridionale du *Japon*, en cherchant à nous approcher des jonques japonoises qui s'étoient avancées, & à nous lier avec les habitans; mais dès qu'ils s'en apperçurent, ils regagnerent le rivage. De-là nous gouvernâmes vers les côtes de la *Chine*. Dès auparavant Mr. *Gore* voulut chercher les îles basses, appellées de *Treter*, pour voir si les Espa-

gnols en avoient donné juſte la poſition. Nous y fûmes pouſſés dans une nuit très-orageuſe entre minuit & une heure, & nos deux vaiſſeaux faillirent à être mis en pieces : nous nous tirâmes du danger la même nuit ; mais ce ne fut pas ſans des peines extraordinaires. Le lendemain la bourraſque étant tombée, nous y retournâmes, & nous trouvâmes que les Eſpagnols s'étoient trompés de trois degrés.

A la *Chine*, nous abordâmes à *Macao*, & ce fut là que nous reçûmes la premiere nouvelle de la guerre ſurvenue entre la France & l'Angleterre. On nous dit à la vérité que la cour de France avoit donné des ordres pour nous garantir ; mais ne nous y fiant pas trop, nous échangeâmes une ancre contre ſix canons avec un capitaine Portugais qui ſe trouvoit là mouillé. Nous nous fîmes des garde-corps ſur les deux bords avec de vieux cordages, & nous nous tinmes prêts à tout haſard. Dans cette entrefaite, il arriva à *Macao* deux petits bâtimens Eſpagnols venant de *Manille*, très-chargés d'argent ; mais ayant ſans doute

eu avis de notre préſence, ils ſe tinrent quatre jours hors du port, & à la fin ils y entrerent de nuit & allerent ſe mettre ſous le canon de la place, d'où ils mirent à terre toute leur cargaiſon d'eſpeces, conſiſtant en 7 millions de piaſtres, comme nous l'apprîmes. Nous fûmes choqués de ce procédé; mais nous ne pouvions pas encore en deviner la cauſe.

Les Chinois ne voulurent point nous fournir de victuailles fraîches; mais nous en eûmes cependant en abondance, par le moyen d'un autre capitaine Portugais, Irlandois de nation, qui s'en faiſoit donner tous les jours trois fois plus qu'il ne lui en falloit, & nous en faiſoit part. Cela obligea Mr. *King* de profiter du départ d'un bâtiment Portugais, pour ſe rendre à *Kanton*, & obtenir des mandarins un ordre exprès de nous fournir les vivres dont nous aurions beſoin. Puis continuant notre voyage, nous paſſâmes par le détroit *de la Sonde*, & nous parlâmes devant *Batavia* à deux pilotes Hollandois que nous rencontrâmes, & qui nous apprirent que l'Eſpagne étoit auſſi

impliquée dans la guerre, qu'elle ne nous avoit point garantis, mais qu'il étoit sûr que la France l'avoit fait. Ce fut alors que nous comprîmes enfin ce que signifioit le procédé des deux vaisseaux Espagnols qui nous avoit tant choqués à *Macao*.

Au cap de Bonne-Espérance nous fîmes des provisions fraîches, & de-là pour éviter tout accident, nous prîmes la route d'Ecosse pour rentrer chez nous; le 22 août de l'année précédente (1779) nous abordâmes dans l'une des îles *Orcades*, où nous fûmes pris des vents contraires; de sorte que ce ne fut qu'à la fin de septembre que nous arrivâmes à *Deptford*, où nous terminâmes enfin un voyage si pénible qui avoit duré près de quatre ans & demi.

En comptant le capitaine *Clerke*, il est mort sur la *Résolution*, de mort naturelle, six hommes seulement, & sur la *Discovvery* il n'est mort personne. Du premier équipage, il y eut à *O-vvaihi*, outre le capitaine *Cook*, quatre hommes de tués; du second, deux de noyés,

comme je l'ai dit, & un qui fut jetté dans une tempête contre un mât. C'eſt en tout quatorze hommes de perdus, & dans tout le voyage jamais il n'a régné ſur nos bords de maladie épidémique.

ABRÉGÉ
DE LA VIE
DU CAPITAINE COOK.

IL eſt ſans doute peu de perſonnes qui ne connoiſſent ce célebre marin, ne fût-ce que par les gazettes, & l'on ne peut connoître un homme auſſi intéreſſant, ſans prendre part à la cataſtrophe qui termina ſa carriere d'une maniere ſi déplorable. Quel lecteur ne l'a pas ſuivi avec plaiſir dans les deux hémiſpheres? & en voyant ſa conſtance inébranlable dans les entrepriſes les plus périlleuſes, ſon intrépidité dans les inſtans les plus terribles, ſes lumieres dans toutes les parties néceſſaires pour les découvertes de ce genre, ſa profonde connoiſſance & du monde & des hommes, qui a pu ſe défendre d'une juſte admiration? qui peut enfin n'être pas touché de ſa mort tragique?

Un homme qui a attiré ſur lui les yeux de toutes les nations, mérite bien qu'on le leur faſſe connoître plus particuliérement; car ce n'eſt point aſſez pour cela, ni à beaucoup près, que d'avoir lu ſes voyages autour du monde. Ce ſont à la vérité ces courſes hardies qui ont étendu ſa réputation; mais il la méritoit déja auparavant. Voici donc un détail fidele de tout ce que l'on ſait ſur le compte de cet homme extraordinaire; nous ne parlerons point de ſes grandes qualités avec une emphaſe dont elles n'ont pas beſoin, & nous ne nous tourmenterons point pour couvrir ſes défauts par des excuſes forcées. Quant à ce qui mérite le nom de *Vice*, aucune perſonne qui l'ait connu ou perſonnellement ou par ſes relations, n'a témoigné d'en avoir vu en lui quelque trace.

Nous donnons pour garans de l'authenticité de tout ce que nous allons rapporter, Mr. *Lichtenberg*, célebre profeſſeur à Gœttingue, & Mr. *Forſter*, auſſi profeſſeur à Caſſel, qui a été du ſecond voyage, & par conſéquent témoin oculaire d'une partie des actions du

capitaine *Cook*. Nous y ajoutons deux matelots allemands qui l'ont ſuivi dans ſon troiſieme voyage, & qui viennent de rentrer dans leur patrie (en 1781). Ils ont mis Mr. *Forſter* en état de donner une relation aſſez étendue de cette troiſieme courſe, & cette relation ſe trouve trop liée avec la vie de notre héros (qui peut refuſer ce nom à ſon cœur & à ſes travaux ?) pour que nous n'ayons pas dû en faire uſage, ſur-tout pour les circonſtances de ſa mort. L'un ſe nomme *Henri Zimmermann*, natif de Spire; & l'autre *Barthelemi Lohmann*, de Caſſel; on ſe figure aiſément quel plaiſir eut Mr. *Forſter* de s'entretenir avec eux ſur un voyage dans des lieux dont il avoit vu lui-même une grande partie : or c'eſt le réſultat de ces entretiens qui nous fournit une bonne partie de cet abrégé.

Mais avant que de parler de Mr. *Cook*, nos lecteurs nous permettront bien de dire un mot en général ſur ſon dernier voyage. Ce n'eſt pas ſeulement par la mort de ce grand navigateur qu'il ſera célebre; mais le peu que l'on en a connu

par le canal de Mr. le professeur *Pallas* à Pétersbourg, & de Mr. le conseiller *Büsching* à Berlin, ne nous laisse pas lieu de douter qu'il n'offre des choses bien plus importantes que les précédens, & le rapport des deux matelots que j'ai nommés, nous confirme pleinement dans cette idée. On doit y trouver des notions exactes sur la position des côtes occidentales de l'Amérique, & sur le passage tant cherché, tant desiré, aux Indes orientales par un détroit entre l'Asie & l'Amérique. La longue durée de ces dernieres courses & le vaste circuit qu'elles ont embrassé, en s'étendant également des deux côtés de l'équateur presque jusque sous l'un & l'autre pole, nous promettent des scenes toutes nouvelles, & surtout de nouvelles îles, de nouveaux peuples, de nouveaux usages civils & religieux. Le célebre Mr. *Banks* y avoit envoyé à ses frais le docteur *Nelson* pour lui faire une collection d'histoire naturelle; ce savant étoit accompagné de Mr. *Webber*, habile artiste Suisse, pour dessiner les sites, les payságes, &c. Mr. l'astronome *Bailey*, aidé du savant capi-

taine *King*, a déterminé avec toute l'exactitude poſſible la poſition des îles, des ports, des côtes, &c. En un mot, on n'a rien oublié dans cette occaſion favorable, de ce qui pouvoit contribuer à la perfection des ſciences & des arts.

James Cook (*Jaques Couk*) naquit en 1728 dans le comté d'*Yorck*. Son pere étoit un ſimple laboureur tenant quelques fermes à bail d'un ſeigneur, & qui avoit pluſieurs autres enfans dont il ne reſte plus qu'une ſœur, mariée de même à un fermier. Le jeune *Cook*, comme l'on voit, n'étoit pas deſtiné à recevoir une éducation brillante; auſſi fut-il envoyé tout bonnement à l'école du village, où il apprit un peu à lire, écrire, chiffrer, & par-deſſus tout cela, le catéchiſme. Quand il eut atteint l'âge de treize ans, ſon pere le donna à un patron de *Whitby*, qui voituroit de la houille de *Nevvcaſtle* à *Londres*, pour un apprentiſſage de ſept ans, leſquels ſe paſſerent ſans qu'il y eût rien de particulier, & après leſquels le jeune apprentif ſervit encore quelque temps dans la même partie comme matelot. Enfin il arriva

dans un de ces voyages que le bâtiment ſur lequel il ſervoit fut vendu, & pour retourner à *Newkaſtle*, il offrit ſes ſervices à un autre patron pour ſa ſeule nourriture; mais celui-ci n'ayant pas beſoin de matelot, lui propoſa l'emploi de cuiſinier ſur ſon bord, s'il pouvoit le remplir. *Cook* l'accepta, & une fois dans ſa vie eut à double titre le nom qu'il portoit, c'eſt-à-dire, par ſa naiſſance & par ſa place 36). Peu de tems après il ſe trouva employé ſur un autre bâtiment en qualité de contre-maître, & ce fut dans cet emploi que ſes talens commencerent à ſe déployer. Ce dont mille autres ne ſe doutent même pas dans de ſemblables petits voyages, & ce que *Cook* ſentit d'abord, c'eſt que ſans connoiſſances mathématiques on ne peut jamais être qu'un pauvre pilote. Or c'étoit un des principaux traits de ſon caractere, de ne jamais ſe déſiſter d'un projet qu'il s'étoit une fois mis dans la tête, & il commença d'en donner des preuves à cette occaſion. Tout l'argent que ſon pere lui donnoit, tout ce qu'il en avoit pu épargner juſque-là, il le conſacra en entier pour

prendre des leçons de mathématiques & de pilotage. Après s'être procuré ces utiles connoiſſances, il trouva que les voyages de houille & le cabotage des côtes étoient quelque choſe de fort monotone; il réſolut donc de ſortir de ce cercle étroit, & fit un voyage dans la mer des Indes, un autre à *Petersbourg* & à *Wibourg*, un autre en *Norvvege*. Ce fut dans une de ces campagnes qu'il obſerva une grande quantité d'oiſeaux qui dans une tempête s'abattirent ſur les cordages du vaiſſeau, & dont les plus gros, eſpeces de faucons, commencerent quelques jours après à manger les plus petits.

Bientôt la guerre ſe déclara entre la France & l'Angleterre, & les bons marins ſe virent très-recherchés; car dans la marine Angloiſe aucun officier au-deſſous du rang de lieutenant ne tire de ſolde en tems de paix. Ainſi dès qu'il eſt queſtion de guerre, on cherche de préférence des gens que l'on puiſſe employer en qualité de maîtres, de contre-maîtres, &c. c'eſt-à-dire, qui aient déja occupé ces emplois ſur des vaiſſeaux de guerre, ou du moins ſur des vaiſſeaux marchands.

Cook fut fait contre-maître & ſervit à la priſe de *Louisbourg* & du *cap Breton*. Quoiqu'il ne fût pas encore là ſur la route qui mene aux grandes places, au moins ſon mérite trouva-t-il de meilleurs obſervateurs, & on ne tarda pas à s'appercevoir que ſes connoiſſances étoient fort au-deſſus de celles de ſes pareils. Auſſi employoit-il tout ſon loiſir à l'étude & à la lecture des meilleurs ouvrages ſur la navigation, même de ceux qui expliquent par l'analyſe infinitéſimale toute la méchanique des voiles & du gouvernail; exact d'ailleurs & infatigable dans ſes fonctions, c'étoient autant de qualités trop rares dans les jeunes marins dont l'éducation n'eſt ordinairement rien moins que diſtinguée, pour qu'elles ne frappaſſent pas tous les yeux.

En 1759 l'Angleterre s'étant déterminée à faire le ſiege de *Quebec*, *Cook*, alors âgé de 31 ans, ſervit en qualité de maître ſur l'eſcadre de l'Amiral *Saunder*, & ſe trouva de la diviſion qui aborda à l'île d'*Orléans*, où il courut riſque d'être pris. Mais dans l'expédition même de *Quebec*, il ſe ſignala par une

action qui n'a pas été fort connue, & qui ſans être auſſi éclatante que ſes courſes aux deux poles, n'eſt pas moins propre à l'illuſtrer, ſur-tout par la maniere dont il l'exécuta. L'amiral, de concert avec le commandant des troupes de débarquement, *Wolf*, l'idole de la nation Angloiſe, ſe propoſoit de donner une fauſſe attaque aux aſſiégés. C'étoit du côté de la riviere de *St. Charles* que l'on devoit agir ſérieuſement; mais pour faire croire aux ennemis que l'on vouloit paſſer devant la ville pour gagner le fleuve *St. Laurent* & la prendre dans le haut, *Cook* étoit obligé d'aller toutes les nuits dans un canot ſous la protection de quelques ſoldats, remonter la riviere pour placer des bouées ou baliſes, comme deſtinées à guider l'eſcadre, à cauſe des endroits dangereux. L'ennemi ne manqua pas de s'en appercevoir bientôt, & l'on fit feu ſur lui de la place; mais il ne continua pas moins ſa manœuvre avec la conſtance & l'exactitude qui lui étoient particulieres. Tous les matins les baliſes étoient enlevées, & tous les ſoirs *Cook* revenoit en mettre d'autres malgré

le feu des François, & le tout pour attirer leur attention de ce côté-là. Enfin on attaqua du côté de la riviere de *St. Charles*; mais la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés, jointe à la force de la ſituation & des ouvrages de ce côté-là, obligea le général *Wolf* à changer ſon plan. *Cook* ne diſcontinuoit pas d'aller remplacer réguliérement ſes bouées chaque nuit, & l'on fut enfin réduit à faire tout de bon ce que l'on ne vouloit que laiſſer croire aux ennemis, de ſorte que notre brave pilote dans une ſeule nuit conduiſit heureuſement toutes les forces Britanniques dans le haut de la riviere. On monta la colline d'*Abraham*, derriere le dos du général *Montcalm* qui attendoit toujours les Anglois du côté de *St. Charles*; & dans un inſtant on fit la conquête du *Canada* avec ſa capitale, quoique les deux généraux, *Montcalm* & *Wolf*, y perdiſſent la vie.

Après cette heureuſe expédition, *Cook* avec le vaiſſeau ſur lequel il ſervoit, reſta juſqu'à la paix ſur les côtes de l'Amérique ſeptentrionale. Le traité conclu, le gouvernement deſira avoir une connoiſ-

ſance exacte des côtes de l'île, auſſi étendue que précieuſe pour la pêche, de *Terre-neuve*, & *Cook* fut encore chargé de cette commiſſion, parce qu'on lui connoiſſoit des lumieres très-ſuffiſantes, jointe à un zele infatigable, à quoi il faut ajouter qu'il avoit auſſi grand ſoin de faire ſa cour & de faire reſſouvenir ſes ſupérieurs de lui, & en cela tout homme qui penſe conviendra que le tort n'en eſt pas à celui qui ſe voit réduit à s'avilir ainſi d'un côté pendant qu'il s'annoblit d'un autre. Où eſt le ſupérieur qui pardonne au mérite de n'être pas courtiſan? On lui donna donc un petit bâtiment avec une douzaine d'hommes; il ſe pourvut de bons inſtrumens, & entr'autres d'un très-beau quart de cercle de bois de la main de *Bird*, d'un bon téleſcope à réflexion, & d'une excellente montre. Ainſi muni il partit en 1764, & employa quatre ans de travail aſſidu pour lever toute la côte méridionale & preſque toute la ſeptentrionale de *Terre-neuve*, donnant par intervalles des cartes partielles, ſur leſquelles il ne faut que jetter les yeux pour admirer ſon exactitude

exactitude & ſon habileté. On y trouve une quantité extraordinaire de golfes, d'anſes, de baies, de bancs de ſable, d'écueils, & une notice perpétuelle des déclinaiſons de l'aiguille ; or combien de coins & de recoins ne lui a-t-il pas fallu meſurer, outre l'attention d'avoir toujours le plomb à la main ? & ce qui augmentoit la peine de ce travail, c'eſt qu'il lui falloit revenir chaque année en Angleterre au mois de décembre, & repartir en mars ſuivant, à cauſe des glaces qui dans les baies profondes de cette île reſtent quelquefois juſqu'en juin, juſque-là même que dans le détroit de *Belleiſle* il vit des amas de glaces venues du nord, qui ne ſe fondent pas de tout un été, quelquefois de deux. Outre cela, cette île eſt un triſte ſéjour vers la côte, où l'on ne voit que des pêcheurs & des bûcherons, ſans aucun bétail & ſans la moindre trace d'agriculture : les naturels ſe ſont retirés dans l'intérieur des terres, & c'eſt un peuple abſolument ſauvage & intraitable ; enfin dans la partie nord & nord-oueſt de l'île on trouve les traîtres & indomptables *Eſquimaux*. Pour

avoir des vivres frais, on n'a donc que la reſſource de la chaſſe & de la pêche; *Cook* laiſſoit à ſes matelots le ſoin de celle-ci, & ſe réſervoit la premiere, d'où il ne revenoit jamais que chargé d'oies, de canards, & d'autres oiſeaux, dont les côtes & les rochers ſont preſque toujours couverts. Il a même rapporté qu'un jour il y tua un ours blanc, mais qu'il l'abandonna aux *Eſquimaux*, qui le mangerent & en tirerent beaucoup de graiſſe. Dans une de ces chaſſes il eut le malheur de mettre le feu à ſon pulvérin dans l'inſtant où il l'avoit à la main, de ſorte qu'il perdit le pouce droit & ſe bleſſa d'autres doigts. Un chirurgien des vaiſſeaux de guerre qui protegent toujours la pêche, guérit bientôt ſa bleſſure; mais depuis ce tems-là il s'accoutuma pour écrire à tenir la plume entre l'*index* & le *medius*.

On jugera par tout ce détail que la ſituation de *Cook* n'étoit pas infiniment agréable, du moins par rapport aux commodités de la vie; car du reſte, outre ſes appointemens de maître, il avoit par jour une demi-guinée en qualité

d'ingénieur, & jouiſſoit de pluſieurs autres avantages : mais ce n'eſt pas d'après ce ſeul point de vue qu'il faut juger de ſon ſort dans ces contrées. Juſqu'à quel point il y ſentoit la privation de la ſociété, c'eſt ce que l'on ne peut guere eſtimer ; mais pour les autres incommodités, il y a apparence qu'elles étoient peu affligeantes pour lui. Il étoit avare, & il profitoit des circonſtances pour ſe livrer ſans contrainte à ce penchant, qu'il pouſſoit quelquefois trop loin, & même juſqu'à ſe refuſer les choſes les plus communes. Pour ſon thé, par exemple, il n'uſoit point du ſucre que l'on donne pour cela ſur les vaiſſeaux, mais de groſſiere caſſonnade : au lieu de la chandelle que lui fourniſſoit le gouvernement, il ſe ſervoit d'huile de chien marin, &c. Il faut ſans doute attribuer cette léſinerie en grande partie à la mauvaiſe éducation de ſes premieres années, & aux habitudes qu'il devoit à ſa baſſe extraction ; mais on doit préſumer auſſi que c'étoit en lui un vice de caractere, lorſqu'on le voit demander & recevoir une penſion ou récompenſe annuelle de

quatre livres ſterling pour la perte de ſon pouce, comme ayant été bleſſé au ſervice du roi; & cela ſur la caiſſe particuliere qui ſe forme d'une contribution de ſix *pennces* par mois, fournie par chaque matelot tant de la marine royale que de la marine marchande, pour l'entretien de leurs camarades malades ou eſtropiés. Quant au manque de bonne ſociété, s'il ne l'a pas ſenti bien vivement, toujours eſt-il ſûr que ſon humeur en a éprouvé quelques effets; car je crois qu'on n'a pas tort d'attribuer, au moins en partie, à ſon long ſéjour dans ces ſolitudes ſauvages, ſon air repouſſant & couvert, ſes manieres peu liantes, & la réſerve exceſſive qu'il montra depuis.

Dans cet intervalle *Cook* avoit fait l'acquiſition d'une petite maiſon & d'un petit jardin à *Mile-end*, à l'eſt & dans le voiſinage de Londres, où il venoit paſſer ſes hivers, comptant probablement y finir ſes jours avec le titre de maître & de géometre de l'amirauté; car de ce grade à celui de lieutenant ou de capitaine, le ſaut eſt très-rare & très-difficile; & tout ce que cette claſſe d'offi-

ciers peut ſe promettre après de longs ſervices, c'eſt tout au plus une des vingt ſoldes fondées pour ceux qui vieilliſſent dans ce poſte, ou d'être faits inſpecteurs dans les chantiers du roi, où ils ſont chargés de la partie des agrès, des manœuvres & des voilures, pour tous les vaiſſeaux que l'on équipe. Néanmoins *Cook* étoit deſtiné à faire ce ſaut extraordinaire, & cela arriva de la maniere ſuivante. La ſociété royale des ſciences jugeant qu'il ſeroit utile pour les progrès de l'aſtronomie d'obſerver dans une île de la mer pacifique le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil, qui devoit arriver pendant l'été de 1769, avoit dès l'année précédente préſenté un mémoire au roi ſur ce ſujet. Le roi ne ſe contenta pas d'approuver ce projet; mais il donna ſur le champ ordre à l'amirauté de tenir un vaiſſeau prêt pour cette campagne, & fit préſent d'une ſomme conſidérable à l'académie afin de pourvoir à tout ce qu'elle jugeroit néceſſaire à ſon deſſein. On choiſit d'abord l'une des *Marquiſe* pour le lieu du débarquement; mais l capitaine *Wallis* qui venoit de termine

ſon voyage autour du monde, marqua dans une lettre au préſident de la ſociété royale, qu'il ne connoiſſoit point d'île plus commode pour cette obſervation que l'une de celles qu'il avoit nouvellement découvertes & à laquelle il avoit donné le nom du *roi George*, mais que l'on connoît ſous celui d'*O-tahiti*. Après s'être bien inſtruit de la poſition de cette île, & tout mûrement examiné, on ſe décida à ſuivre l'avis du capitaine *Wallis*; on travailla ſur le champ & ſans relâche aux préparatifs, & la conduite du tout fut donnée au maître & géometre *Cook* par le célebre amiral *Hawke*, qui à cet effet l'éleva au grade de lieutenant de vaiſſeau, & le nomma commodore du bâtiment deſtiné à cette entrepriſe. C'eſt ainſi que *Cook* ſe vit enfin dans une place où d'un côté il pouvoit tirer parti de ſes grands talens pour l'utilité publique, & où de l'autre il étoit aſſuré d'obtenir toutes les récompenſes qui leur étoient dues.

Mr. *Joſeph Banks*, actuellement préſident de la ſociété royale, s'offrit par pur zele à être du voyage pour travailler

à l'hiſtoire nuturelle en général & à la botanique en particulier. Il engagea Mr. le docteur *Solander*, & pluſieurs peintres ou deſſinateurs diſtingués, à l'accompagner, & ſes richeſſes conſidérables le mirent en état de mettre à bord les meilleurs inſtrumens & les meilleurs livres, en un mot de pourvoir à tout ce qui devoit contribuer à rendre ce voyage avantageux pour toutes les ſciences. C'eſt l'uſage ſur les vaiſſeaux de roi, que le capitaine à qui l'amirauté en confie le commandement, défraie toutes les perſonnes qu'elle nomme pour l'accompagner & qui ne font pas préciſément partie de l'équipage : mais Mr. *Banks* ſe chargea de l'entretien de toute ſa ſuite, de l'aſtronome *Green*, & de Mr. *Cook* lui-même, à qui il paya en ſus une ſomme très-conſidérable pour les chambres du vaiſſeau & les autres commodités dont il avoit beſoin, tant pour lui que pour ſes compagnons. Enfin l'on partit pour *Otahiti*, & on connoît la relation de ce voyage donnée par Mr. *Havvkesvvorth* d'après les manuſcrits de MM. *Cook* & *Banks*.

Ces voyages ſur de petits bâtimens ſont toujours en Angleterre très-avantageux pour le commodore, parce qu'on lui donne en même tems l'emploi lucratif de tréſorier. C'eſt lui qui eſt chargé de faire hors du royaume les dépenſes qu'exigent les beſoins du bâtiment, & de les porter en compte à l'amirauté; il n'y a pas juſqu'au tabac & aux nippes à l'uſage des matelots dont l'achat ne lui offre un profit conſidérable; & *Cook* ſut ſi bien tirer parti de tout, que ce voyage lui valut au moins trois à quatre mille livres ſterling net. La fréquentation qu'il avoit faite des ſauvages du *Canada*, de *Terre-neuve* & de *Labrador*, lui ſervit beaucoup avec les habitans plus policés d'*O-tahiti*, dont il ſut s'attirer le reſpect & la confiance. Auſſi ſous ſon commandement ne ſe commit-il aucun de ces traits de cruauté auxquels ce peuple pacifique & foible étoit expoſé avec les armes & la politeſſe des Européens, & la conduite amicale des Anglois avec les naturels fit ſur ceux-ci une vive impreſſion.

Outre l'objet principal du voyage, qui étoit l'obſervation du paſſage de Vé-

nus & la détermination préciſe de la hauteur de l'île d'*O-tahiti*, le capitaine *Cook* en fit le tour en entier & en leva une carte exacte, dans laquelle il fit auſſi entrer les îles du voiſinage. Au retour il découvrit que la *Nouvelle-Zéelande* étoit compoſée de deux îles conſidérables très-voiſines, & le détroit qui les ſépare fut nommé le *détroit de Cook*, lequel il ne faut pas confondre avec un autre beaucoup plus grand qui ſépare l'Aſie de l'Amérique, & qui porte le même nom. Il viſita auſſi toute la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* dans un eſpace de trente degrés de latitude, & en donna des cartes plus exactes que nous n'en avions même, il y a très-peu de tems, de certaines côtes d'Europe. Ce fut dans ce voyage que ſon bâtiment reſta vingt-quatre heures ſuſpendu ſur des rochers de corail, ſituation pour l'équipage l'une des plus terribles auxquelles la mer puiſſe expoſer. Il ſeroit trop long d'entrer dans le détail de ce qui s'y paſſa; il ſuffira de dire que durant ces momens effrayans, on n'entendit ſur le bord aucun cri, on ne vit pas le moindre geſte

de déſeſpoir. Chacun ſembloit plein de l'ame intrépide du chef, & on travailloit à ſortir du danger avec la préſence d'eſprit & la réſignation la plus héroïque. La traverſée depuis la *Nouvelle-Hollande*, dans des mers où jamais n'avoit paru vaiſſeau Européen, & où perſonne n'auroit oſé ſe haſarder ſans la ſagacité prodigieuſe de *Cook*, ſa conſtance opiniâtre & ſon ardeur extrême de ſe ſignaler, cette traverſée, dis-je, eſt ſans contredit l'une des plus glorieuſes circonſtances de ſa vie. Trois mois durant il fut obligé d'avoir la ſonde à la main, au milieu des chaînes ſans fin de roches de corail qui à chaque inſtant menaçoient de briſer le vaiſſeau, & entr'autres pendant un eſpace de 220 milles d'Allemagne on jetta la ſonde exactement chaque minute ſans diſcontinuer; ſouvent même tandis qu'elle donnoit 100 à 120 braſſes de fond, on ſe voyoit à quelques pas du briſant le plus dangereux. Il faut ſelon toute apparence que ces roches de corail s'élevent comme des eſpeces d'obéliſques ou d'aiguilles du fond de la mer, comme des tours ou des murs ſi l'on

veut, puiſque dans l'inſtant même où l'on vogue avec ſécurité ſur une mer ſans fond, on n'eſt pas moins expoſé à ſe voir briſer en pieces à chaque clin d'œil. Souvent on ne ſortoit d'un danger que pour tomber dans un plus grand, & on ſe croyoit trop heureux de revenir à une place que l'on s'étoit hâté de quitter comme périlleuſe. Le vaiſſeau faiſoit tant d'eau que pour y reſter ſans inquiétude il falloit être, comme cet intrépide équipage, aſſez accoutumé aux dangers imminens pour devenir inſenſible à ceux qui ſemblent tant ſoit peu éloignés. Enfin on ſe tira de tant de difficultés, & *Cook* découvrit le détroit entre la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée*, dont l'ignorance avoit preſque cauſé la perte de Mr. de *Bougainville* dans un tems où il manquoit de vivres. Cependant malgré l'heureux ſuccès qui ſembloit devoir bientôt terminer cette expédition, le long ſéjour que l'on fut obligé de faire à Batavia faillit à devenir fatal à l'équipage de *Cook*, aux ſavans qui l'accompagnoient, & à lui-même. Au milieu de ces marais infects, preſque

tous furent attaqués de fievres putrides & de diarrhées qui emporterent pluſieurs perſonnes.

Un matelot, Irlandois de nation, déſerta d'un bord Hollandois & vint ſe rendre ſur celui de *Cook*; on aura lieu, par ce qui en arriva, de connoître dans ce fameux marin un autre trait caractériſtique, celui même qui contribua plus ou moins à ſa mort. Nous venons de voir que preſque tout l'équipage étoit hors de ſervice; *Cook* employa donc ce déſerteur un jour à ramer dans une pinaſſe qui le portoit à terre, où il avoit des empletes à faire pour le reſte du voyage. Dans l'intervalle la pinaſſe étoit reſtée près du Quay, & on y reconnut le malheureux matelot. Un caporal Hollandois s'avance auſſi-tôt avec une eſcouade pour le ſaiſir; un autre matelot qui étoit avec lui court à toutes jambes chercher le capitaine *Cook* qui ne pouvoit pas être encore bien loin; *Cook* revint à la hâte ſur ſes pas, & arrive préciſément comme les ſoldats Hollandois après un pourparler très-vif, mais très-inutile, ſe diſpoſoient à en venir aux voies de fait. Il

demande au caporal ce qu'il avoit à démêler avec ſes gens. J'ai ordre, répondit celui-ci, de prendre ce déſerteur. Prens ſi tu l'oſes, reprit *Cook*; & comme le caporal s'avançoit, le capitaine met l'épée à la main en lui criant qu'un pas de plus il la lui paſſe dans le ventre. Le caporal ſe retourne & veut faire quelques pas pour lui parler; c'en fut aſſez pour le capitaine, qui s'élance ſur lui en fureur, le chaſſe hors de ſon canot & les ſoldats avec lui, & les pourſuit encore à une bonne diſtance de-là. Toutes ces circonſtances ayant été rapportées au gouverneur, il envoya ordre de livrer le matelot; mais *Cook* déclara que cet homme étoit né ſujet de ſon ſouverain & qu'il ne le rendroit point; & en effet, quoiqu'il eût laiſſé preſque tous ſes canons ſur les rochers de corail de la *Nouvelle-Hollande* & que toute ſon artillerie conſiſtât preſque en deux ou trois petites pieces pour les ſaluts, on jugea à Batavia qu'il n'y avoit rien à faire avec une tête comme celle-là, & qu'il valoit mieux terminer à l'amiable. Au fond, il y avoit de la témérité de ſa part; car s'il

eût trouvé ſon pareil dans le caporal, peut-être eût-il avancé de neuf ans la cataſtrophe qui lui coûta la vie dans l'île d'*O-vvaihi* pour une affaire aſſez analogue.

Peu de tems après ſon retour, *Cook* fut préſenté par le lord *Sandvvich* à Sa Majeſté qui lui fit un accueil très-gracieux. Enſuite il fut nommé *maître-commandant*, grade qui en Angleterre tient le milieu entre celui de lieutenant & celui de capitaine 37). Bientôt on apprit que les François avoient auſſi fait quelques découvertes, & en examinant les cartes on vit qu'il y avoit au ſud une mer immenſe que l'on ne connoiſſoit point, & où il devoit y avoir ou de grandes îles ou un continent. Le roi réſolut d'y faire faire des recherches, & on jetta encore les yeux ſur *Cook* pour cette entrepriſe; mais au lieu d'un vaiſſeau on lui en donna deux. Celui qu'il devoit monter avoit d'abord été deſtiné au commerce de la houille, puis envoyé en Ruſſie pour ſervir contre les Turcs; mais on ne s'en étoit point accommodé à *Petersbourg*, & à ſon retour l'amirauté l'acheta pour le voyage de la mer du ſud. Il

étoit du port de 480 tonneaux, de forme arrondie & fortement membré, plus propre par conſéquent à la fatigue que ceux dont la coupe imite la frégate & s'aiguiſe vers la quille, outre qu'il étoit plus ſpacieux. On le nomma la *Réſolution*, & on y pratiqua ſur l'arriere un appartement pour le capitaine, vu que Mr. *Banks*, qui ſe propoſoit de retourner en mer avec Mr. *Solander* & une nombreuſe ſuite d'artiſtes, devoit occuper tout ce qu'il y avoit de chambres. L'autre bâtiment nommé l'*Aventure* ne portoit que 340 tonneaux, & Mr. *Tobie Fourneaux* le monta en qualité de maître-commandant. Cependant Mr. *Banks* & ſes amis ne furent point du voyage, parce qu'il vouloit un bâtiment encore plus ſpacieux, ce qui entraîna tant de difficultés qu'à la fin il abandonna tout-à-fait ſon projet. On choiſit pour le remplacer Mr. le docteur *Forſter*, à qui l'on fit des conditions très-avantageuſes, & qui emmena ſon fils en qualité d'aide & de deſſinateur; après quoi on mit à la voile en juillet 1772.

On s'étoit muni contre le ſcorbut,

qui de toutes les maladies de la mer eſt la plus terrible, de tous les remedes imaginables, dont pluſieurs même n'avoient jamais été employés ; mais une cauſe qui l'eût rendu inévitable fut détruite par Mr. *Forſter*. Dès les commencemens de la navigation il s'apperçut d'une odeur infecte, comme d'œufs pourris, qui venoit du bas du vaiſſeau. N'étant point comme les marins accoutumé à toute ſorte d'odeurs, il demanda à un matelot d'où cela venoit. De l'égout de Cale, répondit celui-ci, comme parlant d'une choſe connue depuis long-tems & à laquelle il n'y avoit point de remede. M. *Forſter* propoſa de raréfier l'air par le feu à fond de Cale, pour y attirer de l'air frais, & chaſſer cette odeur dangereuſe. On ſuivit cet avis, & de tout le voyage on ne s'apperçut plus de rien. On avoit embarqué ſoixante tonneaux de *ſaour-kraout*, dont on diſtribuoit à chaque homme 12 à 15 livres par ſemaine, & comme on en ſervoit tous les jours ſur la table du capitaine, les matelots ne firent point difficulté d'en manger auſſi, comme d'un aliment qui par

ſon

ſon acidité étoit très-propre à prévenir la putréfaction & à préſerver du ſcorbut. Auſſi par cette précaution, jointe à nombre d'autres qui contribuent beaucoup à rendre ce voyage remarquable, de 120 hommes qui le firent il n'en mourut qu'un ſeul de maladie. Mais tout cela eſt aſſez connu par la relation de Mr. *Forſter*, & quand tout le fruit de ce ſecond voyage ſeroit réduit à la ſeule découverte de ce préſervatif auſſi ſimple qu'efficace contre le ſcorbut en mer, l'humanité y gagneroit aſſez pour ne faire regretter ni l'argent ni la peine qu'il a coûté. C'eſt dans cet eſprit que la ſociété royale des ſciences dérogea pour cette fois à ſa regle de ne donner la médaille d'or fondée par le chevalier *Copley* qu'à l'auteur du meilleur traité ſur quelque matiere philoſophique, ou d'expériences nouvelles & importantes, ou de grandes & utiles découvertes; elle la décerna à Mr. *Cook*, quoique tout ſon mérite ſe bornât, en cette occaſion, à ne point empêcher l'uſage de ce que l'on propoſoit. Mais ſi l'on fait attention que les nouvelles découvertes portent toujours avec

elles leur récompenſe, en argent ou en gloire ou de tous les deux à la fois, tandis qu'au contraire la victoire remportée ſur certains préjugés ſuçés avec le lait, victoire qui coûte tant à l'amour-propre à pluſieurs égards, obtient rarement une récompenſe, une du moins qui plaiſe à celui qui a eu le courage de la mériter, on ſouſcrira ſans peine au jugement de la ſociété royale, & on conviendra que ce mérite de Mr. *Cook* n'étoit pas trop payé par une médaille d'or.

Cook dans ce voyage parcourut le grand Océan auſtral depuis le 60e. degré de latitude ſud juſqu'au cercle polaire, navigation ſi remplie de dangers que peut-être ne réuſſira-t-elle jamais à un autre. Les brouillards éternels qui obſcurciſſent l'atmoſphere à cette latitude, & les neiges preſque continuelles qui y tombent, font que l'on ne peut jamais bien diſtinguer un objet à plus de quelque centaine de verges du vaiſſeau, ce qui met dans un danger perpétuel de heurter contre les glaces énormes qui s'accumulent par tout dans ces mers, de

ſorte que ſouvent, lorſqu'on les apperçoit, à peine reſte-t-il le tems de faire la manœuvre néceſſaire pour les éviter. Mais le croiroit-on ? on trouvoit à faire quelque uſage de ces glaçons. On avoit bien déja dit auparavant que ſur la cime de ces îles flottantes de cryſtal il ſe trouvoit des réſervoirs d'eau douce, d'où l'on voyoit deſcendre dans la mer des torrens & des ruiſſeaux en caſcades : mais on ne lit point que jamais navigateur ait fait proviſion de ces glaces pour les fondre & en tirer de l'eau potable, comme on le fit dans ce voyage. Au reſte on ne trouva point au-delà du cercle polaire, ni dans le voiſinage, ce continent ou cette terre quelconque que Mr. *Forſter* ſoupçonnoit être cauſe du grand froid de ces contrées 38). Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici que *Cook* a été quelquefois juſqu'à quatre mois ſans voir terre, & ſans éprouver les ravages du ſcorbut, ni des autres maladies funeſtes aux gens de mer, quoiqu'il paſſât quelquefois dans l'eſpace de quelques ſemaines d'un froid de 27 degrés de *Fahrenheit* au-deſſus de la glace, à

une chaleur de 70 degrés, ce qui prouve que le ſéjour de la mer n'eſt jamais plus mal-ſain que celui de la terre. C'eſt ainſi qu'à *Archangel* & à *Tobolſk* la température change ſouvent dans un court eſpace du degré de la congélation à la chaleur la plus violente, de ſorte que trois ou quatre ſemaines après la fonte des neiges l'herbe eſt déja crue juſqu'au ventre du gros bétail, & encore ces deux contrées ſont-elles ſalubres & à peu près auſſi bien peuplées que peuvent l'être des pays ſi ſeptentrionaux.

Cependant *Cook* qui juſqu'alors avoit joui de la meilleure ſanté, tomba dangereuſement malade, & par une cauſe qui ne jette pas ſouvent les commodores dans cet état. Pour aucune raiſon quelconque il ne vouloit vivre plus délicatement que ſes matelots, & en conſéquence il n'avoit point embarqué de volailles, ou ſi peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il mangeoit continuellement des viandes ſalées, aliment dur & coriace que ſon eſtomac rebuta enfin, & il fut attaqué d'une fievre bilieuſe avec une conſtipation opiniâtre. Il ſouf-

frit long-tems ſans en parler & cherchant à repouſſer le mal par l'abſtinence; mais au contraire le mal augmenta, & le capitaine fut réduit à garder le lit. C'étoit un ſpectacle touchant que de voir la triſteſſe qui régnoit ſur le bord du moment où l'on ne vit plus paroître ce brave homme, qui par ſon expérience & ſa ſagacité unique, auſſi-bien que par ſon attention continuelle aux beſoins de tout le monde & l'égalité de ſon humeur, s'étoit acquis la confiance & l'affection de tout le monde, & à qui l'équipage obéiſſoit comme à un pere. La cauſe même de ſa maladie augmentoit encore l'intérêt, & tout le tems qu'il fut en danger on vit la douleur & l'inquiétude peinte ſur tous les viſages. Il ſouffroit cruellement, les forces étoient perdues, & il ne faiſoit plus de fonctions; enfin il ſurvint un hoquet très-dangereux qui dura vingt-quatre heures, juſqu'à ce que l'on vint à bout de l'arrêter par les bains chauds. Mais lorſqu'on l'eut tiré de danger & qu'il commençoit à ſe rétablir, on n'avoit rien à lui donner qui fût propre à lui rendre des forces & qui

convînt à ſon eſtomac ; alors Mr. *Forſter* fit tuer un chien d'*O-tahiti* qui lui étoit fort attaché, & le ſacrifia pour faire de bons bouillons au capitaine, avec leſquels on le ſoutint en effet juſqu'à ce que l'on eût atteint quelque île où l'on trouvât de la volaille, des fruits, & tous les rafraîchiſſemens néceſſaires. Ainſi il fallut qu'un ſeul chien ſe fût heureuſement conſervé ſur le bord, que ſon maître ne craignît pas de le ſacrifier, & que le capitaine eût appris dans ſon précédent voyage que cette viande eſt ſaine, nourriſſante, & de bon goût, il fallut, dis-je, la réunion de ces circonſtances pour conſerver à l'équipage un chef qui en étoit adoré.

En s'approchant pour la ſeconde fois du tropique du Capricorne, il trouva l'île *de Pâſque* découverte par l'amiral *Rogevvein*, & viſitée en 1770 par les vaiſſeaux Eſpagnols le *San-Lorenzo* & la *Roſalie* ſous les ordres du capitaine Don *Philippe Gonzalès*. On n'y trouva que de mauvaiſe eau & peu ou point de rafraîchiſſemens ; ainſi on ſe hâta de gagner des terres plus heureuſes, qui furent les

Marquiſes, ainſi nommées par l'Eſpagnol *Mendana*, & parmi leſquelles on découvrit encore une petite île non mentionnée par les Eſpagnols. Après quelques jours de ſtation, *Cook* retourna une ſeconde fois à *O-tahiti*, & vit dans la traverſée deux petites îles fort baſſes qui n'avoient pas encore été ſouvent reconnues. A celle de *O-reyadea* on lui dit que deux bâtimens étoient arrivés à *Huaheine*. Il crut d'abord que c'étoit une fable inventée à plaiſir, mais au cap il ſut depuis que c'étoit deux bâtimens Eſpagnols.

En allant aux îles de l'*Amitié*, il vit deux petits îlots peu conſidérables. Il s'arrêta quelque tems à *Amſterdam* ou *Anamoka*, & peu après il reconnut les îles découvertes par *Quiviras*, & vues depuis par Mr. de *Bougainville*. Au ſud-oueſt il en trouva encore quelques autres, & il les comprit toutes ſous le nom des *Nouvelles-Hébrides*. Plus loin il découvrit la *Nouvelle-Calédonie*, longue de 240 lieues marines d'Angleterre; puis gouvernant vers la *Nouvelle-Zélande*, il vit une autre petite île déſerte qu'il

nomma *île de Norfolk* en honneur de la feue ducheſſe de ce nom. De la *Nouvelle-Zélande* il s'engagea dans une mer juſque-là inconnue en gouvernant au cap *de Horn*, & en ſix ſemaines il fit une traverſée de 1500 lieues marines. Il trouva au cap le plus beau tems, & un calme auquel il ne s'attendoit pas. A la *terre de feu* le capitaine avec ſes ſavans commenſaux, les deux MM. *Forſter* & le *docteur Sparrmann*, trouva le moyen de faire encore une chaſſe très-périlleuſe qui fournit quelques viandes fraîches à tout l'équipage, & ce fut pour eux une ſatisfaction vraiment touchante de pouvoir régaler à la fois 120 hommes très-ennuyés de ne voir depuis tant de tems que des viandes ſalées de près de trois ans. Il faut même rendre à ces MM. la juſtice de dire que dans tout le voyage ils partageoient avec beaucoup de plaiſir leur volaille avec le reſte de l'équipage, & ſur-tout avec les malades; & cette attention du capitaine ſuffit, malgré ſa ſévérité inflexible & ſon air repouſſant, pour le rendre ſi cher à tous les inférieurs, que tous le ſuivoient avec

réſolution à travers les plus grands dangers, & ſe livroient gaiement aux plus rudes travaux malgré le froid, la pluie, la neige, & la diſette de bons alimens. Quant aux autres officiers du bord, ils n'étoient pas ſi généreux & ils gardoient ſans façon leurs proviſions pour eux.

En quittant ces triſtes contrées dont l'aſpect ſombre & effrayant frappoit ſinguliérement des yeux non accoutumés, on vit les îles de la *Géorgie du ſud* & de *Sandvvich* 39), auprès deſquelles la *terre des états* & la *terre de feu* peuvent paſſer encore pour un paradis. Des monts de neige & de glace à perte de vue, quelques rocs plus bas entre leſquels une eſpece d'herbe & une autre ſeule plante du ſud végétoient péniblement, quelques lourds pingouins & lions de mer qui s'y traînoient lentement, voilà tout ce que l'œil y découvroit.

Il reſtoit bien prouvé dès-lors que dans l'Océan auſtral, outre ces deux petites îles ſans conſéquence, il n'exiſtoit aucune autre terre; car on en avoit fait le tour, & les glaces empêchoient abſolument de pénétrer plus avant au ſud.

Mais comme quelques officiers croyoient qu'il pouvoit ſe trouver quelque terre dans les mêmes parages où *Cook* avoit vu la premiere glace en 1772, un peu plus à l'eſt que le continent prétendu de *Bouvet*, le capitaine, pour éloigner juſqu'au ſoupçon de négligence, ſe détermina à viſiter les mers où *Bouvet* avoit vu de la glace qu'il prit pour de la terre. Il ne s'y trouva pour cette fois ni de l'une ni de l'autre, & au même endroit où en 1772 on avoit trouvé un nombre infini de maſſes flottantes, on ne vit pas le moindre glaçon.

Arrivé au cap, il y trouva des Meſſieurs de la Compagnie des Indes, qui ayant coutume de ſe faire ſuivre par-tout d'une ménagerie de cailles graſſes de la Chine, d'oyes, de poulets, & d'autres volailles en cage, pour en faire des pâtés, ne pouvoient comprendre qu'un vaiſſeau eût pu tenir la mer pendant vingt-huit mois ſans avoir touché à aucun des ports où il y a des Européens habitués : cette hiſtoire leur ſembloit un roman, & quand on leur diſoit que dans l'intervalle on avoit vécu d'albatroſſes, de pingouins,

de corbeaux de mer, de pétérels, de lions de mer, d'ours marins, & même une fois de chien, ils s'imaginoient qu'on abuſoit de la liberté ordinaire que prennent les gens qui reviennent de loin. Ils ne purent ſe perſuader qu'on leur diſoit vrai, qu'en voyant tous ces viſages alongés ſortir du bord, & la bonne foi avec laquelle ils trouvoient excellent tout ce qu'on leur préſentoit. Quant aux lecteurs, comme ils ſeront probablement plus judicieux que ces Meſſieurs, il ne faut pas les priver d'une petite anecdote qui leur apprendra de quelle friandiſe on ne laiſſoit pas de jouir en partie ſur les vaiſſeaux du capitaine *Cook*, & quelle chaſſe l'on y faiſoit faute d'autre. Il s'y trouvoit un vieux quartier-maître (le reſpectable barbon mérite bien qu'on le nomme) appellé *Jon Elvvel*, qui étoit intimement lié avec un chat, & ce fidele compagnon ne manquoit pas tous les matins de lui apporter un rat qu'il alloit prendre dans le bas du vaiſſeau. Mais il falloit partager ce morceau friand, & voici comment s'arrangeoient ces bons amis. *Jon Elvvel* commençoit par l'écor-

cher & le vuider, ce qui faiſoit d'abord une curée pour ſon aſſocié; puis il faiſoit rôtir le corps de la bête, regaloit ſon chat des abbatis & d'un petit morceau du tronc, & enfin prenoit pour lui le reſte.

Cook trouva au cap le capitaine *Crozet*, homme d'un caractere vif, qui commandoit l'*Ajax*, vaiſſeau de la compagnie françoiſe des Indes, & avoit été à la *Nouvelle-Zélande* avec le capitaine *Marion*, où ce dernier avoit eu le malheur d'être tué & mangé par les naturels avec 28 autres perſonnes. Les manieres ſéduiſantes de *Crozet*, les louanges méritées qu'il donna au navigateur Anglois, la politeſſe qu'il eut de le prévenir par une viſite amicale, tout cela, dis-je, lui gagna l'amitié de *Cook*, qui l'invita à dîner avec tous ſes officiers. Tout au contraire le capitaine Eſpagnol Don *Juan Arraas*, qui commandoit la *Junon*, frégate, ſe montrant bien moins prévenant, beaucoup plus réſervé & plus froid, ſelon le caractere de cette nation, ne plut point du tout au capitaine Anglois. Outre cela il ſe trouva encore que Don

Arraas ſortoit d'une groſſe maladie, ce qui l'obligeoit à éviter un cérémonial qui l'eût gêné, mais ne l'empêchoit cependant pas d'employer des manieres très-amicales. Mais au départ de *Cook*, l'Eſpagnol lui fit une politeſſe à laquelle le premier s'attendoit d'autant moins que ſon grade & ſa conduite même avec *Arraas* ne lui en donnoient pas lieu. Celui-ci, capitaine d'une frégate de 30 canons, ſalua de neuf coups le maître-commandant d'une chaloupe armée en guerre & ne portant que 20 pieces. A ce ſalut *Cook* fut pénétré de regret & ſe reprocha beaucoup, mais trop tard, de n'avoir pas fait connoiſſance avec ce noble Eſpagnol, qui de ſon côté en avoit laiſſé voir le deſir, non pas bien expreſſément, mais cependant aſſez clairement.

Peu de tems après ſon retour *Cook* fut enfin nommé capitaine en pied, & obtint une place à l'hôtel de *Greenvvich* où il pouvoit couler en repos le reſte de ſes jours. Pendant ſa longue abſence on avoit auſſi fait une entrepriſe pour pénétrer vers l'autre pole dans les mers ſep-

tentrionales, où, comme l'on ſait, le capitaine *Phipps*, aujourd'hui lord *Mulgrave*, n'eut pas un grand ſuccès. Mr. *Daines Barrington*, frere du lord & amiral du même nom, avoit fait un petit mémoire où il prouvoit par pluſieurs témoignages, qu'avant lord *Mulgrave* d'autres vaiſſeaux avoient déja pénétré beaucoup plus avant que lui dans le nord, & avoient même atteint le pole. Ce mémoire, par un eſprit de parti, n'ayant point été inſéré dans les tranſactions philoſophiques, *Barrington* le fit imprimer à part avec des additions. Enfin animé par la vengeance il fit tant qu'il obtint un acte du parlement, qui propoſoit une récompenſe de 20,000 lb. ſterling à celui qui découvriroit dans le nord un paſſage de la mer du ſud dans la mer Atlantique, & cinq mille livres en ſus ſi on s'avançoit juſque ſous le pole arctique à un degré près. En même tems *Barrington* propoſa pour cette expédition le capitaine *Cook*, dont l'ambition, la conſtance opiniâtre & l'avarice lui étoient trop connues pour n'en pas eſpérer tout le ſuccès poſſible, outre qu'il

jouoit dans cette affaire le rôle brillant, puiſqu'en ſe vengeant de ſes adverſaires, il avoit la gloire d'être l'auteur & le fauteur de l'une des plus mémorables entrepriſes de notre ſiecle. Tout réuſſit : on équipa deux bâtimens, la vieille *Réſolution*, que monta encore le capitaine *Cook*, & la *Diſcovvery*, vaiſſeau neuf, qui fut confié au capitaine *Clerke* dont ce voyage alloit être le quatrieme autour du monde. Ils mirent à la voile en 1776, & le 9 novembre de la même année ils quitterent le cap de Bonne-Eſpérance, pour aller découvrir le paſſage entre l'Aſie & l'Amérique, & chemin faiſant remettre l'Indien *O-mai*, aſſez connu, dans ſa patrie, l'une des îles *O-takitiennes*.

Avant de partir, *Cook* avoit laiſſé ſes journaux du précédent voyage au docteur *Douglas* chanoine de St. Paul de Londres, & chargé de l'édition Mr. *Straham*, imprimeur du roi, & Mr. *James Stuart*, qui la firent paroître en 1777. Ce fut le dernier voyage de ce brave capitaine, qui n'eut pas même la ſatisfaction de l'achever, puiſqu'il fut tué par les habi-

tans de l'île d'*O-vvaihi*, (de la maniere que l'on a vue dans la relation de *Henri Zimmermann.*)

Ainſi donc périt l'un des plus grands navigateurs qui aient exiſté, le premier qui ait paſſé les deux cercles polaires, le premier qui ait trois fois pénétré au-delà du cercle arctique dans des mers juſqu'alors inconnues, le premier qui ait fait le tour du monde d'Occident en Orient, & même une fois ſous une latitude que l'on avoit cru tout-à-fait impraticable, le premier qui ait reconnu tout ce qu'il y a de terre dans la partie méridionale du globe, celui enfin qui non-ſeulement a enrichi la géographie d'une foule de découvertes importantes, mais qui l'a preſque complétée, en nous apprenant enfin qu'il ne nous reſte plus de grands continens à découvrir nulle part. Auſſi peut-on dire que de tous les hommes célebres de ces derniers tems il n'en eſt aucun dont les entrepriſes & les expéditions aient excité plus d'intérêt dans toute l'Europe. Sans être ni prince, ni conquérant, ni rebelle, il a frappé tous les eſprits d'admiration & d'étonnement.

d'étonnement. Tout ce qu'il a fait, a été utile à sa patrie, à l'univers, au progrès général des lumieres; mais ses exploits n'ont point été souillés de sang, le fer & le feu n'y ont eu aucune part. Ainsi dans le fond, tel l'égale en renommée qui lui est peut-être bien inférieur en véritable gloire; & il n'est peut-être aucun de ces héros dont la mort fut plus généralement regrettée que celle de *Cook*. Donnons actuellement aux lecteurs quelque détail particulier sur le personnel de cet homme célebre; ce sera sans doute terminer cet abrégé imparfait de sa vie, d'une maniere qui leur fera plaisir.

Cook étoit un grand homme, sec, maigre, de large quarrure néanmoins, fort & bien membré, de la taille de près de six pieds, ce qui l'obligeoit à se courber beaucoup dans le vaisseau, d'où il avoit contracté l'habitude de marcher fort voûté, comme tous les marins d'une grande taille. On reconnoissoit à sa démarche, & sur-tout quand il vouloit aller vite, un air commun qui sentoit son premier état. Il étoit beaucoup fendu, de sorte qu'il faisoit de plus grands pas

que ſa taille même ne le comportoit ; c'eût été probablement pour un phyſionomiſte une circonſtance qui lui eût fait deviner l'homme né pour meſurer tout le globe. Il avoit les ſourcils épais & fort ſaillans, le nez gros & long, les yeux gris, non vifs & petillans, mais petits & pénétrans. La forme des os zygomatiques & celle qu'ils faiſoient prendre à ſes joues, lui donnoit un air écoſſois ; mais en général il régnoit dans ſa phyſionomie quelque choſe de ſombre, de dur, de repouſſant, dont l'expreſſion étoit augmentée encore par la forme très-ſaillante de ſa levre ſupérieure. Dans les différentes altérations de ſon viſage, on reconnoiſſoit clairement un homme de travail, d'expérience, qui avoit de bonne heure vu, obſervé, éprouvé des embarras, eſſuyé de la miſere, l'artiſan de ſon propre ſort à travers mille obſtacles & mille fatigues ; tout cela peint dans ſes traits, ſe combinoit avec ceux du caractere deſpotique & entier d'un capitaine de vaiſſeau, qui à la moindre faute d'un matelot frappoit du pied avec fureur, & faiſoit retentir juſqu'au fond

de la ſainte - barbe le tonnerre de ſes imprécations.

Il avoit les cheveux forts & d'un chatain-clair ; il devoit les avoir eu rouges dans ſa jeuneſſe ; mais il n'en reſtoit plus de traces. Il n'avoit pas le teint auſſi baſané, auſſi hâlé, qu'on auroit dû l'attendre de la vie qu'il avoit toujours menée, & il étoit naturellement blême.

Servvin en a donné, d'après un portrait de *Dance*, une gravure très-reſſemblante. *Cook* n'avoit point les manieres agréables dans la ſociété ; il manquoit abſolument de cette aménité, de cette politeſſe, de cet enjouement ſpirituel, de cet uſage du monde, néceſſaires pour s'y rendre aimable. Preſque toujours il étoit comme enſeveli dans un humeur fournoiſe & rechignée, au point que durant tout le tems d'un voyage de trois ans on ne l'a entendu qu'une ſeule fois fredonner à part ſoi, & une autre fois ſiffler. Il paſſoit les jours entiers avec quatre perſonnes à roder ſur le bord, à prendre tous ſes repas, à boire même le ſoir du punch, ſans dire autre

choſe que *bon jour* & *bon ſoir*, & porter ſes ſantés ordinaires, du Roi, du lord *Sandvvich*, de la marine, de Mr. *Palliſer*, & de tous les bons amis en général. Seulement les ſamedis au ſoir, après n'avoir pas ouvert la bouche de toute la ſemaine, il ſe déridoit un peu au premier verre de punch, & ne le vuidoit jamais ſans dire à haute voix, *ſaturday night* (nuit du ſamedi), eſpece de mot ſacré parmi les matelots Anglois, qui leur rappelle leur femme ou leurs maîtreſſes, à la ſanté deſquelles, depuis le mouſſe juſqu'au capitaine, perſonne ne manque de boire un coup, que l'on ſoit en mer ou dans le port. Cet uſage vient peut-être de ce que dans la marine royale c'eſt ordinairement le dimanche que les flottes ou eſcadres mettent à la voile ou que l'on s'embarque pour les grandes expéditions, de ſorte que la nuit du ſamedi ſe trouve toujours & comme de fondation la nuit d'adieu, mémorable par conſéquent, dont le ſouvenir eſt recommandé vivement, & que l'on ſe rappelle ainſi fidélement. Soit dit en paſſant pour faire voir comment parmi

une classe d'hommes grossiers on sait mettre à profit les plaisirs de l'imagination pour répandre sur une vie également monotone & dure quelque agrément & quelque variété. Souvent dans ces instans de liberté le bon *Cook* étoit tout différent de lui-même, gai, affable, ouvert, il contoit des historiettes, il avoit le mot pour rire, & par fois quelque chose de plus, sans que l'on pût attribuer cette licence ni à l'excès du *punch*, ni à un goût particulier. On n'en cherchera sans doute la cause que dans le genre de société parmi laquelle il avoit passé tant d'années. Et en effet il étoit d'une continence & d'une tempérance singuliere, & l'on peut dire de lui dans le sens le plus stricte qu'il n'aimoit ni les femmes ni le vin. Dans son second voyage de trois ans, on ne le soupçonna qu'une seule fois (c'étoit aux îles de la Compagnie) d'avoir reçu de jour dans sa chambre une visite d'un certain genre, & de nuit jamais. Souvent sollicité par ses camarades, quand il étoit dans les fonctions inférieures, de se livrer à la débauche, ç'avoit toujours

été en vain. Ces vertus qu'on admireroit dans toute autre condition avec un auſſi bon tempérament, ſont d'autant plus remarquables ici d'ailleurs, que *Cook* n'en rougiſſoit pas dans un état où elles déshonorent preſque leur homme.

Quant à la religion, il paroît avoir été infiniment éloigné de toute ſuperſtition. Les expreſſions hardies qu'on lui entendoit ſouvent employer ſur pluſieurs points importans de la révélation, porteroient à croire que s'il ne la rejettoit pas, du moins il n'y étoit pas fort attaché. Mais qui le connoîtra bien, attribuera plutôt cette témérité à un eſprit de contradiction qu'il pouſſoit quelquefois à l'excès, & en même tems au défaut de bonnes inſtructions à cet égard, auxquelles il avoit très-mal ſuppléé par une lecture ſans choix, ſans ordre, & ſans principes, ſoit des livres à la mode, ſoit même de ceux qui les réfutent. Car on lui a ſouvent auſſi entendu défendre la religion & les mœurs d'une maniere que l'on n'auroit pas attendue.

C'eſt encore à un pareil défaut de lumieres juſtes ſur d'autres matieres qu'il

faut attribuer la manie qu'il avoit de s'égayer aux dépens de la ſociété royale des ſciences à Londres. Il avoit lu la *revue de la ſociété royale*, du charlatan *Hill*, & il ſe plaiſoit à en prendre le ton ironique ; mais dès qu'il ſut qu'on vouloit lui donner la médaille d'or du chevalier *Copley*, il fut du moment même un membre zélé de la même compagnie qu'il venoit de railler. En général on remarquoit que le ſentiment intime qu'il avoit de ſon bon-ſens ſupérieur & de ſa force de tête, lui donnoit un certain mépris pour tout ce qui s'appelle ſcience, ſi on en excepte peut-être les mathématiques. Auſſi lorſque Mr. *King*, ſecond lieutenant, en lui témoignant avant le départ qu'il s'eſtimoit heureux de faire un pareil voyage ſous un ſi célebre commodore, fit voir en même tems quelque chagrin de ce qu'ils n'étoient accompagnés d'aucun ſavant, (c'étoit au dernier voyage,) *Cook* répondit : « *le diable emporte la ſcience & tous les ſavans avec !* » & le bon homme ne ſe doutoit pas que les mathématiques étoient auſſi de la compagnie.

Cependant il ne faut pas, nous autres continentaux, prendre tout-à-fait ces mots comme ils ſonnent à nos oreilles. C'eſt ſant doute une phraſe de la langue des cours flottantes, qui traduite en langue des cours de terre-ferme, ne ſignifieroit que « *permettez-nous, s'il vous plaît, de croire que nous pourrons à toute force nous en paſſer.* De même lorſqu'on voulut lui faire lire quelques livres ſur la partie de l'Amérique qui eſt au nord de la Californie, & examiner les cartes qu'on en a tirées, il le refuſa tout net, en diſant qu'il *s'en éclairciroit bien par lui-même ſans tout ce fatras.*

Dans les dangers il joignoit la préſence d'eſprit au courage, ſeulement on veut qu'il n'ait pas toujours montré un courage aſſez froid & aſſez réfléchi. Il s'emportoit, il frappoit du pied, & ſouvent contre ſon avis s'en rapportoit aux conſeils que lui donnoient ſes officiers ſous forme de queſtion & de doute. Souvent auſſi il ſortoit des gonds. Nous en avons déja deux exemples, celui du déſerteur de *Batavia*, & celui d'*O-vvaihi* qui fut le dernier; en voici un troiſieme.

qui eſt peut-être encore plus excuſable. A *Batavia* l'uſage eſt introduit, d'après les mœurs orientales, de rendre au gouverneur-général des honneurs extraordinaires & ſelon le coſtume du pays, honneurs auxquels les membres du conſeil ſouverain participent en proportion. Si vous paſſez en voiture dans une rue, & qu'il ſurvienne un *Eedle Heer* (noble ſeigneur) du conſeil, il faut vous ranger vîte ſur le bord & vous arrêter tout court; ſi c'eſt le *gouverneur-général*, il faut deſcendre. Les cochers & les gens de ſervice du pays ſont ſi bien ſtylés à cela qu'il ne faudroit pas moins que la préſence même de la mort pour les en faire démordre, & ils veulent que nul étranger ne ſoit exempt des cérémonies auxquelles ſont aſtreints les habitans du lieu. Le cocher qui menoit *Cook* voyant donc venir la voiture d'un ſeigneur conſeiller, voulut lui faire place & s'arrêter; *Cook* lui dit d'avancer; l'autre répond que *cela n'eſt pas juſte*. *Cook* n'a pas plutôt entendu cette réponſe qu'il tire ſon épée, & le menace en fureur de le tuer ſur ſon ſiege s'il n'avance pas.

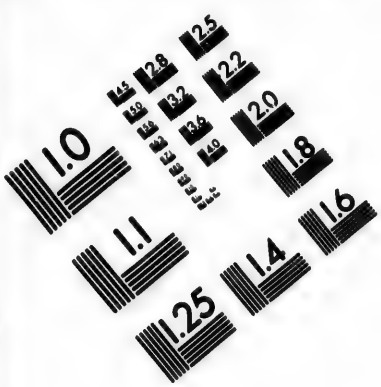
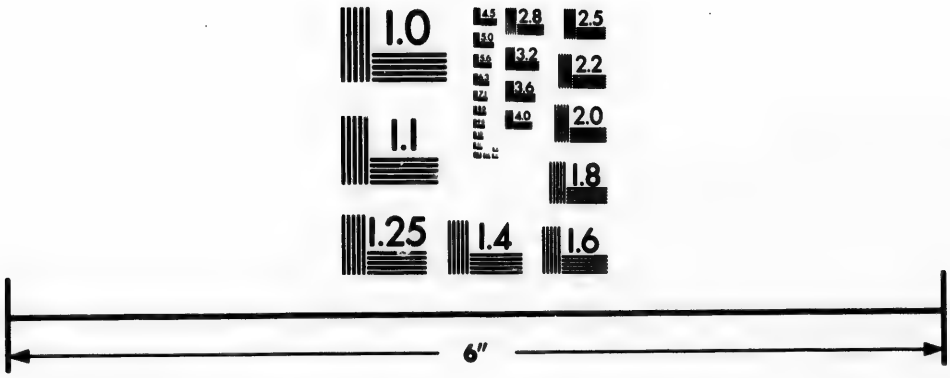
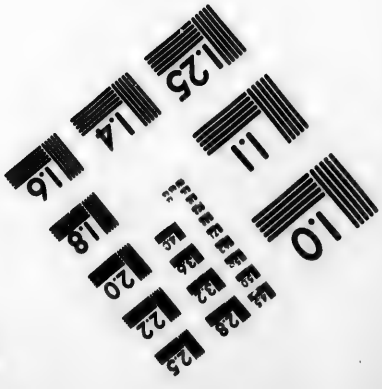


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Le pauvre diable fut bien obligé de pouſſer ſes chevaux, & le capitaine eut encore le plaiſir de maintenir en entier ſes droits de Breton & d'officier du roi d'Angleterre.

Cook étoit le plus laborieux des hommes, & portoit juſqu'à l'opiniâtreté la plus outrée la conſtance dans une entrepriſe quelconque. L'amour de la gloire & celui des richeſſes furent ſans doute les principaux mobiles de ſes actions; (car je ne veux pas nommer *avarice* cette paſſion pour la fortune qui accompagnoit en lui des ſentimens plus nobles;) mais forcé de s'avancer par ſon ſeul mérite & par une carriere étroite où il avoit beſoin de ménager, il étoit comme impoſſible qu'il n'en contractât pas l'habitude d'eſtimer un peu trop l'argent. Enfin il laiſſe à ſa veuve près de 70000 Daler, & elle en a obtenu en ſus 1200 de penſion.

En qualité de marin, on ne peut nier que *Cook* ne fût comme formé à deſſein par la nature pour les découvertes, & celui qui le propoſa le premier au lord *Havvke* dut être un homme de

mérite, d'autant que, ſelon toute apparence, ce fut une profonde connoiſſance des talens & du caractere de *Cook*, qui l'y détermina. Ses voyages ſeuls feront à l'Angleterre une gloire immortelle dans la poſtérité, & c'eſt à ce premier choix qu'elle en ſera redevable : car quant à *Byron*, *Wallis*, *Carteret* & *Fourneaux*, ils n'ont point ou preſque point augmenté nos connoiſſances ſur les parties du globe à découvrir. Peut-être entendoient-ils auſſi bien que *Cook* le ſervice de mer ; mais ils n'avoient pas ſon talent particulier pour les découvertes ; ils ne ſavoient ni ce qu'ils devoient chercher, ni où, ni comment ; ils n'étoient pas hommes à céder le commandement d'une frégate pour celui d'un miſérable bâtiment charbonnier ; leurs attentions pour un équipage ne deſcendoient pas dans le détail ; ils n'étoient pas auſſi propres que *Cook* à traiter avec les ſauvages ; ils n'avoient ni ſes connoiſſances mathématiques, ni ſa grande habileté à lever des cartes, & bien moins encore la patience de reſter comme lui des trois & quatre ans à pourſuivre des découvertes.

La société royale de Londres fait frapper à sa gloire une médaille de la grandeur d'une crône d'Angleterre, mais qui ne sera distribuée qu'aux membres de cette compagnie, à l'exception de six en or, dont une sera présentée au roi, une à la reine, une à l'impératrice de Russie en reconnoissance des secours que les vaisseaux du capitaine ont trouvés dans les ports de *Havvatscha* & de *St. Pierre & St. Paul*; une au roi de France à cause des ordres généreux qu'il avoit donnés pour traiter *Cook* en ami si on le rencontroit durant la guerre; une autre enfin sera pour le duc de *Croy* qui le premier fit cette proposition à Sa Majesté très-chrétienne, & la derniere est destinée à la veuve de l'infortuné *Cook*. Quant aux membres de la société, ils auront la médaille en cuivre, à moins qu'ils ne fassent la soumission de 20 guinées pour une d'or, ou d'une guinée pour l'avoir en argent.

NOTES.

1) Dix mille livres sterling pour un voyage de quatre ans : si c'est par chaque homme, on ne peut être plus magnifique : si c'est à diviser entre 184 hommes, c'est bien mesquin ; c'est un dividende de cinquante louis chacun, environ, & bien moins si l'on y comprend les officiers..... avec quoi l'on fait courir les hommes au bout du monde !

2) Il faut dire un mot de cet *O-mai*, en faveur de ceux qui n'ont pas lu les précédens voyages de *Cook*. Voici en gros ce qu'il est dit de cet Indien dans le voyage où les MM. *Forster* accompagnerent le capitaine.

Dans le tems qu'ils étoient aux îles *de la Compagnie* ou de *Tahiti*, Mr. *Fourneaux* reçoit à bord un jeune homme du pays, nommé *O-mai*. Comme il ne paroissoit ni d'un âge ni d'une classe à le supposer capable de donner sur sa patrie les lumieres que l'on auroit pu desirer, Mr. *Cook* en fut surpris : car les *O-tahitiens* de la premiere classe sont, dit-on, plus beaux & plus intelligens que ceux des classes inférieures, & *O-mai*, quoique d'une grande taille, n'avoit ni la grace ni le maintien des *Ehris*. Cependant il se déclara dans la suite *Hoa*, c'est-à-dire, officier du roi : de plus on lui reconnut un grand sens, & sur-tout un excellent naturel, tel même qu'il ne put se corrompre au milieu de tous les exemples dangereux qu'il vit en

Europe. Mais auſſi n'avoit-il pas le génie aſſez vaſte ou aſſez formé pour ſaiſir de grands objets, de ſorte qu'il ne s'occupa que de bagatelles en Europe, & n'en emporta guere autre choſe. Du reſte il avoit toujours ſongé à ſon retour & n'avoit point perdu ſa patrie de vue. Tel eſt l'Indien dont il eſt queſtion ici.

3) Ces deux îles ſont probablement *Dina* & *Marſeeven*; cependant on ne les trouve pas marquées exactement ſud & nord, mais *Dina* N. N. O. & l'autre S. S. E. Quant au cap découvert par les François, il y a apparence que l'auteur veut parler du *cap de la Circonciſion*, reconnu enſuite pour la pointe d'une île: mais comment ſe fait-il qu'il le place par 49 lat. & 70 long. tandis que les cartes le donnent par 12 long. & 54 lat.? J'imagine que ce ſera plutôt *la terre de Boigueneve*, qui ſe trouvera à-peu-près au point indiqué par l'auteur, lequel peut avoir confondu les noms ou mal obſervé les poſitions.

4) Cette *délicateſſe* d'accent, quand même l'auteur auroit voulu dire *foibleſſe*, *douceur*, doit paroître ſurprenante dans une peuplade ſauvage, errante, ſans aucune trace de civiliſation, & de plus dans un pays inculte, où elle ne vit que de pêche, ou de chaſſe: bien différente en un mot des habitans du voluptueux climat de *Tahiti*, de *Nihau*, &c. Car enfin ce ſont préciſément ces circonſtances défavorables que les obſervateurs donnent pour les cauſes qui rendent l'accent d'un peuple groſſier, rude, ſauvage, rauque & forcé.

5) Lorſqu'on rencontre de ces traits qui rapprochent de nous les peuples ſauvages dans des choſes qui ſemblent être de pure convention, il eſt difficile de ne pas ſe livrer à quelques réflexions. Le *rameau verd* a été de tout tems un ſymbole de paix. La branche d'olivier eſt fameuſe dans tous les hiſtoriens de l'antiquité; & c'étoit

un de ſes uſages dès avant que la fable en eût fait naître un ſubitement de la terre aux ordres de *Pallas* dans ſa diſpute avec *Neptune*. Par quelle connexion, par quel rapport fondé dans la nature des choſes, le rameau verd ſe trouve-t-il auſſi en crédit au milieu d'un Océan inconnu, ſur des îles jettées loin de notre continent, & ignorées juſqu'à nos jours ? Il eſt fort aiſé ſans doute de dire que la verdure eſt l'expreſſion de la vie, de l'abondance, de la fertilité, &c. fruits de la paix ; on donneroit même à cette vieille idée toute l'extenſion que l'on voudroit : mais cela ſuffira-t-il bien pour expliquer comment, ſéparés par tant de ſiecles & tant de degrés, deux peuples de mœurs ſi différentes doivent s'accorder à tirer de la même branche d'arbre un ſigne de paix & un inſtrument de guerre ? Cependant on ne le trouve en uſage que dans les tems reculés, où la civiliſation peu avancée encore laiſſoit bien des rapports entre les peuples d'alors & ceux que nous trouvons aujourd'hui, auſſi ſimples & auſſi bons, épars ſur les débris des continens primitifs. Diviſés en petites peuplades ſouvent en guerre, préciſément comme nos ſauvages, ce n'étoit pas moins que chaque nation entiere avec ſon ſouverain qui ſe trouvoit ſur le champ de bataille, & qui y déſidoit de la paix ou du combat. Dans le premier cas, il falloit un ſigne pour l'annoncer de loin à la nation que l'on avoit en face, afin d'en venir aux pourparlers & de pouvoir l'approcher d'une maniere non hoſtile. Or rien de plus oſtenſible à diſtance, rien de plutôt trouvé, que des branches d'arbres feuillues, & rien de plus ſimple à imaginer. Les poëtes ont embelli enſuite tout cela d'emblêmes, de ſymboles, d'alluſions magnifiques ſans doute, & nous ne ſavons pas encore bien ſi les poëtes ſauvages n'ont rien d'auſſi beau en ce genre, ou ſi quelque Homere n'y débite pas de village

en village des *Rhapſodies* qui feront fortune dans les ſiecles à venir. Mais enfin, ſi cette explication paroît trop ſimple pour être admiſſible, ſi l'on veut en chercher une plus ſavante dans les traces équivoques de la tradition, je laiſſe toute liberté aux érudits de faire quelque choſe de rien.

6) Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt l'*igname* que mon auteur appelle en allemand racine d'*yam* : car le nom d'*yam* ne ſe trouve point dans les relations françoiſes des précédens voyages à ces îles, & d'ailleurs l'*igname* eſt auſſi une eſpece de racine bulbeuſe qui ſe tire de la terre.

7) Voici la raiſon de cette défenſe, que l'on ne devineroit peut-être pas tout de ſuite ; car Mr. *Cook* lui-même n'y auroit pas ſongé ſans les expériences qu'il avoit faites précédemment à cet égard. En effet, on lit dans d'autres voyages, ne pouvant prévoir les mauvais effets de la liberté ſur ce point, le commerce ou l'approviſionnement ſouffroit beaucoup & les meſures étoient toutes dérangées, parce que les ſauvages engoués du premier objet qu'on leur faiſoit voir n'y mettoient l'enchere que juſqu'à ce qu'ils en euſſent vu un autre qui leur faiſoit oublier le premier. Lors donc que les gens de l'équipage ne s'entendoient pas, il arrivoit que quelqu'un leur montroit un objet nouveau & quelquefois dont on n'avoit à bord qu'une petite quantité, avant que le premier fût épuiſé : dès-lors les ſauvages rebutoient celui-ci & ne vouloient plus que de l'autre, de ſorte que les affaires alloient fort mal.

8) Il n'eſt pas bien ſûr que ce fût là un ſigne d'étonnement & d'admiration ; & en effet le cor & le fifre ſont des inſtrumens dont ils pouvoient avoir déja l'idée. Ainſi d'après ce que l'on trouve rapporté de leurs geſtes dans d'autres occaſions, je prendrois plutôt celui-ci pour un geſte de joie ;

&

& leurs battemens de main pour un mouvement suggéré par la cadence de la musique qu'ils entendoient, & sur-tout du tambour. On voit en effet qu'ils sont très-portés à la danse, dont ce mouvement fait partie, & il n'en fallcit pas tant pour les mettre en train.

(9) On voit ailleurs que Mr. *Cook* observa la même adresse chez d'autres sauvages, mais qui après avoir paré, ne savoient point profiter de l'avantage pour riposter. Je suis surpris qu'on n'ait jamais eu l'idée de leur conduire quelques maîtres d'armes, ou de faire escrimer devant eux ceux des soldats ou des officiers qui s'entendoient à l'escrime. Il est sûr que les sauvages, d'après tant de dispositions naturelles, auroient pris beaucoup de goût à ce spectacle, & que bientôt l'art se fût répandu dans toutes leurs îles. Je ne crois pas du moins que l'on ait fait scrupule de leur vendre des fleurets plutôt que des poignards : nous n'avons pas coutume d'y regarder de si près.

10) C'est bien dommage que pas un des musiciens que Mr. *Cook* avoit à bord, n'ait eu l'esprit de faire aussi des observations relatives à son art. Combien de questions ne font pas les théoriciens, à la solution desquelles un habile observateur en ce genre eût pu être infiniment utile, en cherchant les traces de la nature chez des peuples encore si peu dénaturés par la civilisation ? A la vérité, de ce qu'un homme non expert s'est trouvé l'oreille si flattée de leur chant, on peut conjecturer que les intervalles qu'ils pratiquent ne sont pas irréductibles à notre échelle : mais cela ne nous avance pas beaucoup. N'ont-ils qu'une simple mélodie ? font-ils du contrepoint ? d'où leur musique tire-t-elle son charme pour eux ? démêle-t-on en eux quelque trace d'un sentiment obscur de l'expression ? &c. &c..... Les amateurs feront des vœux avec moi pour que l'on nous donne un jour

des lumieres là-deſſus. Il paroît que l'ambition européenne raſſaſiée de ces conquêtes lointaines, viſite aujourd'hui les peuples nouveaux d'une maniere plus pacifique que lors des premieres découvertes de l'Amérique : il eſt à croire que celles qui ſe feront actuellement ſeront moins infructueuſes pour les arts.

11) Il n'eſt point du tout hors de propos de remarquer combien l'exercice naturel des facultés intellectuelles, tel que l'exige le gouvernement d'une nation ſauvage, & tel que le procure une éducation ſauvage, peut étendre les idées, ou du moins perfectionner le jugement. A voir l'indifférence de tant de princes dans les anciens continens ſur les objets dont il eſt queſtion, qui s'attendroit à trouver dans des chefs ſauvages cette curioſité grave & judicieuſe que nous regardons avec raiſon comme un des caractères du génie, cette intelligence, ces idées d'avancement, cette tendance aux progrès ? Ils n'avoient eu cependant ni précepteurs, ni gouverneurs, & ils n'avoient point de miniſtres. Quelle différence ! dira-t-on. Oui ſans doute, elle eſt grande ; auſſi regarde-t-on preſque comme un phénomene inexplicable que quelques princes ſachent en Europe ſe paſſer de quelques-unes de ces choſes-là. Ils prouvent cependant une vérité à ajouter à celle qu'a dite un homme de génie, que l'on ne ſait jamais bien que ce que l'on a appris ſoi-même : c'eſt que de même l'on ne fait bien que ce que l'on fait ſoi-même, & que l'on peut faire ſoi-même plus qu'il ne ſembleroit d'abord. *Finau* & *Fétéſi* ſeront peut-être les *Pierre I* de leurs îles, & prépareront la naiſſance d'un monde nouveau, ſi les eſprits inquiets de l'ancien ne les troublent pas. Qui ſait ce que ſuſſent devenus les anciens empires que nous avons détruits en Amérique avec leurs peuples ? que de grands ſpectacles nous avons dérobés à la poſtérité !

12) *Idolâtre* eſt bientôt dit : mais rien de ce que dit ici Mr. *Zimmermann*, quoiqu'homme de ſens, ne paroit prouver bien démonſtrativement que ces inſulaires ſoient proprement idolâtres, ni même ce qu'il raconte plus bas d'une autre île. Ceux qui examinent les choſes avec ſcrupule & qui connoiſſent la valeur des termes, ne ſe hâtent jamais de prodiguer des dénominations, ſur-tout défavorables. L'auteur a vu ici un temple quarré, là il vit des buſtes d'oſier couverts de plumes; ce temple eſt fait pour les buſtes, & les buſtes pour le temple, à la bonne heure; mais il convient lui-même que c'étoient ceux de leurs chefs ou Ehris décédés, & que l'on ne pouvoit s'y méprendre, puiſqu'ils mirent le buſte de Mr. *Cook* lui-même au nombre des premiers. La queſtion eſt de ſavoir s'ils en faiſoient des dieux : or on conviendra que cela n'eſt pas vraiſemblable. Les Romains, parvenus par les derniers degrés de la fortune & de la culture au dernier degré de l'aviliſſement, purent faire un dieu d'un empereur, lors même qu'il ne méritoit pas le nom d'homme : mais les cauſes en ſont connues, auſſi-bien que l'eſpece de culte qu'ils rendoient dans leur cœur à ces dieux factices. Comment imaginer que des cauſes ſi oppoſées produiſent le même effet, & que les deux extrêmes ſe touchent en ce point ? Ces peuples paroiſſent très-attachés à leurs rois; mais il regne dans cet attachement, quoique reſpectueux, une certaine familiarité qui ſent encore trop l'égalité pour s'accorder avec l'idée ſuperſtitieuſe que ces rois ſoient des dieux, & trop de ſimplicité pour la baſſe flaterie de l'apothéoſe. L'auteur ne vit pas un aſſez grand nombre de buſtes pour qu'on doive croire qu'ils en conſacrent à tous les chefs qui meurent; il ſemble plus raiſonnable de penſer que c'eſt une diſtinction accordée à ceux qui ſe ſont le plus aimer de la nation. Or dans cette ſuppoſition il faut bien

un lieu deſtiné à cet uſage, & quelques fêtes ; quelques cérémonies, &c. en un mot rien ne prouve encore l'Idolâtrie. On n'a point diſtingué chez eux un ordre ſacerdotal, ſans lequel celle-ci ne peut gueres ſe concevoir. Un des rois préſide aux cérémonies de ce culte qui ſemble plus politique que religieux : cet uſage eſt auſſi ſimple que noble & naturel, & on le trouve dans les premiers tems dont nous ayons connoiſſance. Quant aux proſternemens, inclinations, encenſemens même, toutes ces démonſtrations extérieures ne diſent rien de plus. Il n'y a qu'à s'imaginer ce que diroit un ſauvage, ſelon cette logique, en voyant certaines ſectes chrétiennes aux pieds des ſaints de bois, d'or, d'argent, ou de couleurs plaquées ſur une toile, & jetter en cérémonie de la fumée au nez de perſonnages qu'elles ſont bien loin de prendre pour des dieux. Au reſte ſi les cérémonies extérieures ſentent ſi fort l'idolâtrie, ſans en être toutefois, c'en eſt aſſez ſans doute pour approuver les ſectes qui ont renoncé plus ou moins à un faſte ſi mal placé, ſi puéril & ſi ſuſpect. Enfin une grande preuve, à mon avis, que ces proſternations ne ſont point un ſigne d'idolâtrie, c'eſt que les rois de ces îles-là ſe ſaluent entr'eux de cette maniere d'égal à égal. L'auteur prétend dans un autre endroit que ces inſulaires regardoient dans le commencement le capitaine & tous les gens de l'équipage comme immortels, & il y a grande apparence qu'il a eu raiſon : mais ſi cela peut jetter quelque embarras dans nos idées ſur leur compte, du moins n'y a-t-il rien d'évident à en conclure contre eux, comme l'on verra plus bas. On demandera peut-être : mais quel eſt donc leur culte ? car nous ne pouvons pas reſter dans cette incertitude. Je répons qu'il faut pourtant bien ſe réſoudre à ignorer ce qu'on ne ſait pas, tout au moins juſqu'à ce qu'on l'ait appris : or c'eſt ce qu'il ne faut

attendre que d'une plus intime fréquentation de ces peuples, qui en nous inſtruiſant de leur langage nous fera pénétrer dans leurs idées.

13) Les naturels regardoient-ils auſſi celui-ci comme un des immortels ? on pourroit le croire comme des autres : mais du moins paroit-il qu'ils trouverent ſon procédé mauvais, & qu'ils s'en tenoient offenſés ; or en ce cas il faut convenir qu'ils uſerent d'une grande modération, ſi on la compare avec ce qu'eût fait la jalouſie européenne ou aſiatique. Au reſte, quelque modéré que fût leur procédé, il eſt cependant difficile à concilier avec leur indifférence pour le commerce très-familier de leurs femmes avec les équipages Européens.

14) Si l'on peut trouver cette punition extraordinaire, c'eſt ſeulement parce que ſur la liberté que ces ſauvages ſemblent accorder à leurs femmes d'avoir commerce avec les Européens, nous avons conclu qu'ils étoient peu ſcrupuleux ſur cet article des mœurs. Il eſt vrai que ſi c'eſt une loi parmi eux, cette conformité avec les nôtres eſt un nouveau rapport, du genre de ceux que j'ai déja fait remarquer, qui ouvre un champ immenſe aux recherches, aux conjectures & aux réflexions. Si l'auteur s'eſt étonné de cette contrainte impoſée aux perſonnes mariées ; parce que nos loix ſont peu ſéveres ou peu ſéverement exécutées à cet égard, il a eu tort. On ſait que chez une infinité de peuples les filles jouiſſent d'une liberté beaucoup plus étendue que les femmes mariées ; ce qui n'eſt point déraiſonnable, quoiqu'en diſe notre jalouſie ou notre délicateſſe. C'eſt une propriété ; on la perd en la cédant. Chez nous, il eſt vrai, ces écarts ſont accompagnés de trop d'autres vices pour que nous n'ayons pas auſſi raiſon d'exiger des filles plus de retenue : mais chez des peuples ſimples, il en doit être tout autrement. D'ailleurs il arrive auſſi chez nous tous les jours qu'un homme en épouſant une

femme oublie toutes les aventures qu'elle peut avoir eues auparavant, & ſeroit au déſeſpoir qu'elle en eût de ſemblables après. Le flibuſtier recevant aux Indes la coureuſe qu'on lui envoyoit d'Europe, d'une main prenoit la ſienne, & de l'autre tenant ſon fuſil, lui diſoit : je ne m'informe pas de ce que tu as fait juſqu'à ce moment ; mais ſi tu me manques quelque jour, voilà qui m'en fera raiſon. J'obſerve qu'en général cette diſtribution de la liberté & de la retenue, ſans étendre celle-là cependant juſqu'au concubinage, eſt aſſez dans les idées d'un peuple ſimple qui a des mœurs, du bas peuple des provinces & des campagnes en différens lieux de l'Europe. Là certes, une fille, en ſe mariant, croit bien perdre ſa liberté ; dans les hautes claſſes c'eſt tout le contraire. Chez certains payſans on pouſſe l'innocence juſqu'à permettre, l'uſage, à une fille de recevoir toute la nuit, ſeule, couchée, & ſans lumiere, dix ou douze veilleurs dans ſa chambre, ſans qu'il réſulte de cet uſage beaucoup d'inconvéniens ; mais on n'y permettroit pas dix amans à une femme qui a tant ſoit peu d'art, comme chez nous parmi les belles dames de la ville.

Enfin, pour revenir à nos ſauvages, ſi l'étonnement tombe, comme je le crois ſur cette eſpece de contradiction avec les mœurs que nous leur ſuppoſons, nous pourrions en tirer de quoi fortifier la conjecture de certains voyageurs, qui penſent, d'après le petit nombre de femmes qu'ils ont laiſſé voir aux Européens, qu'ils cachent les autres, & que, de plus, ce petit nombre pourroit bien être une claſſe de femmes deſtinées à l'état de courtiſanes. Et en effet, ſans cet arrangement il ſeroit difficile de concevoir pourquoi, permettant tant d'adulteres avec des étrangers, ils en puniroient un commis entre naturels. Quoique l'auteur ne cite point d'exemple de femme punie pour adul-

tere, ou impunie, ce qui rend les conjectures fort hasardées, cependant d'après l'usage d'avoir une classe de courtisanes, dont il seroit libre aux hommes d'user & dont l'entrée seroit de même libre pour les filles qui ne voudroient pas se marier, on peut expliquer pourquoi les hommes seroient encore plutôt punis que les femmes; car dès-lors les femmes qui ont préféré le mariage ne sont plus tentées d'être courtisanes; mais les hommes mariés ou non seroient inexcusables de séduire des femmes en puissance d'un autre. Peut-être aussi sont-ce leurs filles qui ont la liberté de se prostituer ainsi, d'autant plus qu'on n'entend parler que des jeunes & qu'on ne voit pas qu'il s'en soit présenté d'âgées: s'il en étoit ainsi, dès-lors l'usage changeroit un peu de nature, & paroîtroit plus contraire aux mœurs & à la population; mais il rendroit l'adultere dans les hommes encore plus inexcusables. Et après tout, tout cela n'offriroit point la contradiction qui parmi nous choque tous les esprits sensés & réfléchis: on ferme les yeux sur l'adultere, & on flétrit, on outrage, on fait pis encore à une fille infortunée pour une foiblesse qu'elle n'eût pu cacher que par un crime, ou prévenir qu'à travers mille entraves imposées au mariage: foiblesse, par conséquent, dans laquelle il n'est peut-être que trop vrai que les loix elles-mêmes l'ont précipitée, en la plaçant entre la nature, la mitere, & le crime, & la forçant de faire un choix. Or de-là je ne vois pas que nous puissions tirer grande matiere à nous enorgueillir avec ces bons insulaires, ni grands sujets de reproches à leur faire.

15) Un roi sauvage donner des hommes comme un sultan, comme un..... ! O prôneurs de la liberté & du bonheur des nations non civilisées! O détracteurs de nos gouvernemens, régens qui gourmandez nos maîtres par des exemples si pathéti-

ques, qu'allez-vous devenir ? vous vous consoliez en quelque façon de nos maux en songeant que quelque coin de la terre en étoit exempt : il faut renoncer à votre chimere. Vous n'avez plus que la raison seule à faire parler aux demi-dieux de la terre. Les races inférieures subissent par-tout le même joug. Mais ces tristes questions ne sont point de mon ressort ; & je ne tire de ceci qu'une petite observation qui peut avoir quelque poids pour la décision d'une autre question qui a déja enfanté bien des volumes : c'est qu'à voir comment tous les animaux perpendiculaires à deux pieds sans plumes se ressemblent, je ne puis plus douter qu'ils ne fassent tous qu'une seule & même famille issue de la même souche.

On a observé que dans les îles les moins fertiles, les moins favorisées de la nature, les sauvages paroissoient avoir conservé plus d'égalité entr'eux, & on a trouvé cela tout naturel, on n'a pas été embarrassé le moins du monde à expliquer ce phénomene moral. Si les choses s'étoient trouvées tout opposées, on eût dit avec tout aussi peu d'embarras qu'elles devoient être ainsi, attendu que sous un climat doux & sur un sol qui offre spontanément à chaque individu une subsistance abondante, les hommes pouvoient se passer les uns des autres, & par conséquent rester plus égaux, plus indépendans entr'eux, que sous des zônes où les rigueurs de la nature les obligent à réunir leurs efforts, & par conséquent à se donner des chefs, &c.... Spéculateurs sublimes ! laisserez-vous une fois ces matieres, ou nous les éclaircirez-vous enfin ?

16) Encore un acte de despotisme, de souveraineté si l'on veut ; mais il y a bien de la différence entre donner un terrain & donner des hommes, comme ci-devant. Cependant l'un ne luit-il pas de l'autre, ne le suppose-t-il pas en un certain

ſens ? A quoi ſervira à ce ſauvage un terrain plus ſpacieux que celui de ſes compatriotes, par conſéquent plus grand que ce qu'il peut cultiver lui-même, s'il n'a pas des eſclaves pour ſuppléer à ſes bras & l'exploiter ſous ſes ordres ? il ſait donc les moyens d'en avoir ; ils exiſtent donc là-bas, ces moyens. Je le répete : dans quel coin de ce globe gît donc la liberté ? Les uns l'exilent dans une ile à triple couronne, les autres dans des montagnes, d'autres dans des marais, d'autres ailleurs : je demande toujours, où eſt-elle ? Au reſte peut-être ſe lamente-t-on de ſon abſence plus qu'on ne feroit ſi on avoit bien réfléchi ſur ce qu'elle peut être : nous ſentons bien les maux qui ſuivent ſa privation ; mais connoît-on ceux qui l'accompagneroient elle-même ?

17] *Par malice*, cela ſe peut : mais comment le ſavons-nous ?..... nous avons un ſingulier penchant à interpréter en mauvaiſe part ce que nous voyons des autres hommes : & s'il eſt vrai que ce ſoit toujours une ſecrete analogie qui nous dicte ces jugemens, c'eſt trahir mal-adroitement notre ſecret. Il en eſt de cette accuſation comme de celle d'idolâtrie. A l'égard des peuples que nous connoiſſons ſi peu, cette légéreté eſt d'autant plus impardonnable, que tous les jours il nous arrive de nous tromper en voulant juger nos voiſins. Eſt-il bien ſûr que ces inſulaires ont du vol les mêmes idées que nous ? La propriété, dira-t-on, eſt connue parmi eux, comme on l'a vu ; le vol en eſt une ſuite naturelle ; donc ils connoiſſent celui-ci. Cela peut être ; mais nous ne pourrions pas encore décider de-là s'ils attachent à cette action l'eſpece de moralité que nous y attachons. D'abord nous ignorons comment ils entendent leur droit de propriété. Nous avons vu donner des terres, mais comment ? mais pourquoi ? Depuis le roi juſqu'au dernier des naturels, tous paroiſſent vivre de la même façon,

jouir de la même abondance ; chacun se fait lui-même & se procure le vêtement & le logement ; les manteaux & les bonnets de différentes grandeurs ne servent qu'à des distinctions de rangs ; ainsi rien ne paroit exciter la convoitise chez eux, ni être propre à devenir matiere de vol. D'ailleurs leurs besoins étant si bornés à l'étroit nécessaire & la terre le fournissant abondamment, chaque individu a droit réellement de jouir de ce qu'il lui faut, & nul autre n'a intérêt de l'en priver. Où auroient-ils pris des idées de crime contre la propriété avant que nous eussions éveillé leur convoitise ? & même après leur avoir donné ce vice, peut-être n'envisagent-ils encore dans le vol que l'embarras d'éviter nos poursuites, & ce sera-là la cause pourquoi ils se cachent & montrent de la crainte. Que l'on se rappelle un des réglemens de Lycurgue, & que l'on compare. En un mot, dans un climat où la nature donne tout, il a été au moins un tems où l'on n'a pas dû connoître la propriété, supposé qu'on l'y connoisse aujourd'hui selon notre sens ; il y a de plus lieu de juger, au point où sont encore ces peuples-là, qu'ils ne sont pas bien éloignés encore de ce tems heureux ; par conséquent il doit leur rester de fortes idées de cette communauté primitive. Il est donc très-probable que ce pauvre *Ehri* pouvoit trouver très-injuste le traitement qu'on lui faisoit pour la petite réminiscence de communauté qu'il avoit eue. Au bout du compte, il se pourra que la vue d'objets nouveaux les frappe au point de leur faire oublier leurs principes : alors je dirai qu'il faut donc encore reconnoître là la race d'Adam. Mais puisqu'il nous est impossible de savoir leurs idées là-dessus, c'est trop se hâter que de leur imprimer dès ce moment une note d'infamie à notre mode.

18] Peut-être étoit-ce une perte pour les équipages que la désertion de ces deux hommes ;

mais étoit-elle si irréparable qu'il fallût arracher violemment ces deux infortunés au bonheur innocent qui leur tendoit les bras, & après lequel ils soupiroient ? & s'il est une classe d'hommes à qui il soit interdit d'y parvenir, même par des voies si simples & si innocentes, quelle cause l'a donc réduite à ce point de détresse ? Ils s'étoient engagés sans doute, je le crois, & ils auroient pu s'y prendre autrement pour obtenir leur congé. Supposé que le capitaine l'eût accordé à leurs prieres, étoit-ce donc le défaut de cette petite formalité qui devoit le porter à tant de cruauté ? & s'il a craint la contagion de l'exemple, danger assez chimérique, ne pouvoit-il pas faire des recherches moins efficaces ? Il me semble que je me serois applaudi de prendre ce parti. Nous ne pouvons guere imaginer que le capitaine eût l'idée de préserver ces heureux & innocens insulaires des vices que les deux Européens n'auroient peut-être que trop réussi à leur donner en demeurant tout-à-fait parmi eux. Mais enfin, s'il a eu le dessein vraiment sublime de ne point leur laisser un germe cent fois plus dangereux que celui de la vérole dont son humanité l'a porté plusieurs fois à empêcher la propagation dans ces îles, il mérite autant d'admiration de notre part que de reconnoissance de la part de ces peuples. Il ne nous restera plus qu'à nous étonner des moyens qu'il prit ensuite pour regagner le cœur de ces deux hommes innocens & opprimés, pour les empêcher de regretter le bonheur dont il les privoit, & leur faire aimer un état dont le dégoût les avoit portés à tout faire pour s'y soustraire. Remarquer que tout cela se passe entre Anglois, ce ne seroit rien ajouter ; on ne croit plus depuis long-tems aux prérogatives d'une nation qui a inventé la *presse*, & qui d'ailleurs paye comme les autres ses tyrans. Mais ce qui n'est pas indigne de remarque, ce qui

me frappe du moins dans le langage du matelot en racontant la triſte aventure de ſes camarades, c'eſt le profond aviliſſement d'ame qui l'empêchoit, lui, & les autres témoins ou miniſtres de l'exécution, de ſentir l'outrage fait à eux-mêmes dans la perſonne des deux qu'ils ſemblent condamner auſſi par leur ſilence & leur docilité auſſi baſſe que cruelle. L'habitude de ſe vendre & de ſe regarder perſonnellement comme partie de la propriété d'un acheteur, n'avoit pas laiſſé à ce matelot dans les veines une goute de ſang libre & non corrompu, qui pût s'émouvoir lorſqu'il ſe retraçoit toutes ces circonſtances pour les écrire, & lui arracher un mot, un ſeul mot d'indignation : tant on peut dire de toutes les nations ce qu'un auteur célebre n'a dit que d'une ſeule, qu'elles ſavent à un écu près ce que vaut leur ſang & leur liberté.

19] Il me ſemble que l'on pourroit faire ici à certaines gens une queſtion embarraſſante : où eſt le peuple civiliſé qui en fît autant pour ſes rois ? & ſi des ſauvages le font, eſt-ce un haut degré de civiliſation & de perfection politique qui eſt la ſource de ces ſentimens ? Au reſte, un ſentiment qui produit de tels effets, & qui paroît agir avec plus de force ſur les femmes, paroît devoir s'attribuer à quelque fable religieuſe accréditée dans la nation. C'étoit, ſelon toute apparence, un ſentiment aveugle qui ne tenoit en rien aux qualités perſonnelles du prince. Les nations d'Europe aiment leurs ſouverains d'une maniere plus éclairée ; mais auſſi cet amour, qui coûte plus aux ſouverains, leur fait infiniment plus d'honneur.

20] Ces inſulaires nagent & plongent comme des poiſſons ; l'un d'eux aura trouvé cette ancre en plongeant ; il ſera venu le dire aux autres ; ils ſavent faire des cordes ; ils en auront fait une plus longue & plus forte qu'à l'ordinaire ; le plongeur ſera retourné pour l'aſſujettir à la patte de l'ancre,

& puis tous se seront mis à tirer jusqu'à ce qu'elle fût hors de l'eau : je ne vois pas là de quoi ouvrir de si grands yeux.

21] L'auteur de l'abrégé de la vie de *Cook* ajoute à ceci ; que le roi de l'île en arrivant à la vue du capitaine se prosterna aussi tout-à-fait devant lui à une certaine distance. Je ne sais pas pourquoi *Zimmermann* auroit oublié cette circonstance, lui cependant dont les entretiens, avec les nouvelles de *Büsching*, ont fourni à notre biographe tout son fonds. Ensuite celui-ci fait les observations suivantes : « rélativement à nos mœurs » cet accueil doit paroître fort extraordinaire, » mais je ne crois pas pour cela que ces peuples » aient voulu rendre à Mr. *Cook* de plus grands » honneurs qu'ils n'en croient devoir à tous les » rois étrangers. Il est connu que cet usage avoit » déja été remarqué dans les îles de la mer du » sud. Le capitaine hollandois, *Cornelius Schouten*, avec son compagnon de voyage *Jaques Le-* » *maire*, fut présent dans l'île de *Hoorn* à la » rencontre de deux rois qui se visitoient de deux » îles voisines, & les vit se prosterner l'un devant » l'autre en même tems à plate terre. Cette céré- » monie se voit dans une gravure qui accompa- » gne la relation de ce voyage. Ainsi ce seroit » juger bien légérement les peuples de ces cli- » mats lointains que de se figurer là-dedans une » espece d'adoration ressemblante au culte de la » divinité. »

Je suis entiérement de l'avis de cet auteur & j'adopte sa modération circonspecte. Cependant, sans m'en rapporter à mon auteur, je ne saurois douter que ces insulaires n'aient eu de Mr. *Cook* & de ses gens des idées extravagantes. Je ne vétillerai point sur le mot *adoration*, que l'on sait être équivoque, qui a été expliqué plus d'une fois, qui ne signifie autre chose que se prosterner le vi-

ſage contre terre, & qui, ſi l'on vouloit, ſignifieroit tout auſſi bien un baiſer ſur la bouche, maniere de ſaluer que nous avons vue long-tems en uſage. Mais en peſant les circonſtances, on ne trouvera point invraiſemblable qu'ils aient cru avoir reçu la viſite d'une race d'immortels, ou d'une nature ſupérieure à la leur. Qu'on ſe mette à leur place : au milieu de leurs empreſſemens, qu'ils ne ſavoient point être ſuſpects, ils voient l'éclair, ils entendent le tonnerre, la foudre captive dans des mains inconnues en ſort avec fracas, un des leurs en eſt atteint, ils le voient ſans vie, & le trait rapide qui l'a frappé échappe à leurs yeux : non, ce ne put être dans leur idée qu'une race de dieux ou de demi-dieux qui avoit opéré cet effrayant prodige, & le lendemain quand ils virent le Jupiter de cet olympe flottant s'avancer ſeul à leur rencontre avec majeſté, leur premier mouvement dut être celui de ſe proſterner & de reſter avec un tremblement religieux dans cette poſture de ſuppliant. Cette derniere circonſtance ſur-tout eſt frappante : car on ne voit point rapporté qu'ils reſtent ainſi proſternés ſans oſer lever les yeux dans les occaſions ordinaires. Voyez l'ancien *Jupiter* peint avec ſes foudres à la main : qu'avoit cette idée au-deſſus de l'effet de nos armes à feu qui étonne ces ſauvages ? Que l'on ſe ſouvienne auſſi de la fable des *Centaures*, & qu'on juge s'il eſt bien extraordinaire que ce peuple prît nos fuſilleurs pour des immortels ? On voit d'ailleurs bien clairement par tout ce qui ſe paſſa à *O-waihi* qu'il n'y a que ce ſeul moyen de l'expliquer. Mais eſt-ce là de l'idolâtrie ? non ſans doute ; c'eſt de la crainte, de l'épouvante, une confuſion d'idées inexplicable dans des hommes auſſi peu éclairés.

22.] Autant qu'on en peut juger par le rapprochement des relations diverſes, ces peuples ne font de ces ſortes de chœurs ſolemnels que dans

de grandes occasions, dans les fêtes religieuses ou militaires : or je suis encore très-porté à prendre ici cette cérémonie pour une de la premiere espece, toute idolâtrie à part. A l'apparition subite d'une chose aussi extraordinaire, aussi frappante que dut l'être pour ces pauvres sauvages un vaisseau européen, un palais flottant plus gros & plus beau qu'ils n'en savent faire sur la terre, & d'une structure dont ils n'avoient aucune idée, il est à croire que leur étonnement se sera changé en une vénération religieuse, selon le penchant inné, si on peut le dire, chez toutes les nations, chez tous les hommes, d'expliquer tout de suite ce que l'on ne comprend pas, par quelque cause surnaturelle tout aussi inconnue, en un mot, par l'opération de quelque être d'une nature supérieure : ce qui prouve en passant, combien il faut de lumieres & de courage d'esprit pour savoir douter & ignorer quand il le faut. Ils auront donc cru qu'une race d'êtres extraordinaires, de dieux si l'on veut, venoit les visiter, comme l'on trouve dans la mythologie des traces d'une pareille erreur parmi les peuples de l'antiquité, dont probablement le degré de civilisation n'étoit pas fort supérieur pour lors à celui de nos sauvages. Rien d'étonnant donc qu'ils se soient hâtés de venir rendre hommage aux nouvelles divinités errantes, & de les rendre propices par des prieres publiques. En effet, ce chant solemnel, cette procession navale, ces coryphées en habit de cérémonie, tout cela, dis-je, ressemble, on ne peut pas plus, à un service religieux, même selon nos usages; & s'il y a quelque chose d'étonnant, ce seroit, du moins pour moi, cette conformité singuliere en tant de choses avec ce qui s'est pratiqué de toute antiquité & ce qui se pratique encore sur notre continent. D'où vient cet accord général entre des peuples qui se voient pour la premiere fois

dans des choſes que nous ſavons être chez nous d'inſtitution & de convention ? eſt-ce l'extrémité d'un fil traditionnel qui peut conduire le philoſophe à travers la nuit des âges révolus juſqu'aux époques des antiques révolutions du globe & aux tems qui les ont précédées ? ou faut-il y faire influer la ſtructure phyſique de l'homme, qui par-tout la même le porte à des mouvemens ſemblables, ſa nature intellectuelle, & autres choſes de ce genre ?

23] Voici ce que dit l'auteur de l'abrégé de la vie de *Cook*. « On ſait par les lettres du profeſſeur » *Pallas* au conſeiller *Büſching* que *Cook* a enfin » trouvé le paſſage tant conteſté, tant débattu, » entre l'Aſie & l'Amérique. Il doit en un endroit » n'avoir que trente lieues de large & 25 braſſes de » fond ; mais ce fut-là que le navigateur ſe trouva » arrêté par les glaces. Or on voit par la relation de *Zimmermann* que *Cook* ne dit point à ſes équipages qu'il croyoit avoir trouvé le paſſage. Ainſi voilà de petites obſcurités qui, ſi elles ne ſont point éclaircies par la relation angloiſe, ne pourront l'être que par de nouvelles tentatives dans ces mers.

24] Qui avoit donc appris encore à ces peuples inconnus à obſerver le ſabbath ? car voici ſon obſervation bien caractériſée dans le *Matau*. Au reſte, ſi ce rite judaïque nous étonne au milieu des mers des antipodes, il n'eſt peut-être guere moins ſingulier de le retrouver dans tous les cultes, dans tous les tems, parmi les peuples de notre ancien monde. La fable d'*Alcythoé* eſt célebre ; mais il faut encore moins la citer pour fixer une époque certaine à cet uſage religieux, que pour en conclure l'origine bien plus reculée qu'elle lui ſuppoſe. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas improbable que plus nous ferons connoiſſance avec ces nouveaux peuples & avec ceux qui attendent encore nos navigateurs, plus nous nous rapprocherons d'une

d'une origine commune, plus nous déterrons de titres de famille.

25] On sait qu'il y a des peuples qui ne peuvent pas prononcer quelques-unes de nos lettres, même de celles qui nous paroissent les plus coulantes : c'est ainsi que notre *R* est impraticable pour les Chinois qui y substituent le *L*. Cela peut servir à expliquer comment ces insulaires rendoient le nom de *Cook* par un mot qui nous en paroît si différent. Nous en conclurons qu'ils ne pouvoient articuler *C* dur ou *K*, puisqu'ils étoient obligés de lui substituer le *T*, comme font aussi chez nous les enfans en bas âge, qui disent souvent *tasser* pour *cacher*, *tousser* pour *coucher*, &c. & encore les bégues. *Cook* qui se prononce *Couk*, pour eux seroit aussi *Toutt* ; quant à cet *i* final [*Touti*], il vient sans doute ou de l'espece d'aspiration dont les Anglois & les Allemands accompagnent souvent le son du *K*, ou de l'*e* muet qui accompagne nécessairement l'articulation de toute consonne finale & qui n'a point de voyelle subséquente : choses que ces sauvages rendoient comme ils pouvoient par un *i* léger.

Il paroît d'ailleurs par le vocabulaire qui a été publié de la langue de ces insulaires dans de précédentes relations, qu'ils ont une langue aussi sonore que coulante, quoique peu riche sans doute ; ils ne connoissent, autant que l'on en peut juger, ni les *e* muets ni les assemblages de consonnes, deux avantages que nous ne remarquons guere que dans la langue italienne parmi les nôtres.

L'auteur de la vie de *Cook* dit que le mot *O-rouna* ou *O-rouni* ne signifie que le *grand seigneur*, le *grand maître*, &c. & que d'ailleurs au débarquement du capitaine tous les *O-waihiens* se prosternerent devant lui. Ceci est très-croyable, quoique *Zimmermann* ait oublié d'en parler : mais quant à l'explication du mot *O-rouni*, que celui-ci rend par *Dieu*, je crois qu'il pourroit bien en effet signi-

fier quelque chose de plus que *seigneur ou prince*; car ils appellent leurs princes *Ehris*, & on ne lit point qu'ils aient donné à leur roi le titre d'*O-rouni*. D'ailleurs la suite de ce qui se passa dans cette île doit aider à décider la question autant qu'il est possible. Cet auteur répugne à l'interprétation de *Dieu ou immortel*, dans la crainte qu'elle n'emporte avec soi une imputation mal fondée d'idolâtrie; mais j'ai déja dit que cela ne s'ensuivoit point. Et en effet qu'entendons-nous par *idolâtrie*? l'action de rendre à la créature ce qui n'est dû qu'au créateur. Mais qu'est-ce qui n'est dû qu'au créateur? sont-ce les prosternemens, les encensemens, ou quelque autre posture ou cérémonie? est-ce même l'attribution exclusive de l'immortalité? Je ne crois pas que personne le pense; ainsi c'est donc autre chose que tout cela, & ce quelque chose, je ne crois pas non plus que personne attende que je le lui apprenne.

26] Nous éprouvons toujours une espece d'étonnement de retrouver au milieu des plages inconnues de l'Océan des animaux de notre espece: pour moi je suis encore bien plus surpris d'y retrouver les especes de nos quadrupedes, & sur-tout deux seules & uniques, sans especes différentes. Explique qui voudra comment il y a là nos cochons & nos chiens, tandis qu'il n'y a point d'éléphans, ni de lions, ni de chevaux, ni de moutons, &c. Il sera, je crois, difficile de prouver que le climat y fasse quelque chose.

27] Qu'est-ce donc encore que cette pauvre race d'Adam? car je crois que pour le coup on ne peut s'empêcher de reconnoître ici la postérité de notre pere. Il paroît que si ces peuples s'étoient abstenus dans la premiere fréquentation de nuire à leurs hôtes, il ne faut l'attribuer qu'à la crainte que leur donnoit l'opinion de l'immortalité des nouveaux venus. Est-elle dissipée, ils volent, ils font pis, ils trompent, ils tuent, &c. Où est donc la bonté naturelle? Cependant il pourroit bien n'y avoir pas

là une malice bien profonde, du moins quant au vol. Et pour le reſte, il y a auſſi quelque choſe à dire : toute idée de ſupériorité afflige, humilie, peine, ſur-tout quand elle a été donnée par la terreur. Mais n'eût-elle point affligé, [car on ne peut guere l'être de ne pouvoir ſe donner une autre nature,] elle ne peut manquer d'être ſuivie du dépit le plus vif & d'un profond mépris quand on vient à découvrir que l'on s'étoit laiſſé faire illuſion. Tout en reſpectant leurs hôtes au premier ſéjour, ces ſauvages ſentoient que c'étoient des hôtes incommodes. Ont-ils perdu enfin leurs fauſſes idées, alors plus ils s'en ſont laiſſé groſſiérement impoſer, plus ils ſont avides de reprendre leurs avantages. Affranchis d'un joug qui les fait rougir, ils ne croient pouvoir ſe dédommager de la honte de l'avoir porté, qu'en allant à l'extrême tout oppoſé du reſpect & des égards. On doit reconnoître là la marche ordinaire de l'eſprit humain. Il lui faut du tems pour revenir aux idées ſimples & raiſonnables, au juſte milieu, à la fraternité, à la modération. C'eſt auſſi là un défaut ſans doute, mais où, pour des ſauvages & dans le cas dont il s'agit, on ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup de malice. C'eſt ignorance, précipitation, dépit.

28] C'étoit ſans doute une ſorciere du pays : où n'y en a-t-il pas depuis que nous les avons chaſſées de chez nous ? & il y a apparence que ce n'étoit point une défenſe qu'elle fit à Mr. *Cook*, car cela ne s'accorderoit point avec l'âge & le ſexe, mais un défi, ou plutôt encore une aſſurance qu'elle donna au peuple que le commodore ne pourroit vaincre les charmes qu'elle avoit mis en œuvre ſur ſa guenille rouge. Il ſeroit curieux d'avoir des éclairciſſemens ſur tout cela : car les érudits auront ſans doute remarqué que rien n'offre plus de traces & plus de reſtes chez un peuple de ce qui tient à ſon ancienne origine, à ſes anciennes opi-

nions, à ſon ancien culte, que les termes & les principes biſarres de ſa magie. Au reſte, les vieilles femmes chez nous, pour être quelque choſe, ſe font dévotes ou entremetteuſes; chez ces peuples-là, comme chez les Lappons, elles ſe font magiciennes: il y a par-tout des reſſources.

29] Je trouve dans cette réponſe ironique une preuve très-claire du dépit que ces pauvres inſulaires avoient de s'en être laiſſé impoſer juſqu'au point de prendre des hommes ſemblables à eux pour des êtres immortels, & une preuve auſſi par conſéquent qu'ils avoient été très-réellement dans cette illuſion auparavant. Il y a même plus; car les paroles de ces ſauvages me ſemblent exprimer poſitivement cette idée d'immortalité: autrement il n'y auroit eu ni moquerie ni ironie à dire qu'un homme dort au lieu de dire qu'il eſt mort. Ils ſemblent même reprocher aux autres Anglois de les avoir laiſſés dans cette erreur ſur leur compte, comme ayant deſſein de s'en prévaloir ſur eux & de les intimider par cette ruſe. Une choſe ſinguliere, c'eſt que tous les ſauvages que Mr. *Cook* a viſités dans différentes îles, n'ont pas été portés à prendre cette fauſſe idée de lui & de ſes gens. Il en avoit trouvé de bien plus raiſonnables dans un autre voyage, lorſque l'un d'eux, qui s'étoit ſinguliérement pris d'attachement pour lui, déſolé de le voir partir, lui demanda le nom du lieu où il devoit recevoir un jour la ſépulture. A quoi le capitaine ayant répondu en nommant ſa paroiſſe à Londres, le ſauvage en répétoit le nom joint à celui de *Cook*, avec affection & complaiſance. On fit la même demande à un autre officier, qui répondit qu'un marin ne ſavoit guere ſi la terre ou la mer lui ſerviroit de tombeau. Il y a long-tems que l'on a allégué le ſoin du tombeau & des funérailles comme l'effet d'un ſentiment confus de notre immortalité. Qui ſe ſeroit attendu à le voir porté à un ſi haut point chez un peuple ſauvage? Car il paroît qu'ils ſe font une très-grande affaire du

lieu de leur ſépulture, qu'ils ont l'uſage d'en joindre le nom aux leurs comme un ſurnom de famille, & qu'ils y penſent comme à leur derniere partie. C'eſt leur derniere habitation, & une habitation qui ne peut plus changer. La terre ne s'en va point, ne diſparoît point; une fois dépoſitaire de leurs amis, une fois confondue & identifiée pour ainſi dire avec leurs dépouilles, il leur eſt doux d'y penſer, de la viſiter, d'y élever des monumens, d'y célébrer des fêtes; ils ſemblent la mettre à la place même des objets de leur attachement: quelles idées ſimples & attendriſſantes! Il faudroit voir comment leurs poëtes expriment cela dans leurs chants ſolemnels.

30] Cette diſtinction, dont tant de gens ſont encore incapables aujourd'hui, entre la probité, l'humanité, la régularité, la vertu en un mot, & l'obſervation du dimanche ou des autres pratiques de ſecte, même les plus louables ou les plus indiſpenſables, cette diſtinction, dis-je, faite par un matelot, avec tant de ſimplicité & ſi peu de prétention, doit faire plaiſir aux gens qui penſent. Ceux qui ſe rappelleront l'aventure d'un général eſpagnol qui n'eſt pas bien vieille, & qui la compareront avec ce que l'on dit ici du capitaine Anglois, y trouveront auſſi, je penſe, matiere à réflexions.

31] L'auteur ne parle ici que du voyage dont il avoit été lui-même; car Mr. *Cook* dans ſes précédens voyages avoit vu cette maladie ſur ſon bord, & ce n'eſt que par cette occaſion qu'il avoit été porté à eſſayer & à connoître enfin des moyens ſimples & aiſés d'en préſerver les marins.

32] Ici notre auteur redevient matelot, car c'en eſt là un vrai propos. Une vengeance auſſi inutile que celle-là fut pouſſée aſſez loin: & ſi ce brave garçon devoit ſe mettre en colere contre quelqu'un, c'étoit plutôt contre le lieutenant *Williamſon*, qui vit tuer *Cook* & arriver ce moment fatal ſans faire aucun mouvement pour le prévenir, ſans vouloir

même se rendre aux instances de ses soldats. Il y a apparence que ce lieutenant n'aimoit point le commodore, & se ressouvenoit trop de la réprimande qu'il lui fit pour avoir tué un sauvage dans une autre île. Ce souvenir, joint peut-être à quelque autre mécontentement, lui suffit pour voir tranquillement le premier marin de notre siecle tué à la voix d'une vieille sorciere *O-waihienne*. Exemple ajouté à tant de millions d'autres, de ce que peuvent les intérêts secrets, les aversions irraisonnées, les imbécillités de l'amour-propre mal-entendu.

33] Voici ce que *Zimmermann* avoit déja raconté à l'auteur de la vie de *Cook* ci-dessus, & qu'il a oublié après cela de mettre dans son livre. 1°. Que ce grouppe d'îles surpasse tous les éloges que des marins affamés par de longs jeunes, ou échauffés & rendus amoureux par de bons alimens, ont pu faire ci-devant de leurs découvertes à ces deux égards : que les femmes sur-tout y sont très-blanches, & en général de la plus grande beauté, quoiqu'encore plus complaisantes, & que nulle part les matelots ne se livrerent si hardiment à ce genre de débauche. 2°. Que ce peuple aime beaucoup la danse, & que leur danse a du rapport avec celle d'*O-tahiti*, sur-tout quand aux pantomimes, & aux guirlandes dont ils s'ornent la tête & le cou ; mais que la musique ressemble plus à celle de *Tongatabou*, en ce qu'ils ont, comme là, une espece de chalumeau à huit tuyaux, [instrument connu en Europe, entr'autres en Italie.] 3°. L'auteur observe que ces peuples doivent avoir la même origine que ceux des îles des *Larrons*, des *Marquises*, des îles de l'*Amitié*, & de celles *de la Compagnie*, plutôt même que ceux de la *Nouvelle-Zélande* : les traits, le langage, la forme de gouvernement, l'industrie, les mœurs, tout se rapporte, tout décele un esprit actif & gai, un penchant inné à la volupté, & au milieu des mœurs les plus douces

quelques traces visibles d'un état de barbarie antérieur de peu de tems.

Quant au mal-vénérien, on lit dans un autre voyage que Mr. *Cook* & ses compagnons, le trouvant déja répandu dans une île qui n'avoit été que très-peu visitée avant eux, la *Nouvelle-Hollande*, crurent qu'il y étoit indigene, ou du moins en eurent de violens soupçons; ce qui exerça la sagacité de ces MM.

34] A l'occasion de cette guerre, l'auteur de l'abrégé ci-dessus comparoit les habitans de ces îles aux anciens Troyens, & leur donnoit l'avantage: ceux-ci, dit-il, se battoient pour deux chevres, & les Troyens avec les Grecs pour une femme coquette; on ne sera point tenté de chercher quel fut le plus fou des deux peuples, ou le plus raisonnable: mais ce que les Troyens n'eurent pas l'esprit de faire, les sauvages de *Nihau* le firent; ce fut de venger le sang répandu par la destruction de ce qui l'avoit fait répandre, & de faire la paix. Du reste, ajoute-t-il, on sait combien sont fréquentes & sanglantes les guerres que se font les habitans des deux presqu'îles de *O-tahiti*, & quand on se rappelle l'accueil hostile qu'y reçut le capitaine *Wallis*, on peut croire que la timidité qu'ils montrerent depuis fut uniquement l'effet de la terreur que leur avoit inspirée le canon & ses ravages, & sans doute que les habitans d'*O-waihi* se souviendront aussi de la maniere dont la mort du capitaine *Cook* fut vengée.

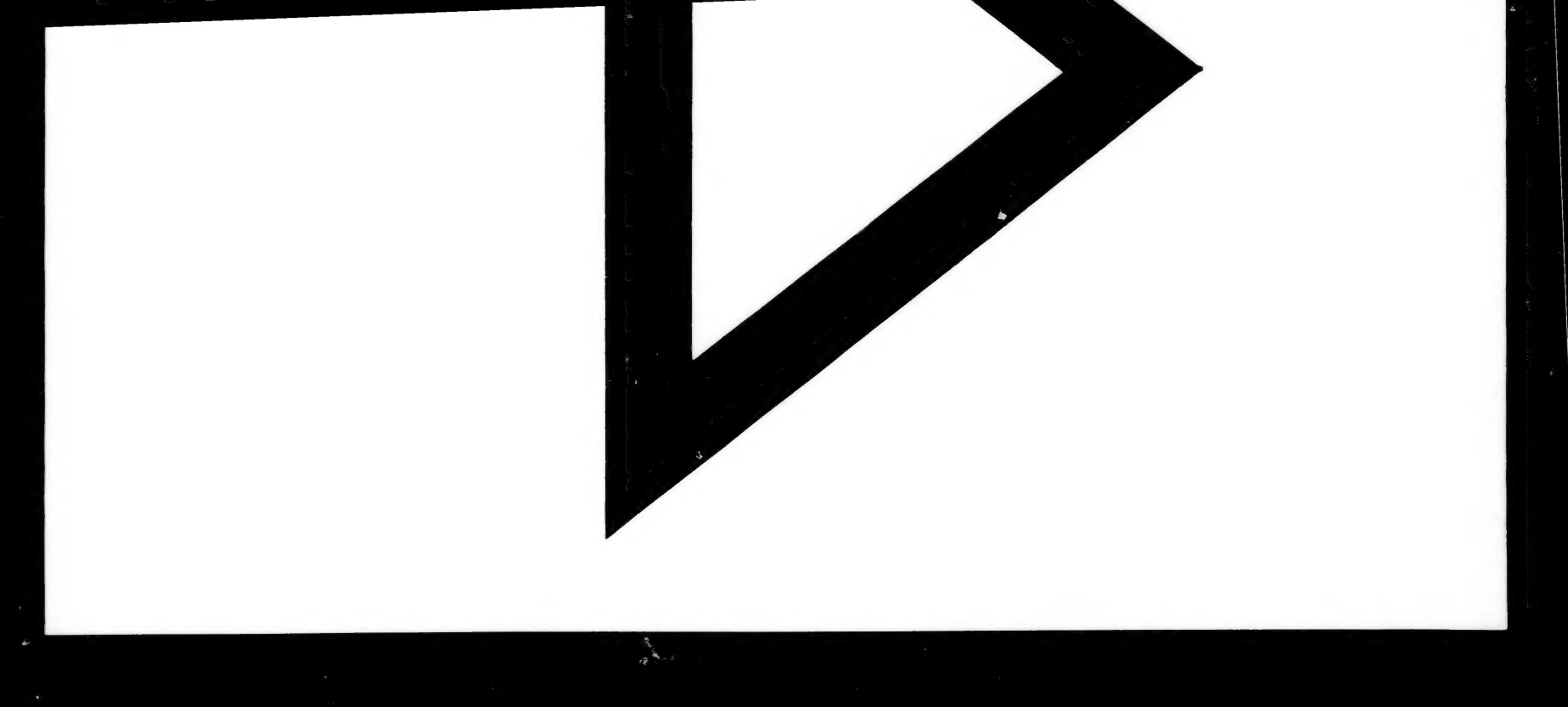
35] *Pope*, est le nom des prêtres Russes de la communion grecque. Quant à l'église dont il est question, on pourra être surpris qu'un gouvernement aussi éclairé ne songe pas à planter des hommes dans ces âpres climats, & à leur construire des habitations, avant d'y songer à un besoin qui n'est jamais de premiere nécessité.

36] On pourroit croire que j'ai oublié de dire de quel côté est l'erreur; mais c'est sur le compte

de Mr. *Zimmermann* qu'il faut mettre cet oubli.

37] Les lecteurs françois n'entendront pas ce jeu de mots, ſi je ne les avertis pas que le nom de *Cook* ſignifie en anglois cuiſinier, comme l'allemand *Koch* d'où il paroit être dérivé.

38] Grade qui correſpond à celui de *capitaine de navire* dans la maniere françoiſe.

39] Ce n'eſt point du froid que ces Meſſieurs croyoient trouver la cauſe dans la préſence d'un continent qu'ils ſoupçonnoient être ſous le pole ; mais ils s'imaginoient ſeulement que l'entaſſement des glaces ne pouvoit ſe faire ſans ce point d'appui : enfin l'on reconnut que quelque banc élevé dans la mer ſuffiſoit pour les arrêter & les faire accumuler. C'eſt ce que l'on voit dans les précédens voyages de *Cook*.

40] Il faut donc qu'il y ait deux grouppes d'îles nommées *Sandwich*, ſi celles-ci ſont ſi horribles, & même dans des climats fort éloignés, puiſque l'on voit par la relation du dernier voyage que les 17 îles de ce nom dans la mer du ſud, & qui comprennent celle d'*O-waihi*, ſont une eſpece de paradis terreſtre qui l'emporte même ſur la fameuſe *O-tahiti*.